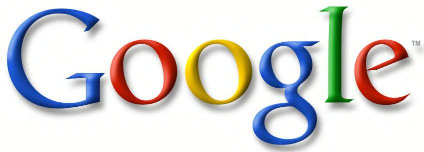



SE TAIRE ET FAIRE

HOMÈRE

L'ILIADE — L'ODYSSÉE

EN VENTE DANS CETTE COLLECTION :

Publiée sous la direction de M. EMILE FAGUET, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Condorcet, docteur ès lettres, avec le concours de plusieurs professeurs de l'Université.

Cette collection comprendra une trentaine de volumes, format in-8° cavalier, ornés de nombreuses illustrations.

Chaque volume se vend séparément.
Prix, broché. 1 50
Relié, toile anglaise, tranches rouges. 2 50

La Fontaine, par EMILE FAGUET. Un volume orné d'un portrait et de plusieurs reproductions de Fessard, graveur du XVIII[e] siècle. — *Troisième édition.*

Corneille, par le MÊME. Un volume orné de deux portraits et de plusieurs reproductions de Gravelot, graveur du XVIII[e] siècle. — *Deuxième édition.*

Michelet, par F. CORRÉARD, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur d'histoire au Lycée Janson de Sailly. Un volume orné d'un portrait et de plusieurs gravures.

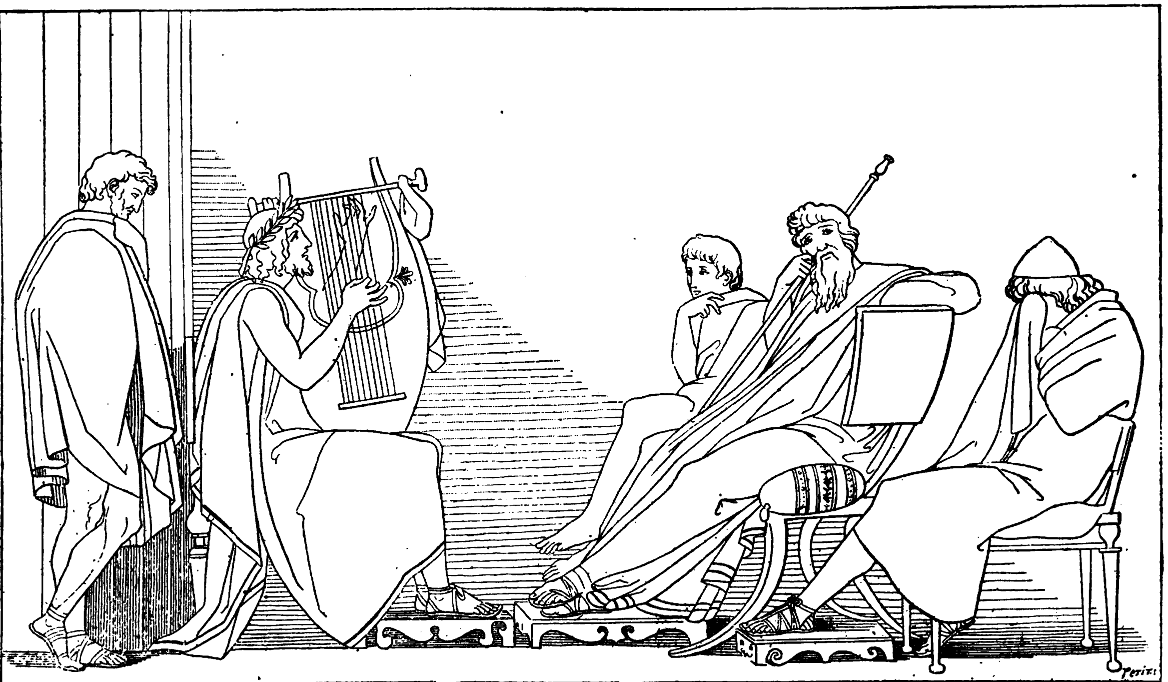
Homère, par A. COUAT, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, membre du Conseil Supérieur de l'Instruction publique. Un volume contenant plusieurs reproductions de Flaxman.

Fénelon, par G. BIZOS, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix. Un volume orné de plusieurs reproductions du temps.

TOUS LES VOLUMES PARUS ONT ÉTÉ ADOPTÉS PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES ET POPULAIRES.

Pour les ouvrages de cette Collection qui sont sous presse ou en préparation, consulter le Catalogue général.





L'aveugle Démodocus chante le siège de Troie.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

HOMÈRE

L'ILIADE — L'ODYSSÉE

PAR

AUGUSTE COUAT

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX, MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Un volume orné de deux cartes et de plusieurs reproductions de Flaxman, sculpteur et dessinateur anglais de la fin du XVIII*e siècle.*

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS
17, RUE BONAPARTE, 17
1887

INTRODUCTION

LES POÈMES HOMÉRIQUES

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

a dit un jour La Fontaine. Tous les hommes en effet, à tous les âges, dans tous les temps et dans tous les pays, ont aimé à entendre raconter des histoires. On s'inquiète peu qu'elles soient vraies, pourvu qu'elles soient intéressantes. Mais c'est surtout dans l'enfance et dans la jeunesse que nous nous plaisons aux récits merveilleux; plus tard, devenus hommes, les histoires émouvantes que nous avons lues ou entendu dire reviennent à notre mémoire avec une fidélité singulière, et nous charment encore. Il en est des peuples comme des individus. Ils ont une enfance, une jeunesse, une maturité, et c'est surtout dans le premier âge que leur imagination naïve s'abandonne librement au charme simple des fables. Enfin, de même qu'il y a des enfants dont l'esprit

est plus vif et la sensibilité plus délicate, de même il y a eu des peuples mieux doués que les autres, plus capables d'inventer de beaux récits et de les répandre parmi les hommes. Ceux qui habitaient autrefois, il y a trois mille ans, les côtes de l'Asie-Mineure et les îles de l'Archipel, et que nous appelons les Grecs, l'ont emporté, à ce point de vue, sur tous les autres. C'est chez eux que sont nés les admirables récits d'aventures que nous lisons encore avec un plaisir infini, et dont je parlerai tout à l'heure.

Outre leurs dons naturels et leur jeunesse, ils avaient sur nous un autre avantage. Vivant sous un ciel beaucoup plus doux que le nôtre, ils avaient moins de besoins. Leurs entreprises guerrières ou commerciales étaient intermittentes et pleines d'imprévu. Ils y trouvaient de nombreux sujets d'histoires terribles ou touchantes, et, en même temps, leur vie facile et inoccupée leur laissait le temps d'y rêver et de les raconter. Les aventures des ancêtres étaient ainsi transmises de bouche en bouche pendant des siècles, et, comme il arrive toujours, elles devenaient de plus en plus extraordinaires à mesure que plus d'années avaient passé sur elles. Cépendant ces événements ainsi transformés par l'imagination populaire auraient peu à peu disparu dans l'oubli, s'il n'y avait eu des hommes inspirés, qui, choisissant parmi toutes ces traditions celles qui leur paraissaient les plus belles, en composaient des récits poétiques que tout le monde aimait à entendre. Il y avait ainsi des maîtres chanteurs, des poètes ou aèdes — c'était le nom qu'ils portaient

alors — qu'on entourait de respect, parce que le don qu'ils avaient de toucher les âmes par leurs chants merveilleux semblait être un don divin. Ils récitaient leurs vers harmonieux, soit sur les places publiques, au milieu de la foule amassée et suspendue à leurs lèvres, soit dans les maisons des chefs, après le repas. Le chanteur préludait à son récit par quelques accords d'un instrument appelé cithare, puis il disait d'une voix mélodieuse, comme en chantant, les victoires et les défaites, les joies et les douleurs des hommes d'autrefois, ces hommes qu'on appelait des *héros* parce qu'ils semblaient plus grands, plus forts, plus beaux que ceux de ce temps. Ainsi, quand on nous parle de Charlemagne et de Roland, nous avons de la peine à nous les représenter pareils à des soldats d'aujourd'hui. L'impression produite sur les auditeurs par ces souvenirs racontés en vers sonores et dans un langage magnifique était si forte, que quelques-uns poussaient des cris de joie ou fondaient en larmes. Ulysse, en entendant le chanteur Démodocus, pleure en se couvrant la tête avec son manteau.

Parmi ces traditions célèbres des travaux des Grecs, de leurs exploits et de leurs misères, il y en avait une plus fameuse encore que les autres, c'était la tradition de la guerre de Troie. Les pères racontaient à leurs enfants qu'à une époque lointaine, bien lointaine, leurs ancêtres s'étaient réunis dans les ports de la Grèce, autour de leurs principaux chefs, pour passer la mer et aller en Asie venger une injure faite à l'un d'entre eux. Ils avaient assiégé une ville puis-

sante, Troie ou Ilion, capitale du roi des Dardaniens, Priam, en Asie-Mineure, non loin de la côte de l'Hellespont. Le siège avait duré dix ans; beaucoup de héros illustres avaient péri ; mais enfin, soutenus par leurs dieux, et malgré les dieux ennemis, ils avaient pris la ville, massacré les hommes, emmené les femmes et les enfants en esclavage, et mis le feu aux temples et aux maisons. Le retour des vainqueurs avait été marqué par des souffrances pires encore que celles du siège: les uns étaient morts dans la traversée; les autres n'avaient pu rentrer dans leur patrie qu'après de terribles épreuves.

Les épisodes de cette guerre et de ces retours, multipliés, agrandis par le temps et par l'imagination, servaient de matière à une multitude de chants ou poèmes. Deux de ces poèmes, beaucoup plus beaux que les autres, ont survécu et nous sont parvenus à travers vingt-huit siècles : ce sont l'Iliade, du nom d'Ilion, qui chante la colère d'Achille, et l'Odyssée, du nom d'Odysseus, Ulysse, qui raconte le retour d'Ulysse dans son royaume d'Ithaque. Comment et par qui ces deux poèmes ont-ils été composés ? Il est difficile de savoir de quelle manière les choses se passaient dans une époque si reculée et si différente de la nôtre, quand il y avait tant de poètes inspirés qui allaient de pays en pays répétant les mêmes histoires, quand il n'y avait pas d'autre garantie de l'origine d'un poème que la mémoire et la bonne foi de celui qui le récitait. Par combien de bouches ont ainsi passé les deux légendes d'Achille et d'Ulysse avant d'être copiées définitive-

ment et fixées par l'écriture, de manière à n'être plus altérées ? Il a fallu pour cela plusieurs siècles. Il en est de l'Iliade et de l'Odyssée comme de ces chansons populaires que nous chantons encore sans savoir d'où elles viennent, et dont on ne connaît ni l'origine ni les auteurs, ni le vrai texte. Il est donc certain que l'Iliade et l'Odyssée, telles que nous les lisons aujourd'hui, sont très différentes de ce qu'elles étaient au commencement. Des savants fameux ont même soutenu que ces deux admirables poèmes n'étaient pas la création d'un seul homme, mais une collection de chants anonymes réunis plus tard et assemblés tant bien que mal. Mes jeunes lecteurs ne tiennent pas sans doute à ce que je leur explique une question si difficile ; ils me demanderont seulement de leur dire en deux mots ce que j'en pense.

Il est probable qu'il y a eu un auteur de l'Iliade, un auteur de l'Odyssée, qu'un grand génie a conçu chacun de ces poèmes incomparables, avec son commencement, son milieu, sa fin, qu'il en a composé la plus grande partie, non à la manière d'un écrivain d'aujourd'hui, mais comme le pouvait un homme qui, à des époques différentes, devant des publics différents, récitait telle ou telle partie de son œuvre, faite de mémoire, sans l'aide de l'écriture, et y ajoutait de nouveaux épisodes pour l'embellir et pour plaire à ses auditeurs. Après la mort, et même du vivant de chacun de ces poètes, d'autres aèdes récitèrent dans les pays grecs l'Iliade et l'Odyssée, non sans se permettre d'y introduire des changements, et surtout des

additions. Les deux poèmes ont ainsi été transmis par la mémoire, et grossis de tout ce qu'y avaient ajouté les aèdes, jusqu'au jour où ils furent rédigés par une commission de personnes savantes, au milieu du sixième siècle avant Jésus-Christ.

L'Iliade et l'Odyssée sont donc chacune l'œuvre d'un homme, mais elles ne sont pas sans doute l'œuvre du même homme. L'Iliade existait peut-être depuis assez longtemps lorsque fut composée l'Odyssée. Les habitudes des Grecs, leur civilisation, leur religion, leur langue se sont un peu modifiées dans l'intervalle qui sépare le premier poème du second. Nous ferons pourtant, comme les générations successives qui, depuis plus de deux mille ans, ont été habituées à mettre ces deux poèmes sous le nom d'Homère. Nous ne savons exactement ni ce que veut dire ce nom, ni à quelle époque, ni dans quel endroit est né celui qui l'a porté, ni même s'il y a eu un homme portant ce nom. On représente Homère sous la figure d'un vieillard aveugle et divin allant de ville en ville et chantant les malheurs des Grecs, vieillard parce qu'il a beaucoup vu et beaucoup retenu, aveugle parce que les Grecs ont voulu représenter ainsi l'inspiration intérieure qui illumine l'esprit du poète. « C'est l'homme aveugle, dit-il de lui-même dans un de ses hymnes ; il habite dans la montagneuse Chio ; ses chants seront les plus célèbres dans les siècles futurs. »

Après tout, c'est là seulement ce qui nous importe. Qu'il y ait eu ou qu'il n'y ait pas eu d'Homère, qu'il y en ait eu un ou plusieurs, que sa patrie soit Chio

ou Smyrne, c'est l'affaire des savants de démêler ces questions délicates et embrouillées; quant à nous, laissons-nous aller au charme de ces vieux poèmes éternellement jeunes, et si la beauté des peintures, la grâce, l'énergie et la variété des caractères, l'intérêt des situations nous ravissent et nous émeuvent; si à cette lecture nous nous sentons conduits pas à pas par une main invisible vers le dénouement espéré; si nous ne sommes arrêtés par aucune grave obscurité, par aucune interruption ou contradiction flagrante du récit; si enfin ces deux œuvres nous apparaissent comme des romans merveilleux pleins d'aventures touchantes et terribles, dont les héros seraient à la fois pareils à nous et plus grands que nous, où nous sentirions s'agiter toutes les passions d'un temps ancien que la puissance poétique fait revivre devant nos yeux, ne discutons pas notre plaisir et acceptons, telles qu'elles nous sont parvenues, les épopées du divin Homère.

PREMIÈRE PARTIE

L'ILIADE





GRÈCE ANCIENNE.

Nous avons indiqué par des chiffres les points principaux que les dimensions de la carte ne nous ont pas permis de détailler.

1. Ancienne Troie, royaume de Priam.
2. Patrie supposée d'Homère et des Homérides.
3. Ancien pays des Achéens, communément appelés Grecs.
4. Ancien royaume d'Agamemnon.
5. Ancienne Phtiotie, pays d'Achille.
6. Ancienne Schéria, pays supposé des Phéaciens.
7. Ancien royaume de Ménélas.
8. Ile de Salamine, patrie des Ajax.
9. Ithaque, royaume d'Ulysse.

L'ILIADE

CHAPITRE PREMIER

LA QUERELLE D'ACHILLE ET D'AGAMEMNON.

Pâris, fils de Priam, roi de la Dardanie, ayant enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, et l'ayant emmenée avec lui à Troie, les chefs des Achéens, peuples qui habitaient la Grèce, pour venger l'affront fait à un prince de leur race, ont réuni leurs hommes, mis à la mer leurs navires et, après avoir traversé la mer Egée, se sont établis sur la côte sud-ouest de l'Hellespont, en face de Troie qu'ils assiègent. Beaucoup de héros illustres ont répondu à l'appel d'Agamemnon, roi de Mycènes. Ils sont groupés autour de lui comme des vassaux autour de leur suzerain, qui est à la fois leur chef et leur égal. Ainsi se passaient les choses, au temps des croisades. De la Thessalie est venu Achille, fils de Pélée, le plus redoutable de tous par sa force invincible; d'Argos est accouru Diomède; de Sparte le brave Ménélas; de Salamine l'inébranlable Ajax; le sage et audacieux Ulysse a quitté Ithaque, Idoménée est descendu de la Crète,

le vieux Nestor et ses fils ont fait voile de Pylos. Leurs ennemis ne sont ni moins héroïques ni moins fameux. Un des fils de Priam, le grand Hector, repousse les attaques des Achéens ; il est soutenu par l'illustre Enée, fils d'Anchise, et le robuste Pandarus, chefs des Troyens. L'ardent Asius est venu d'Arisbée ; l'intrépide Sarpédon et l'irréprochable Glaucus ont amené les Lyciens, Nastès conduit le contingent de la Carie.

On est arrivé à la dixième année de la guerre, et Troie résiste toujours. Un événement soudain va même conduire les Achéens tout près d'un désastre ; Agamemnon a pris comme esclave Chryséis, fille d'un prêtre d'Apollon, Chrysès, malgré les prières du vieillard qu'il a chassé avec ignominie. Mais celui-ci a imploré le secours d'Apollon ; il a demandé que les Achéens, frappés par les flèches du dieu, payassent les larmes du prêtre.

« Apollon l'entendit. Il descendit des hauteurs de l'Olympe, le cœur irrité, portant sur ses épaules son arc et son carquois bien fermé. Et sur les épaules du dieu irrité les flèches ont retenti dans sa marche rapide ; et il allait pareil à la nuit. Il s'assit ensuite à distance des navires, et lança un trait ; l'arc orné d'argent rendit un son terrible. Il atteignit d'abord les mules et les chiens agiles, puis il lança contre les hommes même ses traits amers, et toujours, sur les bûchers, de nombreux cadavres brûlaient. »

Ainsi le camp des Achéens était ravagé par la peste, si fréquente dans ces agglomérations d'hommes, au milieu des émanations des cadavres et sous l'ardent soleil de l'Asie. Il fallait aviser. Les chefs se réunissent. Sur la proposition d'Achille, on consulte le devin Cal-

chas, qui connaît le passé, le présent et l'avenir. Calchas révèle à l'assemblée que la colère d'Apollon s'appesantira sur eux tant qu'Agamemnon n'aura pas rendu Chryséis à son père.

Nous voilà déjà en présence d'une situation dramatique. Le désir de garder sa captive, l'orgueil et l'impatience de toute résistance luttent dans le cœur d'Agamemnon avec la crainte d'un châtiment divin et son devoir de chef d'armée. Il se décide pourtant à céder. Après avoir insulté Calchas, le devin de malheur, il déclare qu'il rendra Chryséis, pourvu qu'on lui donne une autre captive. Prétention excessive et insolente qui soulève une protestation d'Achille. Dès lors les bons sentiments s'effacent du cœur d'Agamemnon; le dépit, l'orgueil l'emportent; il menace Achille lui-même de lui prendre son propre butin en échange de celui qu'il abandonne. Mais la colère est contagieuse. Les menaces outrageantes d'Agamemnon blessent au vif la fierté d'Achille. Il se sent d'ailleurs victime d'une injustice et il regrette amèrement la captive qu'on voudrait lui arracher. Ainsi l'intérêt, l'égoïsme, l'orgueil, le mépris, toutes les passions mauvaises agitent son âme et le poussent aux derniers excès. Il se laisse aller à toute la barbarie de sa nature et injurie grossièrement Agamemnon, sans égard pour son rang et pour son âge, sans se soucier des malheurs que sa colère peut causer.

« Achille, le regardant en dessous, s'écria : « O toi, qui es tout cousu d'impudence, et qui ne songes qu'au gain, comment un seul des Achéens serait-il disposé à t'obéir, ou pour se cacher en embuscade, ou pour combattre en bataille rangée ? Ce n'est pas pour me venger d'eux que je

suis venu ici faire la guerre aux Troyens armés de lances, car ils ne m'ont fait aucun mal. Jamais ils ne m'ont enlevé ni mes bœufs ni mes chevaux; jamais dans la grasse et populeuse Phthie ils n'ont ravagé mes moissons ; car beaucoup de montagnes ombragées et la mer sonore nous séparent. Mais nous t'avons suivi pour te faire plaisir, impudent, pour venger sur les Troyens l'injure faite à Ménélas, œil de chien ! Mais tu t'en soucies fort peu et tu t'en moques ; et à présent tu me menaces de m'enlever la récompense pour laquelle j'ai tant travaillé, et que m'ont donnée les fils des Achéens. Je n'ai pas une récompense égale à la tienne, quand les Achéens mettent à sac une riche ville des Troyens. Et pourtant, mes mains font le plus grand travail de la guerre impétueuse. Mais, quand vient le partage, à toi de beaucoup la meilleure récompense, et moi, content d'une petite part, je retourne vers mes navires, après m'être fatigué à combattre. Je pars donc pour la Phthie, car il vaut mieux revenir dans ma demeure sur mes navires aux extrémités recourbées. Je ne crois pas que, m'ayant ainsi méprisé, tu gagnes ici du butin et des richesses. »

Agamemnon, relevant le défi d'Achille, lui répond qu'il saura bien se passer de lui, et déclare que, malgré ses menaces et sa colère, il lui enlèvera sa captive, « afin que tu saches bien, dit-il, combien je suis plus puissant que toi, et que tout autre craigne de se dire mon égal et de se mesurer à moi ».

« Il dit ; et le fils de Pélée fut plein de douleur, et dans sa mâle poitrine son cœur hésitait entre deux partis ; tirerait-il le glaive aigu qui pendait contre sa cuisse, et écartant tout le monde, tuerait-il le fils d'Atrée (Agamemnon), ou apaiserait-il son âme et retiendrait-il son courroux ? »

A ce moment, Achille voit apparaître la déesse Minerve dont la voix, entendue de lui seul, fait peu à peu pénétrer dans sa conscience une résolution plus sage. Il n'ensanglantera pas l'assemblée des Achéens par le meurtre de leur chef, car les dieux exaucent celui qui leur obéit. Mais il ne se retirera pas non plus avant d'avoir apaisé, par des injures, la haine et la rancune qui grondent dans son cœur.

Et le fils de Pélée, au lieu de contenir sa colère, interpella encore le fils d'Atrée, avec ces rudes paroles :

« Sac-à-vin, œil de chien, cœur de cerf, jamais tu n'as osé, dans ton lâche cœur, t'armer pour le combat avec les hommes, ni te mettre en embuscade avec les chefs des Achéens. Certes, il est plus agréable d'aller dans la vaste armée des Achéens enlever la part de celui qui te contredit. Roi mangeur de peuples, tu règnes sur des hommes de rien ; sans cela, fils d'Atrée, cette insolence serait la dernière. Mais je vais te dire, et je vais jurer un grand serment. Par ce sceptre, qui n'aura plus ni feuilles, ni rejetons, ni fleurs, puisqu'il a été détaché de son tronc sur la montagne, et l'airain l'a dépouillé de ses feuilles et de son écorce ; par ce sceptre, que les fils des Achéens portent maintenant dans leurs mains pour rendre la justice et garder les lois au nom de Jupiter, je le jure, et ce sera un grand serment, oui, le regret d'Achille s'emparera un jour de tous les Achéens ; et malgré ton chagrin, tu seras impuissant à les défendre, lorsqu'ils tomberont en foule sous les coups de l'homicide Hector, et tu rongeras ton cœur, irrité d'avoir méprisé le plus brave des Achéens. »

Les sages paroles du vieux Nestor ne peuvent apaiser ces deux orgueils déchaînés ; la rupture entre Agamemnon et Achille est définitive.

Agamemnon, comme il l'avait promis, renvoie Chryséis à son père ; mais, pour se dédommager, et pour satisfaire son ressentiment, il charge deux des chefs de l'armée d'aller enlever la captive d'Achille. Celui-ci la laisse prendre sans résistance, parce qu'il a juré de ne pas se servir de ses armes ; mais l'humiliation, le dépit, le désir de se venger, tous les sentiments de la jeunesse impuissante et révoltée l'agitent.

« Les yeux gonflés de larmes, il était assis à l'écart, loin de ses compagnons, sur le bord des flots blancs d'écume, et il regardait vers la haute mer sombre comme du vin. »

Comme les enfants, dans leur détresse, ne cherchent et ne trouvent de refuge qu'auprès de leur mère, Achille implore sa mère Thétis, déesse des flots d'azur, et celle-ci, à l'appel désespéré de son fils, apparaît. La mère, confidente et consolatrice des chagrins de son enfant, mêle ses larmes aux siennes. Achille lui raconte longuement son malheur et la supplie d'aller trouver le maître des dieux, afin qu'il intervienne en sa faveur. Il lui semble tout naturel que pour guérir la blessure d'amour-propre dont il souffre, les dieux se dérangent de leur repos, que ses compagnons soient vaincus par les Troyens et massacrés, que son pays subisse de longs et douloureux désastres, pourvu qu'Agamemnon se repente d'avoir méprisé le plus brave des Acheens. Douloureuse et coupable illusion de l'orgueil de la jeunesse, pour qui rien n'existe que lui-même, et qui sacrifierait le monde à ses vengeances ! Achille nous déplairait donc si nous ne savions qu'il a été injustement outragé, et que d'ailleurs, comme le lui dit sa mère, il n'a plus longtemps à vivre. Son

courage et la justice de sa cause font oublier ses emportements.

Touchée par les larmes de son fils, Thétis monte sur les hauteurs de l'Olympe, séjour des dieux, où elle trouve Jupiter, assis seul, sur le sommet le plus élevé. De sa main droite elle touche le menton du père des dieux et des hommes, en signe de supplication, et l'implore en faveur d'Achille. Jupiter garde d'abord un profond silence, puis il promet à Thétis de venger son fils et confirme par un signe de tête cette promesse inviolable.

« Le fils de Saturne dit, et fronça ses sombres sourcils ; la chevelure du roi des dieux s'agita sur sa tête immortelle : et le vaste Olympe fut ébranlé. »

On a bien souvent admiré cette peinture de la toute-puissance de Jupiter, et cette peinture est en effet admirable ; on remarquera toutefois qu'il n'était ni nécessaire ni juste, pour venger l'affront fait à un homme, de punir tant d'innocents, et que l'idée de la justice suprême, telle qu'elle s'exprime ici dans les vers d'Homère, est bien imparfaite et bien primitive.

Ainsi l'écho de la querelle d'Achille et d'Agamemnon a retenti dans le séjour des dieux. Ils sont assemblés et délibèrent sur ce qu'il convient de faire en cette circonstance. Jupiter s'est engagé pour Achille, au détriment des Grecs ; Junon, qui protège les Grecs, intervient en leur faveur, et ne se soumet que malgré elle aux ordres de son époux. Bien que l'aspect de Vulcain, qui sert le nectar à la ronde, en boitant des deux jambes alternativement, ramène parmi les dieux la gaieté un moment troublée par la dispute de

Jupiter et de Junon, on peut prévoir que ce rire inextinguible des immortels cache des colères qui ne tarderont pas à éclater, et que la querelle qui a eu lieu sur la terre en provoquera d'autres dans le ciel. Jupiter médite la perte des Achéens, et Junon leur victoire : tels seront les effets de la colère d'Achille, que chante le poète de l'Iliade.

« Colère funeste, qui causa mille maux parmi les Achéens, et jeta dans les enfers nombre d'âmes vaillantes de héros, les livrant eux-mêmes en pâture aux chiens et à tous les oiseaux carnassiers. Ainsi s'accomplissait le dessein de Jupiter, depuis que s'étaient divisés, après une querelle, le fils d'Atrée, roi des hommes, et le divin Achille. »

Ainsi, dès le premier chant de l'Iliade, nous sommes en pleine tragédie. Les passions sont soulevées, les hommes et les dieux sont aux prises ; la terrible catastrophe, qui menace l'armée des Achéens, ne pourrait être prévenue que par Achille, qui en est l'auteur. Est-ce l'orgueil qui l'emportera jusqu'au bout dans son âme, ou bien son héroïsme guérira-t-il les maux qu'aura causés son orgueil ?

CHAPITRE II.

LES BATAILLES.

Pendant que Jupiter, pour honorer Achille et punir les Grecs, envoie au prince Agamemnon un songe trompeur qui le décide à engager contre les Troyens une série de batailles où il trouvera la défaite, jetons un regard sur la carte qui représente l'endroit où vont périr tant de héros illustres. Nous montons ensemble sur une colline, l'Ujek Tepeh, qui s'élève au sud du promontoire Sigée, au bord de la mer. A nos pieds, du sud-est au nord-ouest, s'étend la plaine de Troie, traversée par un fleuve, le Scamandre, ou Xanthe, qui va se jeter au nord-est dans l'Hellespont, près du cap Rhœtée; un autre cours d'eau, venu des montagnes qui se dressent en face de Sigée, rejoint le Scamandre, au milieu de cette plaine : c'est le Simoïs. Au nord, entre la rive gauche du Scamandre et le promontoire Sigée, s'étend le camp des Grecs ou Achéens, sur une longueur d'environ cinq kilomètres. Au sud, en remontant le cours du fleuve, sur la rive droite, à une lieue environ du rivage, se dresse une petite colline, appelée aujourd'hui Hissarlik. Là fut la ville qu'Homère appelait Troie aux grandes rues. Tel est le théâtre de la lutte, resserré dans un espace de quelques kilomètres carrés, ayant pour limite au nord et à

l'ouest le rivage de la mer, au sud et à l'est des montagnes. La distance entre Troie et le camp des Grecs est assez courte pour qu'un homme ait le temps d'aller et de revenir de l'un à l'autre en moins de deux heures. On aperçoit au nord-est la bande bleue de l'Hellespont ; au nord-ouest le pic neigeux de l'île de Samothrace ; à droite Ténédos couverte de vignes ; au loin, vers le sud, d'un côté le profil de Lesbos, de l'autre, assez loin derrière Troie, le massif majestueux de l'Ida, du haut duquel Jupiter contemple les inévitables destinées qui s'accomplissent.

Nous voyons les 1,186 navires des Grecs disposés sur la grève, en trois rangées parallèles, l'avant tourné vers la terre. Entre chaque rangée de navires, il y a un espace libre ; le plus vaste de ces espaces, entre la première et la seconde ligne de navires, est la place publique où l'on se rassemble pour discuter les intérêts communs, et où sont établis les autels des dieux. Dans les espaces vides entre les navires, et plus avant dans la plaine, on distingue la teinte grise et plate du campement des Grecs, réunion de cabanes bâties avec de la terre glaise et des troncs d'arbres, et recouvertes de chaume. La poupe et la proue élevée des navires tranchent par leur couleur foncée sur le fond doré de la grève et le fond azuré du ciel ; çà et là étincellent, atteints par les premiers rayons de l'aurore, des chars et des armures.

Convoqués par Agamemnon, les Achéens s'assemblent en foule et confusément, au lever du jour.

« Ainsi s'élancent sans cesse des multitudes compactes d'abeilles hors d'une roche creuse ; elles volent et se posent par grappes sur les fleurs printanières, et tourbillonnent

les unes d'un côté, les autres d'un autre ; ainsi des multitudes d'hommes, hors des navires et des tentes, allaient par groupes à l'assemblée, et se rangeaient en avant du rivage. »

Pour éprouver le courage de ses compagnons, Agamemnon feint d'être las d'une guerre qui dure depuis neuf ans, et il leur propose de reprendre la mer pour revenir en Grèce. Combien parmi eux devaient être fatigués de camper sous la tente, pendant des années, dans l'espoir d'une vengeance et d'un butin qui leur échappaient toujours ! Les bois des navires se pourrissaient, les cordages étaient usés, et le temps passait sans que rien fît prévoir la fin de tant de misères. Ceux qui étaient arrivés jeunes, pleins d'espérance et avides de gloire, sentaient le découragement s'emparer de leur cœur et leurs cheveux blanchir sur leurs tempes. « Aussi, comme des enfants et comme des veuves, ils pleuraient, dans le désir de revenir chez eux. » La proposition d'Agamemnon répondait donc au vœu secret de presque toute l'armée : à peine a-t-il parlé, que tous se précipitent vers le rivage, pour mettre les navires à la mer, avec l'impétuosité du zéphyr qui agite les épis d'une vaste moisson.

Dans de telles circonstances, lorsque la peur et le découragement commencent à s'emparer d'une armée, il se trouve toujours quelqu'un pour exprimer au dehors les lâches pensées que les autres dissimulent. Un personnage grotesque et hideux, le louche et boiteux Thersite, bavard immodéré et faux, voyant Ulysse chercher à retenir les fuyards, les excite contre Agamemnon, et, d'autant plus hardi qu'il se croit sûr

du succès, les pousse à la révolte contre leur chef. C'en était fait de l'expédition de Troie, de tant d'espérances et de tant de sacrifices, si le sage et courageux Ulysse, après avoir infligé à Thersite le châtiment qu'il méritait, n'eût relevé le cœur de ses compagnons, faisant tour à tour appel aux sentiments qui pouvaient les toucher, à la honte de s'en retourner les mains vides, sans avoir rien fait, à la certitude d'en finir heureusement, puisque les oracles l'ont promis. Ainsi l'ascendant d'un homme intrépide suffit à ranimer dans les âmes de la multitude l'idée de l'honneur, du devoir, de la soumission à la volonté divine. Ulysse, ce jour-là, sauve l'armée des Grecs d'une honte pire que la défaite. Autant ils étaient abattus tout à l'heure et prêts à toutes les capitulations, autant les voilà pleins d'enthousiasme belliqueux et de confiance. Après avoir fait un sacrifice, ils s'arment pour le combat ; le soleil du matin, sorti des nuages qui rampent à l'orient, verse sa lumière sur la mer, sur les montagnes, sur l'armée. Les Grecs le regardent avec joie ; c'est l'égide étincelante de Minerve leur protectrice ; ils voient la déesse, ils l'entendent, ils la sentent près d'eux ; la rage de combattre les possède ; « la guerre leur est plus douce même que le retour sur leurs navires creux, dans leur chère patrie. »

Les Grecs s'avançaient donc au combat, « pareils aux multitudes ailées d'oies, de grues et de cygnes au long cou, qui, dans les prairies d'Asios, près du cours du Kaystre, voltigent çà et là en battant des ailes, se devançant avec des clameurs dont la prairie résonne. Sous les pieds des hommes et des chevaux la terre retentissait terriblement. » De leur côté, les Troyens, excités par Jupiter, « ont couru aux armes. La porte

de la ville s'est ouverte à deux battants, et la foule s'est élancée, fantassins et cavaliers; un grand tumulte s'est élevé. »

Du haut de l'observatoire où nous nous sommes placés, nous pouvons examiner les deux armées qui, comme le dit le poète, ne sont séparées que par un étroit espace de terre. L'aspect des combattants est le même des deux côtés; ils ont le même costume et les mêmes armes. Les uns sont à pied, les autres, à la manière orientale, comme les Egyptiens et les Assyriens, auxquels ils ressemblent, sont montés sur des chars de guerre. Ce sont des chars à deux roues, très légers, qu'un homme robuste pourrait porter sur ses épaules. La boîte du char est très basse et protège à peine jusqu'aux cuisses l'homme qu'elle porte; elle est en bois ou en osier, et recouverte d'ornements de cuivre. Le char est traîné ordinairement par deux chevaux. Il est monté par deux hommes, le combattant et le conducteur. Le combattant a la figure à demi cachée par son casque; on distingue à peine ses yeux, ses traits, sa barbe. Le casque d'airain recouvre la tête et le front, et une large jugulaire garnit les joues; le casque est surmonté d'un ou de plusieurs cimiers en métal sur lesquels se dresse une aigrette en crins de cheval. La poitrine est couverte par la cuirasse, lourde, énorme, dépassant de beaucoup la largeur du corps; un ceinturon protège le ventre et couvre la tunique de laine qui descend jusqu'au haut des cuisses. Les jambes sont garanties par des brodequins et des jambières de métal. L'épée large et longue , à poignée d'argent, enfermée dans un fourreau d'ivoire, pend au baudrier, sur les hanches et le long de la cuisse. Le bras droit bran-

dit une lance en bois, de cinq mètres de longueur, et terminée à ses deux extrémités par une pointe de fer. Le bras gauche porte le bouclier, long, ovale, fait de peaux superposées et maintenues par une garniture d'airain; la partie centrale est bombée et offre une grande résistance. Ce bouclier énorme, difficile à mouvoir, est soutenu par une courroie suspendue à l'épaule. Ainsi équipé, le combattant descend de son char pour attaquer ou attendre son adversaire; comme il faut une grande adresse pour atteindre l'ennemi aux parties vulnérables, ou une grande vigueur pour les blesser à travers son armure, les coups ne peuvent pas être dirigés au hasard, et la bataille n'est qu'une série de duels entre tous ces héros bardés d'airain qui ressemblent de loin, dans la poussière lumineuse du combat, à des armures qui marchent.

D'ailleurs, le nombre des hommes n'est pas considérable; ces batailles immenses dont parle Homère, ne sont rien en comparaison d'un combat moderne. D'une armée à l'autre, Grecs et Troyens se reconnaissent, se provoquent, s'injurient dans de longs discours. Voici d'abord Ménélas qui défie Pâris, son ennemi personnel, l'auteur de la guerre, celui que les Troyens auraient dû, lui disait Hector, « revêtir d'une tunique de pierre, pour le punir de tout le mal qu'il avait fait ». Pâris accepte le défi de Ménélas, et l'on résout, à la satisfaction de tous, que le destin de la guerre sera décidé par le combat singulier des deux héros; un serment solennel, accompagné de prières et de sacrifices, engage les deux armées. « *Jupiter très glorieux, très grand, et vous autres dieux immortels, quel que soit celui qui le premier violera ce serment, que sa cervelle et celle de ses fils*

soit répandue à terre comme ce vin, et que leurs femmes tombent au pouvoir d'autrui. » Ainsi priaient les deux armées. Puis, le champ du combat ayant été mesuré, et le sort ayant désigné celui qui lancera le premier son javelot, les soldats s'asseoient à leur rang pour contempler le duel, et du haut des murailles de Troie, Hélène femme de Pâris, Priam son père, et les vieillards troyens qui ont passé l'âge de combattre, regardent.

Leur costume présente le contraste le plus saisissant avec celui des hommes armés. Ils portent une tunique de laine de couleur sombre, allongée en plis raides qui descendent jusqu'aux pieds. Par-dessus la tunique, un manteau de pourpre couvre les épaules; celui du roi est orné de broderies qui représentent des animaux ou des batailles. Les hommes ont la lèvre supérieure rasée, la barbe en pointe, disposée en frisures régulières. Les cheveux, qui tombent le long des joues et sur les épaules, sont également divisés en nattes pareilles à des papillotes, dont chacune est retenue par une spirale en laiton ou en or. Hélène est vêtue d'un peplos (manteau), étroit, collant à ses membres, orné de dessins éclatants et exhalant un doux parfum. Les bords du manteau sont rattachés le long de la poitrine par des agrafes d'or; à son cou est suspendu un collier d'ambre et d'or. Ses cheveux, soigneusement arrangés, disparaissent sous la coiffure. Ils sont retenus sur le front par un diadème de métal; un bonnet élevé, solidement attaché, recouvre le sommet de la tête; un long voile blanc en descend, cachant les deux côtés de la figure, et descendant jusqu'à mi-corps.

Or, tandis que les vieillards causaient entre eux,

pareils aux cigales, qui, dans les bois, assises sur un arbre, élèvent leur voix mélodieuse, ils virent Hélène arriver de leur côté. Elle était l'auteur de la guerre ; il semble que tous les Troyens devraient la maudire. Et pourtant, loin de la repousser, les vieillards l'admiraient. Ils ne s'indignaient point que tant de héros périssent pour elle, car, disaient-ils, elle ressemble aux déesses immortelles par sa beauté. Cette beauté, qui est la cause de sa perte, est aussi son excuse. C'est un don fatal et divin qui fait d'elle la plus enviée et la plus misérable des femmes. Même après sa faute, elle paraît innocente, comme si la pureté de ses traits était l'image de la pureté de son âme. Tout au plus les vieillards souhaitent-ils qu'elle s'en aille sur les navires grecs, pour ne pas les perdre, eux et leurs enfants. Priam, qui aurait plus que personne le droit d'être dur pour elle, l'accueille avec de douces paroles : « Ce n'est pas toi, lui disait-il, qui es la cause de tout cela ; ce sont les dieux qui ont excité contre moi cette guerre lamentable des Achéens. »

Aujourd'hui, nous avons des idées plus nettes e plus sévères sur la responsabilité morale ; nou n'admettons pas que le crime soit absous par la beauté. N'est-il pas vrai pourtant que nous sommes disposés à pardonner davantage à ceux qui ont en partage la grâce, le charme et la jeunesse, comme si le plaisir que leur vue nous donne faisait oublier les maux qu'ils peuvent causer ? D'ailleurs Hélène n'est pas impunie. Tandis que tous la respectent, elle seule se méprise et trouve dans sa propre conscience le châtiment de son péché.

« Je te vénère et je te crains, cher beau-père, dit-elle à

Priam. Ah ! que ne suis-je morte, quand j'ai suivi ton fils, abandonnant mes frères, ma fille née loin d'ici, et mes chères compagnes ! Mais les choses ne se sont point passées ainsi ; c'est pourquoi je me consume dans les pleurs. »

Et comme Priam lui demandait les noms des chefs grecs qui s'avançaient dans la plaine, Hélène lui désigne Agamemnon, son beau-frère, Ulysse, Idoménée, l'hôte et l'ami de Ménélas. Ainsi tout lui rappelle son passé et ses remords.

Cependant le duel commence, pareil à celui des Horaces et des Curiaces qu'a chanté notre Corneille, et d'où dépendait le sort d'Albe et celui de Rome. La lance de Pâris frappe inutilement le bouclier de Ménélas. Ménélas de son côté, a beau percer la cuirasse de Pâris, il ne réussit pas à le tuer d'un coup de lance; son épée à son tour se brise contre le casque; enfin, au moment où Ménélas allait saisir son ennemi et l'immoler, la déesse Vénus enveloppe d'un nuage le héros qu'elle aime, le dérobe à la mort et le conduit auprès d'Hélène, dans le palais de Priam.

Ainsi les dieux interviennent dans la lutte, et prennent part, les uns pour l'armée grecque, les autres pour Troie. Réunis dans l'Olympe, ils discutent sur l'issue du combat singulier qui vient d'avoir lieu. Ni les uns ni les autres ne veulent renoncer à leurs amitiés et à leurs vengeances; il faudra donc que le sang coule, que les cadavres couvrent la plaine, que les pères, les mères et les enfants soient en deuil, pour satisfaire Minerve qui déteste les Troyens, et Jupiter qui ne veut pas les laisser asservir sans représailles. L'ardeur de leur passion les emporte, surtout les déesses, et c'est Junon qui proposera, en haine des

Troyens, de les pousser à violer leur serment solennel en attaquant les Grecs, bien que la victoire de Ménélas soit incontestable. Minerve est chargée de remplir cette singulière mission. Un chef troyen, Pandarus, cédant au conseil perfide de Minerve, lance une flèche à Ménélas, et le blesse à la cuisse.

« Lorsqu'une femme de Méonie ou de Carie a teint en pourpre l'ivoire qui doit orner la bride des chevaux, elle le garde dans sa chambre, et beaucoup de cavaliers voudraient l'emporter ; mais, destiné à parer un roi, il sera l'ornement du cheval et la gloire du cavalier ; ainsi, ô Ménélas, le sang teignit tes cuisses bien faites, tes jambes, et coula jusqu'au-dessus des chevilles. »

Un pareil manquement à la foi jurée réclame une vengeance éclatante, et il ne peut plus être question de résoudre par un duel particulier la querelle de la Grèce et de Troie ; une mêlée générale va s'engager ; il faut que le sang des Troyens soit la rançon du sang de Ménélas.

« Oui, je le sais, je le sens au fond de mon cœur,

s'écrie Agamemnon en parlant à son frère,

un jour viendra où la sainte Ilion périra, et Priam, et le peuple de Priam à la forte lance ; Jupiter, fils de Saturne, qui habite les hauteurs de l'éther, agitera sur eux tous sa ténébreuse égide, irrité de cette trahison ; et tout cela s'accomplira. »

L'instinct de la conscience indignée s'exprime ainsi par la bouche d'Agamemnon ; mais il ne faut pas oublier que Jupiter, qui représente la justice suprême,

est précisément celui qui tout à l'heure a laissé accomplir la trahison. L'idée de la justice rémunératrice et vengeresse se fait jour dans les poèmes antiques d'Homère, mais elle n'est pas encore dépouillée de la barbarie primitive. Décidé à engager la bataille, Agamemnon promet aux Grecs la victoire.

« Le grand Jupiter ne protégera pas des parjures ; mais ceux qui les premiers ont violé les serments, les vautours mangeront leur chair tendre, et nous, après avoir pris leur ville, nous emmènerons sur nos navires leurs femmes chéries et leurs petits enfants.

La cruauté des hommes de ces temps lointains qui va se manifester bientôt par de sanglantes tueries, s'annonce ici par l'espérance d'une victoire qui ne laisse au vaincu ni patrie, ni famille, ni tombeau. Ayant ainsi parlé, Agamemnon passe ses troupes en revue, et encourage ou réprimande d'un mot les chefs. Il les trouve tous pleins d'ardeur : Nestor regrettant sa jeunesse et ne pouvant plus qu'exhorter et conseiller les autres ; Ulysse toujours ferme et sage en ses desseins ; Diomède plein d'ardeur et d'audace. Pour rendre avec force et grandeur l'aspect et l'impression du choc des deux armées en marche, le poète multiplie les comparaisons ; il nous montre Mars excitant les Troyens, Minerve encourageant les Grecs, la Discorde, c'est-à-dire la fureur de combattre, d'abord petite, puis grandissant soudain et allant de la terre au ciel, comme un immense fantôme que chaque soldat voit et suit dans l'hallucination de la lutte.

« Et quand ils se furent rencontrés sur un même terrain, on vit s'entremêler les boucliers de cuir, les lances et

la force des hommes cuirassés d'airain; les boucliers bombés s'entre-choquaient, et il s'élevait un grand tumulte. C'était là a fois des cris et des hurlements d'hommes tuant ou tués ; le sang coulait sur la terre. Ainsi lorsque des torrents, en hiver, descendant de la montagne vers la vallée, mêlent leurs eaux impétueuses venues de vastes sources dans un ravin profond; le berger dans la montagne en a entendu au loin le fracas ; ainsi au milieu de la mêlée se produisaient les cris et l'épouvante. »

Nous ne suivrons pas le poète à travers la description de tous les combats qui se livrèrent pendant cette journée. Ces mêlées homériques ne ressemblent pas le moins du monde aux batailles modernes. Au lieu de soldats innombrables combattant de loin contre des ennemis presque invisibles et inconnus, avec l'espoir d'être secourus s'ils sont blessés, d'être ensevelis s'ils meurent, les héros d'Homère luttent en petit nombre, corps à corps, et s'acharnent sur les cadavres qu'ils disputent à leurs compagnons. Les blessures sont affreuses; les lances traversent les poitrines, percent le dos ou font sortir et pendre les entrailles; les épées tranchent le cou d'où jaillissent des bouillons de sang; des pierres énormes font éclater les crânes ou brisent les reins. Le combattant n'a pitié ni du faible ni du blessé ; on tue pour tuer, et aussi pour enlever au vaincu ses armes. Et tandis que de notre temps les roulements lointains et la fumée de la fusillade et de l'artillerie, flottant sur l'immense champ de bataille, en dérobent aux yeux les détails hideux, c'est ici dans un étroit espace, sous une lumière étincelante, qu'éclatent les cris de rage et de douleur, que s'étalent les affreuses blessures, produit de la furie des hommes. En revanche, chacun combat

pour son propre compte, et sa victoire comme sa défaite est l'œuvre de son bras. La force et le courage jouissent de leur récompense, la faiblesse et la lâcheté subissent leur châtiment inévitable. La mort cesse d'être horrible, tant ces héros ont de cœur pour l'affronter; on oublie leur férocité pour ne songer qu'à leur bravoure.

Quelques-uns parmi ces héros se signalent par leur vigueur extraordinaire et leur infatigable énergie. C'est en leur honneur que le poète célèbre ces tristes hécatombes. C'est d'abord Diomède qui renverse tout sur son passage, comme un torrent furieux; blessé à l'épaule par le Troyen Pandarus, il sent bientôt, sous l'influence bienfaisante de Minerve, sa plaie se fermer, sa force lui revenir, et il rentre dans la mêlée, pour faire d'autres victimes. Il atteint d'abord Pandarus d'un trait qui pénètre par l'œil, brise les dents blanches, traverse la langue, et ressort au-dessous du menton. Contre Enée qui ose soutenir son attaque, il lance une pierre énorme, dont le choc fait perdre connaissance au Troyen; Enée serait égorgé si sa mère Vénus ne l'enlevait du combat. Mais Vénus même n'échappera pas au fer de Diomède: la déesse est blessée au poignet par ce mortel intrépide. Entre les dieux et les hommes, les croyances du temps d'Homère ne mettent pas une limite infranchissable; plus puissants que les hommes, les dieux ont les mêmes passions, et dans les combats peuvent être atteints et blessés; tout à l'heure, protégé par Minerve, Diomède osera combattre contre Mars lui-même, et déchirer de sa lance d'airain le corps d'un immortel.

« Le farouche Mars blessé cria aussi fort que neuf à

dix mille guerriers dans une mêlée. Et les Achéens et les Troyens frissonnèrent, épouvantés, tant avait retenti le cri de Mars insatiable de combats. Et comme du sein de l'air ténébreux sortent des nuées chassées par le souffle du vent embrasé du midi, tel Diomède, fils de Tydée, voyait apparaître le farouche Mars, qui remontait parmi les nuages dans les profondeurs du ciel. »

Ces dieux qui ressemblent tant aux hommes, qui parlent comme eux, vivent comme eux, se battent comme eux, qui se réjouissent, qui souffrent, qui sont blessés et qui font panser leurs blessures, ont en même temps une vague ressemblance avec les éléments d'où ils sont sortis. Car les hommes d'autrefois, au milieu des combats, s'imaginaient que tous ces éléments de la nature prenaient une forme vivante et s'armaient pour eux ou contre eux, qu'ils avaient à lutter non seulement contre des personnes semblables à eux, mais contre le soleil, le vent, la tempête, le tonnerre, l'inondation et l'incendie.

Cependant la bataille continue, au milieu des plus dramatiques péripéties. Grecs et Troyens perdent et reprennent tour à tour l'avantage, et les deux armées, tantôt avançant, tantôt reculant, oscillent entre la ville de Troie et le camp. Sous les efforts de Diomède, les Troyens ont d'abord plié ; mais Apollon vient à leur aide, Mars ranime leur force, Hector entre dans le champ du combat, et les Grecs à leur tour, voyant un grand nombre des leurs tombés, se replient du côté de leurs navires, « car ils savaient que Mars était avec les Troyens. » Pour regagner le terrain perdu, il leur faut, à eux aussi, un secours surnaturel; il faut qu'ils sentent l'esprit de leurs dieux protecteurs entrer

dans leur âme et leur inspirer une force invincible. Ce secours ne leur manquera pas; Minerve et Junon, qui aiment les Achéens, ont décidé de ne plus s'abstenir et de prendre les armes. Homère nous fait assister à cette scène dans un passage merveilleux, où l'on voit comment l'imagination des hommes de ce temps se représentait, dans les profondeurs éclatantes du ciel, les dieux, semblables aux hommes, mais d'une taille surnaturelle, et faisant servir à leurs desseins les nuages, le vent et la foudre.

« Et Minerve ayant revêtu la tunique de Jupiter qui amasse les nuées, s'arma d'une cuirasse pour la guerre sanglante. Et sur ses épaules elle jeta l'égide frangée, formidable, que la crainte environne; on y voit et la Discorde, et la Force, et la Poursuite qui glace de terreur, et la tête horrible de la monstrueuse Gorgone, effrayant prodige de Jupiter. Et sur sa tête elle mit un casque surmonté de deux cimiers et orné de quatre bossettes, un casque d'or, assez grand pour les guerriers de cent villes. Et elle monta sur le char de feu et saisit sa lance lourde, grande, solide, avec laquelle cette fille d'un père puissant renverse dans sa colère les rangs des héros. Et soudain Junon pressa du fouet les chevaux ; d'elles-mêmes s'ouvrirent les portes sonores du ciel, que gardent les saisons à qui a été confiée la garde du ciel et de l'Olympe ; elles ouvrent ou ferment les nuées épaisses. »

La course des chevaux divins est aussi rapide qu'est grande la puissance des déesses qui les conduisent ; « autant un homme, assis sur un rocher et regardant vers la mer sombre, découvre d'espace dans l'air, autant les chevaux divins, au sabot retentissant, en franchissent d'un saut. »

La venue de Minerve et de Junon rétablit la ligne des Grecs ; c'est grâce à elles que Diomède blesse Mars ; une fois le dieu blessé et éloigné du champ de bataille, ses deux déesses se retirent à leur tour ; les combattants sont livrés à eux-mêmes, la bataille continue avec fureur. Au milieu des scènes de carnage, le poète en a introduit de plus calmes et de plus touchantes, qui nous reposent des cris et du sang. L'atrocité de cet état de guerre trop fréquent où vivaient les peuples encore barbares, était adoucie par des coutumes et des sentiments plus humains. Ceux que leur origine faisait ennemis, pouvaient être unis par l'hospitalité. Quand un homme, dans ses voyages, avait été reçu dans la maison d'un autre, ces deux hommes étaient désormais sacrés l'un pour l'autre, et amis jusqu'à la mort. Parmi les Troyens qui s'avancent contre lui sur le champ de bataille, Diomède rencontre un guerrier qu'il provoque ; il apprend que ce guerrier s'appelle Glaucus, et que son grand-père a été jadis l'hôte du sien ; cela suffit pour qu'au lieu de se battre, les deux petits-fils soient unis par le souvenir de leurs aïeux.

« Je serai donc désormais pour toi, dit Diomède, un hôte chéri dans Argos, et tu seras le mien dans la Lycie, si je vais parmi ces peuples. Evitons de nous frapper de nos lances dans la mêlée ; il y a encore beaucoup de Troyens et d'illustres alliés que je pourrai tuer, ceux qu'un dieu m'accordera et que j'atteindrai dans ma course ; il te reste aussi beaucoup d'Achéens à immoler, si tu le peux. Echangeons nos armes, afin que tous ceux-ci sachent que nous nous honorons de l'hospitalité qui unissait nos aïeux. » Ayant ainsi parlé, ils sautèrent de leurs chars, se prirent mutuellement la main et s'engagèrent par serment. »

Cependant une ville tout entière attendait avec anxiété le résultat de la lutte. Du haut des remparts de Troie, à quelques centaines de mètres, les femmes, les enfants, les vieillards pouvaient entendre les cris des blessés et des mourants. Les Grecs, reprenant l'avantage, étaient arrivés presque sous les murs de la ville. Dans les situations difficiles, on adresse aux dieux des prières suprêmes et des sacrifices. Hector était rentré dans Troie pour conseiller aux siens d'offrir un sacrifice. Dans la vaste maison de Priam, où habitent les cinquante fils et filles et les gendres du vieux roi, il a rencontré sa mère Hécube, et l'a engagée à déposer sur les genoux de la statue de Minerve, dont le temple domine l'acropole, un voile magnifique. Peut-être ce présent somptueux apaisera-t-il la déesse irritée, peut-être prendra-t-elle en pitié la ville assiégée. Tandis que la population des non-combattants accourt à la porte Scées pour avoir des nouvelles du combat, Hécube et les femmes de sang noble s'avancent en procession jusqu'au sommet où se dresse le temple, et y déposent leurs riches offrandes. Hector a continué sa tournée parmi les appartements royaux ; il a pénétré dans la demeure de Pâris, et l'a décidé, lui, l'auteur de la guerre, à venir prendre sa part des dangers communs ; de là, le héros se rend auprès d'Andromaque, sa femme, qui, lui dit-on, ayant appris que les Troyens étaient écrasés et que les Grecs étaient vainqueurs, s'est précipitée vers les murailles, comme une folle, avec une nourrice qui portait son petit enfant. Hector les rencontre près de la porte de la ville, elle et son fils, que les Troyens appelaient Astyanax, le roi de la cité, car Hector seul était le rempart d'Ilion.

Tandis que les Grecs, qui ont envahi la Troade,

loin de leur famille et de leur patrie, combattent pour le butin et pour la gloire, Hector lutte pour sa famille et pour sa patrie. Les sentiments, que l'absence et le temps ont affaiblis chez les envahisseurs, sont entretenus et ranimés continuellement dans son âme par la douce présence de son enfant, de sa femme, de sa mère, de tous les Troyens, qui, à chaque heure de danger, se pressent autour de lui, comme autour de leur chef. Il sait que la lutte se terminera par la destruction de Troie, mais il sait aussi qu'il faut défendre la terre où sont ensevelis les aïeux, et que la seule règle de conduite d'un homme de cœur est de lutter jusqu'au bout pour elle. Les héros grecs, comme Achille, Diomède, Ajax, n'exposent que leur personne; au contraire, Hector vaincu condamne sa femme à une servitude ignominieuse, son enfant à la misère ou à la mort, les tombeaux de sa famille à une profanation sacrilège. Il a toujours devant les yeux l'idée des maux qu'entraîne la chute du chef de famille, et qu'Homère a ainsi décrits: « La femme s'attache en pleurant au corps de son mari tombé devant sa ville et devant ses compagnons, en essayant de repousser loin de sa patrie et de ses enfants le jour de douleur; elle le voit palpitant encore dans son agonie, et, l'entourant de ses bras, elle pousse des cris aigus: derrière elle, les ennemis lui donnant des coups de lance sur le dos et sur les épaules, l'emmènent en esclavage pour le travail et les pleurs; sa douleur pitoyable flétrit ses joues. » Combien la tristesse de cet esclavage est-elle encore plus profonde pour la femme d'un chef comme Hector! Voilà donc les pensées qui agitent sans cesse l'esprit du héros. Et puis, son père Priam, Hécube sa mère, sa femme Andromaque, craignant pour sa

vie, le supplient à chaque instant de se ménager. Il est pris de toutes parts dans ces liens de la famille, si doux et si cruels, qui tantôt donnent la force au soldat, tantôt la lui enlèvent. Comment les supplications des êtres qu'il aime n'affaibliraient-elles pas la vaillance d'Hector? Il prévoit que son sacrifice sera inutile; il s'expose à la défaite et à la mort, sachant que ni sa défaite ni sa mort ne seront vengées. De là vient l'admirable tristesse des adieux qu'Hector et Andromaque échangent au moment du combat; c'est la dernière caresse et le dernier sourire des vaincus qui se préparent à mourir, non pour le succès, mais pour l'honneur.

« Malheureux! lui dit Andromaque, ton courage te perdra; tu n'as pitié ni de ton fils en bas âge, ni de moi, infortunée, qui serai bientôt ta veuve; car les Achéens te tueront en s'élançant tous sur toi. Mieux vaudrait pour moi, si je te perdais, être ensevelie sous la terre; car lorsque tu auras subi ta destinée, il ne me restera plus d'autre consolation, mais seulement la douleur, puisque je n'ai plus ni mon père, ni ma mère vénérée...... Hector, tu es donc pour moi mon père, ma mère vénérée, tu es mon frère, tu es mon époux florissant. Eh bien, aie pitié de moi maintenant, reste ici sur ce rempart! ne fais pas ton fils orphelin et ta femme veuve...... »

« Alors le grand Hector, dont le casque porte un panache ondoyant, lui répondit : « Certes, femme, moi aussi j'éprouve tous ces soucis, mais j'aurais honte devant les Troyens et les Troyennes au peplos traînant, si, comme un lâche, je fuyais le combat. Ce n'est pas là ce que mon cœur me commande, car j'ai appris à être brave, et à combattre au premier rang des Troyens, pour défendre la gloire de mon père et la mienne. Oui, je le sais, je le sens dans mon

cœur, un jour viendra où périra la sainte Ilion, et Priam, et le peuple de Priam à la forte lance. Et cependant ni le malheur des Troyens, ni celui d'Hécube elle-même, ou du roi Priam, ou de mes frères qui tomberont nombreux et vaillants dans la poussière, sous les coups des ennemis, ne me touche autant que le tien, lorsqu'un Achéen à la cui rasse d'airain t'emmènera pleurante, t'ayant ravi la liberté! Esclave dans Argos, tu tisseras la toile sous les ordres d'une étrangère, et tu seras forcée de porter de l'eau puisée aux fontaines de Messéis ou d'Hypérée, car la dure nécessité pèsera sur toi. Et les passants diront en voyant couler tes larmes : « Celle-ci est la femme d'Hector qui était le plus brave des Troyens dompteurs de chevaux, quand ils combattaient autour d'Ilion. » C'est ainsi que l'on parlera, et ce sera un nouveau chagrin de te sentir privée de l'époux qui te protègerait contre la servitude. Ah! que je meure et que la terre ensevelisse mon cadavre, avant que j'entende tes cris, quand on t'arrachera d'ici. »

« Ayant ainsi parlé, l'illustre Hector tendit les mains vers son fils. Mais l'enfant se rejeta en criant contre le sein de sa nourrice, épouvanté à la vue de son père, et de son armure d'airain, et des crins de cheval qui s'agitaient terriblement sur le cimier du casque. Et le père bien-aimé sourit, et la mère vénérable aussi. Aussitôt l'illustre Hector ôta son casque et le déposa à terre, tout resplendissant. Puis, lorsqu'il eut embrassé son cher fils et qu'il l'eut balancé dans ses bras, il dit, adressant une prière à Jupiter et aux autres dieux : Jupiter, et vous, dieux, faites que cet enfant, mon fils, se distingue parmi les Troyens, qu'il soit comme moiplein de force et de courage, et qu'il soit un roi puissant dans Ilion, de sorte qu'on dise un jour, en le voyant revenir de la guerre : il est plus brave que son père ; qu'il rapporte les dépouilles de l'ennemi qu'il aura tué, et que le cœur de sa mère se réjouisse.

« Ayant ainsi parlé, il mit son fils dans les bras de sa

femme chérie ; et celle-ci le prit sur son sein parfumé, souriant au milieu de ses larmes. »

Mais le jour fatal d'Hector n'était pas encore venu ; il devait auparavant acquérir une grande gloire. Sa rentrée dans la bataille, avec son frère Pâris, est le signal de nouveaux succès pour les Troyens; les Grecs commencent à reculer. Hector défie en combat singulier celui des ennemis qui osera le braver; la proposition est acceptée ; le sort désigne Ajax, et la journée se termine comme elle avait commencé, par un duel entre deux héros, sous les yeux de Troie et des deux armées. Duel terrible entre deux hommes d'égal courage et d'égale force ! Ajax est redoutable par le bouclier à sept peaux dont il se couvre tout entier, et qui le rend invulnérable ; Hector a pour lui le secours d'Apollon. Les deux adversaires se défient, puis s'attaquent. Ils se lancent d'abord un lourd javelot qui s'arrête dans leurs armures sans les blesser, puis ils se frappent de leur lance; celle d'Hector se brise contre le bouclier d'Ajax, celle d'Ajax traverse le bouclier d'Hector et blesse légèrement le guerrier à la gorge. Leurs armes de trait étant inutiles, ils brandissent l'un contre l'autre une pierre énorme, grosse comme une meule. Ajax supporte le choc sans broncher; Hector tombe sur les genoux, mais se relève bientôt, et les voilà aux prises corps à corps, l'épée nue à la main. La nuit est arrivée, les juges du combat interviennent et conseillent de suspendre le duel. Les héros consentent :

« Ajax, dit Hector, un dieu t'a donné la grandeur, la force et la sagesse, et tu es par ta lance le plus redoutable

des Achéens. Cessons aujourd'hui notre lutte meurtrière; une autre fois nous combattrons encore jusqu'à ce que la divinité décide entre nous et donne à l'un de nous deux la victoire ; mais il fait déjà nuit ; il est sage de céder à la nuit. Va donc, tu réjouiras tous les Achéens près de leurs navires, et surtout tes amis et tes compagnons ; moi, de mon côté, je réjouirai les Troyens dans la grande ville du roi Priam et les Troyennes au peplos traînant, qui iront prier pour moi dans le temple divin. Et faisons-nous l'un à l'autre de riches présents, afin qu'on dise parmi les Achéens et parmi les Troyens : « Ils ont combattu pour la discorde qui ronge le cœur, et voici qu'ils se sont séparés unis par l'amitié. »

En lisant cette scène homérique où respire déjà l'esprit de la chevalerie, on se rappelle le fameux combat d'Olivier et de Roland, qui se termina par le mariage de Roland avec la sœur d'Olivier. Ainsi la première journée de bataille, si longue et si terrible, est éclairée par un rayon de chevalerie ; à mesure que la lutte se prolongera entre les deux armées, le sang versé exaspérera les cœurs, tout entiers à la haine et au meurtre ; le soleil n'éclairera que des massacres.

Les succès avaient été presque égaux de part et d'autre ; mais Jupiter avait juré de venger Achille et d'accabler les Grecs : aussi la seconde journée est-elle toute à leur désavantage.

Le maître de l'Olympe à plusieurs reprises fait éclater la foudre, présage défavorable pour les Grecs; enfin l'heure vient où ceux-ci doivent être vaincus.

« Quand le soleil fut monté au milieu du ciel, le père des dieux déploya les balances d'or ; il y plaça deux destinées de la mort qui étend à terre les cadavres, celle des Troyens

dompteurs de chevaux et celle des Achéens à la cuirasse d'airain ; et il éleva les balances, les tenant par le milieu ; le jour fatal des Achéens fit pencher le plateau ; la destinée des Achéens toucha la terre nourricière, tandis que celle des Troyens montait jusqu'au vaste ciel. »

En vain, excités par Agamemnon, ils reviennent plusieurs fois à la charge, après avoir reculé jusqu'à leurs navires, en vain les plus forts d'entre eux dirigent leurs traits contre Hector; celui-ci, protégé par le secours divin, fait fuir Diomède, blesse Teucer et refoule les ennemis jusque sur le rivage, où ils ont construit autour du camp un rempart pour abriter leur fuite. Les déesses protectrices des Grecs prennent inutilement parti pour eux; la puissance supérieure de Jupiter les contient et réprime leur révolte. Hector doit être vainqueur jusqu'au jour où Achille irrité sortira enfin de son repos. Sa mort est sûre, et il n'y échappera point; en attendant, il infligera aux Grecs des pertes cruelles. Aussi, les Troyens, qui dans la première journée s'étaient défendus près de leurs murailles, ont cette fois-ci pris hardiment l'offensive ; ils ont franchi en combattant l'espace qui sépare la ville du camp des Grecs, et au milieu des cadavres ils ont pénétré jusqu'aux navires. C'est là qu'ils sont arrêtés par la nuit et qu'ils établissent leur camp, à deux pas du camp des Grecs.

La nuit calme et pure a ramené la fraîcheur et le silence ; la lune répand sa clarté paisible sur cette plaine où retentissait tout à l'heure le tumulte des armes mêlé aux roulements du tonnerre ; tout se tait.

« Les Troyens, pleins de confiance, passèrent la nuit sur

le sentier de la guerre, après avoir allumé de grands feux. Ainsi lorsque dans le ciel, autour de la lune éclatante, les astres étincellent, et que dans l'air il ne fait pas de vent, on voit apparaître toutes les cimes, tous les promontoires et toutes les vallées ; l'éther sans bornes, s'étant ouvert dans les profondeurs du ciel, laisse voir toutes les étoiles, et le pâtre a le cœur joyeux ; de même, entre les navires et le cours du Xanthe, les Troyens avaient allumé leurs feux devant Ilion. Mille feux brillaient ainsi dans la plaine ; près de chacun étaient assis cinquante hommes éclairés par la flamme ardente ; les chevaux, mangeant l'orge blanche et l'avoine, se tenaient auprès des chars, en attendant l'Aurore au beau trône. »

CHAPITRE III.

LA COLÈRE D'ACHILLE.

Et Achille? — Depuis vingt-six jours, retiré dans sa tente, il reste en proie à la colère et au chagrin. Le souvenir de l'injure qu'il a reçue est toujours vivant dans son cœur, et le bruit familier des combats n'arrive plus jusqu'à lui. C'est à cause de lui que les Grecs périssent en foule, à cause de lui que les dieux sont divisés et les destins suspendus; c'est vers lui que la pensée de ses compagnons va se tourner, désespérée et suppliante, quand ils se sentiront perdus sans lui. Le lendemain de leur défaite, l'âme des Grecs était tourmentée comme la mer poissonneuse agitée par les vents; ils se réunissent et délibèrent. Plusieurs voudraient renoncer à une guerre qui ne leur vaut que des douleurs, remonter sur leurs navires, quitter cette plage maudite et fuir vers le rivage chéri de la Grèce; leur chef découragé, Agamemnon, exprime le premier cet avis. Mais l'intrépide Diomède repousse avec indignation cette fuite déshonorante. Quand même tous les autres s'en iraient, et Agamemnon à leur tête, il restera seul avec Sthénélus, et à eux seuls ils prendront Troie, « car ils y sont venus conduits par un dieu. » L'idée chevaleresque du point d'honneur éclate dans les paroles de Diomède avec une admirable fierté. Tout à l'heure Ajax et Hector se battaient aussi courtoisement que des preux; ici Diomède parle comme l'eût fait un croisé devant Jérusalem.

L'ardeur de Diomède entraîne tous les autres ; la pensée de fuir est écartée. Nestor propose d'aller supplier Achille. Agamemnon, naguère si orgueilleux de son rang et de sa puissance, consent à s'abaisser devant son vassal ; il reconnaît sa faute et offre d'envoyer à Achille des présents magnifiques. Si courroucé que soit Achille, on suppose que tant de richesses, tout autant que le sentiment de la fraternité qui l'unit à ses compagnons d'armes, le décideront à pardonner. Un personnage de notre temps serait fléchi par la pitié, l'honneur, le devoir ; tous ces sentiments agissent, il est vrai, sur les héros homériques ; mais l'amour du butin est peut-être encore plus fort dans leur âme, à la fois noble et barbare.

Trois chefs ont été choisis : Phénix, Ajax et Ulysse, pour se rendre auprès d'Achille.

« Ils allaient le long du rivage de la mer aux vagues sonores, en priant Neptune qui ébranle et entoure la terre, afin de persuader facilement la grande âme du petit-fils d'Eaque. Ils se dirigèrent vers les tentes et les navires des Myrmidons,

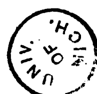
(ainsi s'appellent les compagnons d'Achille),

et ils le trouvèrent charmant son âme avec une lyre harmonieuse, belle, bien faite, surmontée d'un joug d'argent, qu'il avait prise parmi les dépouilles. après avoir détruit la ville d'Eétion. Et ainsi il charmait son âme, en chantant les exploits des héros. Et Patrocle seul, assis en face de lui, se taisait, en attendant que le fils d'Eaque eût fini de chanter. Et ils s'avancèrent, Ulysse marchant le premier, et s'arrêtèrent devant lui. Etonné, Achille se leva brusquement, tenant sa lyre, du siège où il était assis. De même



L'Ambassade auprès d'Achille

Reproduction de Fl[illegible]


UNIV. OF MICH.

Patrocle, dès qu'il les vit, se leva. Et Achille aux pieds rapides les accueillit par ces paroles : « Salut ; certes vous êtes les bienvenus ; sans doute une dure nécessité vous amène, vous qui, malgré ma colère m'êtes les plus chers des Achéens. »

On dirait que chaque trait de ce tableau a été choisi pour faire admirer Achille. Le paysage est en harmonie par sa majesté avec la scène grave et dramatique à laquelle le poète nous prépare. Achille lui-même se présente sous des dehors qui le grandi sent. L'idée de la gloire et de l'honneur toujours présente à son esprit, le silence respectueux de Patrocle, tandis que son maître exalte son cœur par la poésie, la noblesse de l'attitude du héros à la vue des envoyés et la courtoisie de ses paroles, tout éveille en nous l'idée d'une âme fière et supérieure à celle des autres hommes.

Après le repas, Ulysse, le plus habile parleur de tous les Grecs, déploie toute son éloquence afin d'apaiser Achille, et d'éveiller en lui les sentiments de camaraderie, d'honneur, d'amour-propre, aussi bien que le désir de s'enrichir par des présents magnifiques. Il lui montre le désespoir des Grecs poursuivis par Hector jusqu'auprès de leurs navires, pendant l'absence d'Achille ; il lui rappelle les conseils de son père au moment du départ, alors qu'il lui recommandait d'éviter les querelles, d'où naissent tous les maux ; et après avoir longuement énuméré les offres séduisantes d'Agamemnon, il termine par un appel touchant à la pitié.

« Mais si le fils d'Atrée est de plus en plus odieux à ton cœur, lui et ses présents, aie pitié du moins de tous les autres Grecs accablés par le malheur, et qui t'honoreront comme un Dieu. Ainsi tu acquerrais une grande gloire, en

tuant Hector dès qu'il viendrait à ta rencontre, animé d'une rage funeste. Ne prétend-il pas que, parmi tous les Achéens que les navires ont amenés ici, aucun n'est son égal? »

Les derniers mots d'Ulysse ont dû toucher au vif l'orgueil d'Achille, mais il semble que, pour longtemps encore, il ne soit sensible à rien qu'à sa rancune.

Et alors, le flot des ressentiments et des récriminations amassé pendant les longues heures de solitude et contenu jusqu'ici, s'échappe de son cœur ulcéré. Il se plaint d'avoir été sacrifié aux autres sur lesquels il a toujours veillé, comme un oiseau veille sur ses petits; il rappelle ses hauts faits, les villes conquises, les dépouilles enlevées sans qu'il en ait eu une part équitable. Quoi! on a même osé lui ravir sa captive, qu'il aimait du fond du cœur. Qu'Agamemnon garde donc ses présents; Achille l'abhorre et est résolu à s'en aller, quand même on lui offrirait des montagnes d'or. Et se rappelant alors que sa destinée est de vivre sans gloire ou de mourir prématurément sous les murs de Troie, il laisse voir à nu le conflit qui a lieu au fond de son âme entre l'amour de la gloire et l'amour de la vie.

« Ma mère, la déesse Thétis aux pieds d'argent, m'a dit que deux destinées pouvaient me conduire à la mort. Ou bien je resterais ici, combattant autour de Troie, et alors l'espoir du retour serait perdu pour moi, mais ma gloire ne périrait jamais; ou bien je retournerais dans ma chère patrie, et alors l'espoir de la gloire serait perdu pour moi, mais j'aurais longtemps à vivre, et je n'atteindrais que tard le terme de la mort. Aussi je conseille à tous les autres de retourner dans leur patrie, car vous ne verrez jamais le dernier jour de la haute Ilion. Jupiter, au vaste regard, a étendu sur elle sa main puissante, et les peuples sont pleins

de confiance. Allez donc, rapportez ma réponse aux chefs des Achéens, comme c'est le devoir des anciens. Qu'ils cherchent dans leur esprit un meilleur moyen de sauver les navires et les peuples des Achéens, car celui qu'ils avaient imaginé devient inutile, puisque je ne renonce pas à ma colère. »

Dans ce conflit entre l'amour de la gloire et l'instinct de la conservation, qui semble se livrer au fond du cœur d'Achille, c'est ce dernier qui l'emporte, parce qu'il flatte sa haine. S'il avait réellement peur de mourir, il n'en dirait rien. Il n'obéit donc qu'à sa colère, et il prend plaisir à exagérer ses mauvais sentiments aux yeux des autres, comme font tous ceux qu'une passion contrariée entraîne hors du droit chemin. Plus leur nature est noble et énergique, plus leur ressentiment est impétueux et indomptable. Achille termine donc en déclarant qu'il partira dès le lendemain.

Le vieux Phénix, qui a été autrefois le maître d'Achille, et qui l'aime comme son fils, cherche ensuite à l'attendrir en lui montrant, comme le ferait un père à son enfant, les suites de la colère, et la nécessité du pardon, même pour les dieux.

« O Achille, dompte ta grande âme ; il ne faut pas que tu aies un cœur impitoyable. Les dieux eux-mêmes se laissent fléchir, et pourtant ils ont plus de puissance, plus d'honneurs et de force que nous. Les hommes les apaisent avec l'encens, les douces prières, les libations et les graisses fumantes, quand ils sont offensés. Les prières sont les filles du grand Jupiter ; boiteuses, ridées et louches, elles marchent à grand'peine derrière Até (l'égarement coupable). Et Até est forte et rapide ; elle les devance toutes de très loin par toute la terre, faisant du mal aux hommes. Et elles,

par derrière, guérissent ces maux. Elles écoutent et favorisent celui qui vénère ces filles de Jupiter, quand elles s'approchent ; mais si quelqu'un les renie et les repousse durement, elles vont supplier Jupiter fils de Saturne d'envoyer contre lui Até, afin qu'il soit puni. »

Tant de sollicitations touchantes, tant d'arguments pressants, tant de bon sens et d'éloquence ne persuadent pas Achille, tellement la blessure d'amour-propre qu'il a reçue le fait encore souffrir. Néanmoins, on sent que l'heure approche où sa colère tombera, et lorsqu'Ajax, au moment de partir, lui reproche avec rudesse son obstination, Achille, au lieu de s'emporter, reconnaît la sagesse de ses paroles, et revenant en partie sur son refus de tout à l'heure, promet de rester avec ses compagnons, et même de se mêler un jour au combat.

« Allez, et portez à Agamemnon ma réponse. Je ne songerai pas à la guerre sanglante avant que le fils de Priam, le divin Hector, soit venu jusqu'aux tentes et aux navires des Myrmidons, massacrant les Argiens et mettant le feu aux navires. Mais lorsqu'Hector sera près de ma tente et de mon navire noir, j'espère l'arrêter, si furieux qu'il soit. »

Voilà donc où en est maintenant le drame de l'Iliade. Les Grecs sont défaits, Achille demeure encore inflexible, mais Jupiter a annoncé que le désastre des Grecs cesserait du jour où Hector aurait tué Patrocle, l'ami d'Achille ; nous savons que ce jour-là le héros sortira de son inertie volontaire, et les tristes pressentiments qui agitent l'âme d'Hector ont annoncé sa mort prochaine.

CHAPITRE IV.

LA MORT DE PATROCLE.

L'aurore suivante se leva pour éclairer des scènes de carnage plus épouvantables que celles des jours précédents. La fermeté de Diomède a décidé les Grecs à recommencer la bataille, malgré l'absence d'Achille, et, de son côté, Hector veut tenter contre le camp ennemi un effort suprême. Tous les chefs des Grecs apparaissent tout à tour, massacrant partout autour d'eux ceux qui leur résistent, puis ils sont blessés et forcés d'abandonner le combat. Les images terribles se pressent dans les descriptions du poète, comme si, aux tableaux touchants des livres précédents, aux adieux d'Hector et d'Andromaque, à l'entrevue d'Achille avec Ulysse et Ajax, il avait voulu opposer l'horreur de la guerre dans toute sa réalité. Agamemnon d'abord, revêtu d'armes magnifiques, au premier rang de ses troupes, égorge une foule d'ennemis. Sa lance, son épée font des blessures affreuses; on voit des têtes tranchées par sa main homicide rouler dans la poussière, pareilles à des boules de pierre, ou lancées dans le camp ennemi, par représailles. Mais il est blessé à la hanche, et lorsque le sang tiède a cessé de couler, la douleur est plus forte que sa volonté, et il monte sur son char pour rentrer dans sa tente.

Après lui, Diomède se distingue par sa vaillance ; il renverse nombre d'ennemis qui fuient devant lui comme les chèvres bêlantes devant le lion ; il défie même Hector et le frappe à la tête, sans pouvoir le tuer, lorsque tout à coup il est lui-même atteint d'une flèche lancée à la dérobée par Pâris, et qui lui traverse le pied. Le caractère farouche de Diomède se montre tout entier dans les paroles méprisantes qu'il adresse au fils de Priam :

« Vil archer, fier de tes cheveux bouclés, si tu avais essayé de te mesurer avec moi face à face, ni ton arc ni tes flèches nombreuses ne t'auraient protégé. Et voilà que, pour m'avoir écorché le pied, tu te vantes follement. Je m'en soucie autant que si j'avais été blessé par une femme ou par un enfant. Le trait d'un lâche n'a aucune vigueur. Certes, ma main lance tout autrement le trait rapide ; celui qu'il touche, si peu que ce soit, expire aussitôt. Sa femme se déchire les joues, ses enfants sont orphelins ; son cadavre pourrit sur la terre rougie de son sang, et il y a plus d'oiseaux de proie autour de lui que de femmes en deuil. »

Cependant Diomède ne peut résister à la douleur ; il se retire et est remplacé par Ulysse, qui est blessé à son tour et forcé de reculer.

Parmi les grands chefs, Ajax seul reste pour supporter le poids du combat ; mais Ajax est de force à arrêter l'assaut d'une multitude. On le reconnaît de loin à l'énormité de son bouclier et au tas de cadavres qui l'entourent. Hector dirige contre lui son char :

« Les chevaux entraînèrent rapidement le char léger au milieu des Troyens et des Achéens, roulant sur des

cadavres et sur des boucliers ; l'essieu et le devant du char étaient aspergés du sang qui jaillissait sous les sabots des chevaux et sous le cercle des roues. »

Ajax, portant en avant son bouclier hérissé de traits, et pareil, sous la nuée des ennemis, à un âne que des enfants taquinent dans un champ, recule lentement, faisant tête aux assaillants. Euripyle, héros illustre, Machaon le fils d'Esculape, qui connaît les baumes et les simples avec lesquels on panse les plaies, sont également blessés. Qu'attend donc Achille ? Veut-il que les navires soient en flammes, et que les Argiens aient tous péri ?

Achille pourtant n'est plus, comme les jours précédents, indifférent à la bataille. « Debout sur la poupe de son grand navire, il regardait le rude combat et la fuite lamentable. » Et dans son impatience de savoir ce qui arrive, il envoie Patrocle à la découverte.

La bataille avait duré jusqu'à midi ; c'était l'heure où le bûcheron fatigué, les bras las de couper les grands arbres, prépare son repas dans les forêts de la montagne. Jusqu'ici les Grecs avaient lutté pour renverser Troie ; ils en sont réduits maintenant à défendre leur camp et leurs navires. Une mêlée furieuse s'engage devant le fossé qui précédait le rempart. Hector voudrait y pousser son char, « mais ses chevaux rapides n'osaient pas avancer ; ils s'arrêtaient sur le bord en hennissant, car ils avaient peur du large fossé qu'il n'était facile ni de franchir, ni de traverser. Des deux côtés se dressaient de hauts talus hérissés de pieux aigus que les fils des Achéens avaient plantés, drus et hauts, pour arrêter les ennemis. » On décide donc de traverser le fossé à pied et de forcer les portes

ou d'escalader la muraille. Du haut du mur de terre garni de créneaux et de tours en bois, les Grecs lancent sur les Troyens des projectiles aussi nombreux que les flocons de neige qui tombent sur la terre féconde, quand le vent impétueux pousse les nuages noirs. D'un bout à l'autre de la muraille, c'est une suite de combats à coups de flèches, à coups de lances, à coups de moellons. Les casques et les boucliers résonnent sous le crépitement des pierres et des traits.

« Les Troyens arrachaient les créneaux des tours, démolissaient les parapets, et ébranlaient avec des leviers les piles que les Achéens avaient d'abord jetées en terre pour soutenir les tours. Ils les déracinaient, espérant que le mur s'écroulerait. Mais les Grecs ne reculaient pas et, couvrant les parapets de leurs boucliers, ils lançaient des flèches sur les ennemis qui au-dessous d'eux attaquaient la muraille. »

Malgré les efforts de Glaucus et de Sarpédon, ajoutés à ceux d'Hector, les Troyens échouent dans leurs efforts ; Glaucus et Sarpédon sont blessés. Ils étaient venus de la Lycie, comme alliés du roi Priam, pour gagner du butin et de la gloire.

« Ami, dit Glaucus à Sarpédon,

au moment où ils vont s'élancer contre les créneaux,

si en fuyant la guerre nous devions être immortels et toujours jeunes, certes, je ne combattrais pas ici au premier rang, et je ne t'enverrais pas dans cette mêlée glorieuse ; mais puisque mille destinées président à la mort et qu'il n'est possible à aucun mortel de les éviter, en avant, et donnons à l'ennemi une grande gloire, ou lui à nous. »

Il y a ainsi dans l'âme des plus farouches et des plus

batailleurs des héros d'Homère, une pensée noble et haute, toujours vivante, qui fait oublier leur barbarie. Ils se battent pour la gloire, pour que l'on parle d'eux dans les chansons populaires. Glaucus échappera à la mort qu'il brave volontairement, mais Sarpédon tombera sous les coups de Patrocle, quoiqu'il soit le fils d'un dieu. Mais pour le moment, ils sont blessés l'un et l'autre, par Ajax et par Teucer ; le sang coule sur le mur, sans que ni les Troyens ni les Grecs fassent un pas en avant. Enfin

« Hector souleva une pierre énorme, large à la base, pointue à l'extrémité, qui se dressait devant la porte. Deux hommes très vigoureux de nos jours ne pourraient en hisser une pareille depuis le sol jusque sur un chariot : Hector seul la balançait facilement ; le fils du subtil Saturne (Jupiter) la lui rendait légère. Comme un berger porte aisément d'une seule main la toison d'un bélier, et en sent à peine le poids, ainsi Hector souleva la pierre et la porta tout droit contre les ais qui consolidaient la porte fortement construite, haute, à deux battants, fermée à l'intérieur par deux poutres croisées, que traversait une cheville. S'en étant approché, il se tint debout, les jambes écartées, pour ne pas frapper un coup inutile, et d'un élan il la jeta au centre de la porte. Les deux gonds furent rompus, la pierre, lourdement, tomba de l'autre côté, en faisant retentir la porte, dont les poutres brisées et les ais disjoints ne purent résister au choc de la pierre. Alors l'illustre Hector se précipita, pareil à la nuit rapide ; l'airain qui recouvrait ses membres brillait d'un éclat terrible, et dans ses mains il brandissait deux javelots. Un dieu seul aurait pu l'arrêter quand il bondit en dedans de la porte ; le feu brûlait dans ses yeux. Et se tournant vers la foule des Troyens, il leur disait de franchir la muraille, et tous lui obéirent. Les uns escaladaient la muraille, les autres se répandaient par les portes. Les Grecs

effrayés s'enfuyaient vers leurs navires creux, et ce fut un immense tumulte. »

Les dieux, depuis longtemps retirés dans l'Olympe, étaient restés étrangers à la lutte et laissaient s'accomplir la volonté de Jupiter. Le camp des Grecs est envahi comme une plaine par un torrent débordé; s'ils ne repoussent l'invasion, c'en est fait du retour dans la douce patrie. A ce péril leur courage se ranime, et ils sentent parmi eux la présence d'une de leurs divinités protectrices, Neptune. Le dieu a frémi pour eux lorsque, des hauteurs de Samothrace, il les a vus acculés entre leurs navires et la mer; il accourt à leur aide, en dépit de Jupiter, et, à sa voix, les bataillons des Grecs se reforment; ils s'élancent en troupe serrée, les lances entremêlées se croisent, le casque heurte le casque, le bouclier résonne contre le bouclier, et au-dessus des cimiers étincelants, les aigrettes ondulent comme des épis.

« Ainsi, les deux fils puissants de Saturne, dans leur volonté contraire, préparaient aux héros de lugubres douleurs. Jupiter voulait donner la victoire aux Troyens et à Hector, pour combler de gloire Achille aux pieds rapides; il ne voulait pas cependant anéantir les peuples Achéens devant Ilion, mais honorer Thétis et son fils au grand cœur. Neptune, sorti secrètement de la mer blanche d'écume, pour aller trouver les Argiens, les excitait, car il souffrait de les voir vaincus par les Troyens, et il était irrité contre Jupiter. Tous les deux avaient une même origine et un même père, mais Jupiter, étant l'aîné, savait plus de choses. Aussi Neptune évitait de secourir ouvertement les Grecs, mais, sous la figure d'un homme, il parcourait l'armée et les encourageait. »

Tandis qu'au milieu des grands coups qui se donnent de part et d'autre, et du fracas confus des armes, sur la gauche, les Troyens sont enfoncés et forcés de battre en retraite, à droite Hector pousse jusqu'aux navires, et n'est arrêté que par les deux Ajax; les chefs blessés, appuyés sur leurs lances, contemplent de loin ce triste spectacle, et une fois de plus Agamemnon propose de mettre les navires à flot et de prendre le large. « Il n'y a pas de honte à fuir le malheur, même pendant la nuit. Mieux vaut y échapper par la fuite que d'être captif. » Toutes les fois que la situation de l'armée grecque devient critique, les paroles de découragement et de faiblesse viennent ainsi d'Agamemnon, comme si le poète avait voulu montrer que la responsabilité du commandement suprême donne au chef la prudence et va parfois jusqu'à enchaîner son courage. Une fois de plus aussi, l'intrépide Diomède réconforte ses compagnons, et tous, quoique blessés, et hors de combat, se rapprochent du champ de bataille. Le moment est favorable pour reprendre l'offensive; Junon, usant des armes de son sexe, est allée trouver Jupiter sur les hauteurs de l'Ida, d'où il surveillait la bataille, et là, par la séduction de ses paroles, elle a fait oublier à son époux les malheureux mortels qui meurent dans la plaine.

Rien ne s'oppose donc plus aux efforts de Neptune qui marche devant les Grecs, tenant dans sa forte main une longue épée pareille à l'éclair. Derrière lui marchent les deux Ajax, pareils à des bœufs au pelage sombre qui dans un champ tirent, d'un même élan, une charrue lourde; la sueur coule de la racine de leurs cornes. Cette comparaison convient bien aux

Ajax, surtout au grand Ajax qui, parmi les autres chefs, représente la force lourde et gigantesque, la rudesse, la ténacité, et aussi le dévouement toujours prêt, l'intrépidité que rien ne déconcerte. C'est sur lui que pèse tout le fardeau de la guerre, quand les autres ont faibli. Le voilà en face d'Hector, comme naguère. Le Troyen lance un trait inutile, auquel le géant riposte par un coup de pierre. Hector tombe et ses compagnons l'emmènent à quelque distance, près du fleuve, où il rend un flot de sang et s'évanouit.

Cependant Jupiter, endormi par Junon, s'est réveillé; il a vu Hector couché à terre, les Troyens en déroute, grâce à l'intervention de Neptune. Il s'irrite et envoie Iris signifier aux autres dieux ses ordres irrésistibles, qui sont l'exposé prophétique des événements qui vont suivre. Ainsi, à mesure que l'action s'avance et s'élargit, la pensée du destin d'Hector, d'Achille et de Troie, également voués à la mort et à la destruction, reparaît dans le poème et en renouvelle l'intérêt dramatique.

« Je veux, dit Jupiter, que Phœbus Apollon pousse Hector au combat, qu'il lui inspire une nouvelle force et l'oubli des douleurs qui l'accablent, afin qu'Hector repousse les Achéens et les fasse fuir lâchement. Dans leur fuite, ils tomberont auprès des navires d'Achille fils de Pélée; et celui-ci suscitera son ami Patrocle. Et l'illustre Hector tuera Patrocle avec sa lance devant Ilion, après que celui-ci aura fait périr une foule de guerriers, et entre autres mon fils, le divin Sarpédon. Et alors, furieux, le divin Achille tuera Hector. Et à partir de ce moment, je ne cesserai pas de repousser les Troyens loin des navires, jusqu'au jour où les Achéens prendront la haute Ilion par les conseils de Minerve. »

Mais les dieux seuls savent l'avenir; les hommes n'en ont que le pressentiment. En ce moment même, Hector revenait de son évanouissement et sentait la voix divine d'Apollon parler à ses oreilles encore étourdies. Peu à peu, il renaît, ses membres reprennent leur vigueur, et il rentre dans le tourbillon des hommes et des chevaux. Avec l'aide d'Apollon il pousse ses compagnons en foule à travers le fossé et le rempart, qu'ils achèvent de détruire et d'émietter aussi facilement qu'un petit enfant, au bord de la mer, après s'être amusé à faire un tas de sable, le renverse des pieds et des mains pour jouer. Les Troyens, dans leur ardeur belliqueuse, sont comparés aux vagues de la mer, et Hector tantôt à un cheval superbe, tantôt à une bête sauvage. L'égide qu'Apollon tient au-dessus de lui l'éclaire de ses reflets terribles. Qu'il jouisse de ces douceurs de la victoire, qu'il se rassasie du sang de ses ennemis, qu'il prépare à ses frères, à son père, à sa patrie, des funérailles dignes de leur race et de leur grandeur ; sa vie ne sera pas longue : déjà la déesse Pallas hâte le jour fatal où il sera dompté par la force du fils de Pélée.

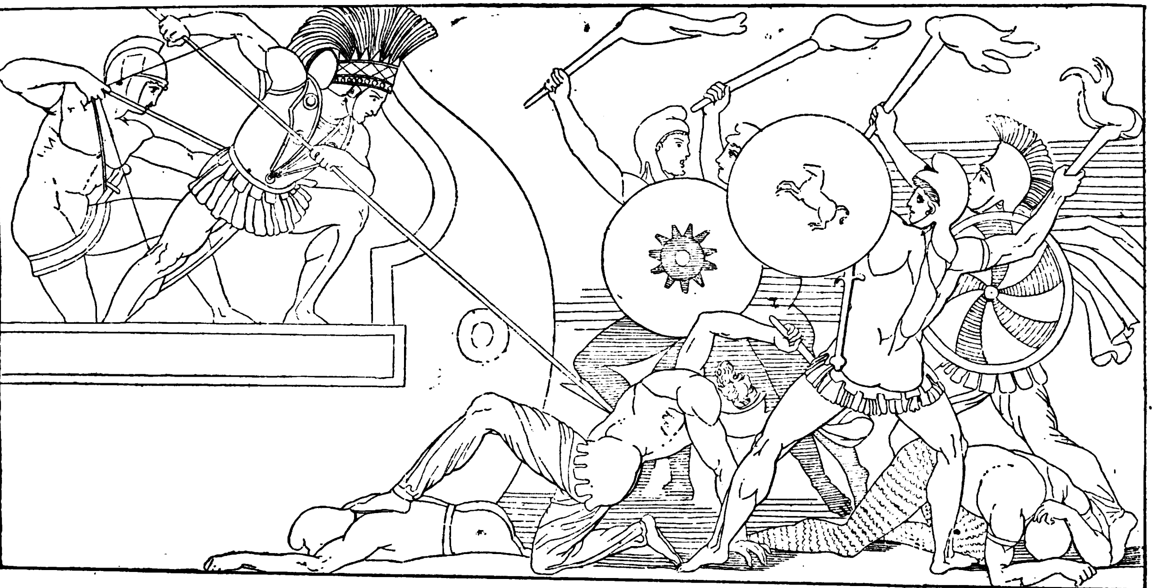
Les Grecs cependant tremblent comme les matelots au milieu d'une tempête, n'ayant pour les séparer de l'abîme des flots qu'une barque désemparée. Ajax seul résiste, et rien n'est plus beau que l'attitude du héros à la taille immense, seul sur les navires qu'il défend contre toute une armée.

« Il allait sur le pont des navires, à grandes enjambées, manœuvrant un grand pieu, arme navale, consolidé avec des clous, long de vingt-deux coudées. Comme un habile cavalier qui a rassemblé quatre chevaux rapides, les

pousse tous ensemble de la plaine vers la ville par la grande route ; la foule des hommes et des femmes l'admire tandis qu'il saute de l'un sur l'autre en équilibre, et qu'il vole toujours ; ainsi Ajax allait, à grandes enjambées, d'un pont à l'autre sur les navires, et sa voix montait jusqu'au ciel, pendant qu'avec de grands cris il excitait les Achéens à défendre les navires et les tentes. Hector non plus ne restait pas immobile au milieu des Troyens bien armés. Mais comme un aigle noir fond sur une troupe d'oiseaux, oies, grues, ou cygnes au long cou, paissant le long d'un fleuve ; ainsi Hector poussait droit à un navire à la proue sombre, et se précipitait. Jupiter le poussait par derrière, de sa grande main, et tout son peuple avec lui. »

Déjà Hector a saisi la proue du navire de Protésilas. Ajax épuisé, vaincu, pensant mourir, a reculé jusqu'aux bancs des rameurs, et de sa lance il a frappé le premier Troyen qui accourait avec un tison enflammé. Mais bientôt son bras raidi ne peut plus soutenir le poids du bouclier ; d'un coup d'épée Hector a brisé le pieu avec lequel il défendait l'approche du navire. Ajax, sentant la fatalité, se retire. Aussitôt les Troyens lancent des torches qui embrasent en quelques minutes la coque légère et goudronnée. La flamme jaillissante éclaire jusqu'à la tente d'Achille.

A ce moment-là même, Patrocle, versant des larmes pareilles à l'eau sombre qui dégoutte d'un rocher, suppliait son ami de le laisser aller au combat. Nous avons vu déjà Achille ébranlé, ému par les malheurs de ses compagnons. Il cède enfin aux prières de Patrocle, et en voyant la flamme éclater sur les navires, il le presse de s'armer, en lui recommandant de ne pas se laisser entraîner trop loin par son courage, et de ne pas affronter Hector. Achille craint pour



Reproduction de F.axman.

Combat près des V... x.



son ami, et son châtiment sera d'avoir causé la mort de Patrocle par son obstination à ne pas combattre encore lui-même ; mais en outre il se réserve à lui-même la gloire de vaincre le plus redoutable des Troyens.

« Jupiter, Minerve, Apollon, je vous en conjure, qu'aucun Troyen et aucun Argien n'évite la mort. Puissions-nous tous deux échapper seuls au désastre et renverser les remparts de la sainte Ilion. »

Patrocle revêt alors l'armure d'Achille et à la tête des Myrmidons entre à son tour dans la bataille. Ainsi dans cette armée des Grecs, chaque chef a autour de lui son contingent qu'il peut à son gré engager ou éloigner du combat. La suzeraineté d'Agamemnon ne va pas jusqu'à lui donner le droit de commander aux troupes des autres chefs de tribus.

Plus on avance vers la fin du drame de l'Iliade, plus les développements abondent, comme si, par la multiplicité des peintures et des traits, Homère avait voulu montrer le progrès de la rage guerrière dans le cœur des hommes. C'est une mêlée horrible et confuse, où la mort apparaît sous les formes les plus atroces. Ici un Grec tue un Troyen en lui coupant les jarrets ; ailleurs on en voit un autre enfoncer son épée dans la gorge de son ennemi, d'un coup si terrible que l'arme y pénètre tout entière, et que la tête retombe suspendue à la peau du cou qui seule la retient encore ; un autre est frappé à la bouche d'un coup de lance ; les dents sont fracassées ; le nez et la bouche vomissent le sang. La brutalité de ces gens habitués à la vue des blessures et des cadavres, et

livrés à toute la fougue de leur force barbare, se traduit même par des plaisanteries cruelles. D'un coup de pierre, Patrocle a jeté bas de son char le cocher d'Hector, Cébrion. Le malheureux se précipite la tête en avant, comme un plongeur.

« Ah! ah! s'écrie Patrocle, voilà un homme agile; comme il fait facilement le plongeon! Certes, s'il se trouvait au milieu de la mer poissonneuse, il rassasierait beaucoup de monde avec des coquillages, en sautant de son navire, même par le mauvais temps, lui qui plonge si facilement à terre du haut de son char. Il y a de fameux plongeurs parmi les Troyens! »

Ailleurs Patrocle a enfoncé sa pique dans la joue droite de Thestor qui était debout sur son char, puis en pesant sur l'arme pour la retirer de la blessure, il a enlevé le mourant de son siége, et le poète le compare à un pêcheur qui, assis sur une roche, tire avec l'hameçon de sa ligne un poisson brillant.

Hélas! Patrocle ne devait pas longtemps se réjouir. C'était l'heure où, à la tombée du soir, le laboureur délie ses bœufs; les Troyens, emportés par la furie de Patrocle et des soldats d'Achille, avaient repassé en désordre le retranchement et fuyaient jusque sous les murs d'Ilion. Patrocle a vu Hector et il a oublié les recommandations d'Achille. Poussé par une sorte de démence, il se jette au plus fort de la mêlée. Tout à coup, il sent une main lourde qui s'appesantit sur ses épaules, un vertige le saisit, son casque tombe et sonne sur le sol, sa lance est brisée, sa cuirasse se détache, son bouclier échappe à ses mains: ainsi se manifeste la puissance d'Apollon. Voilà donc le malheureux, désarmé, éperdu, tête nue, et Hector à deux pas de

lui ! Un premier coup de lance parti de la main d'Euphorbe le met hors de combat ; un second coup d'Hector l'achève. « Toi-même, tu n'as pas longtemps à vivre, » dit Patrocle mourant, tandis qu'Hector, l'insensé, fier de cette victoire sans lendemain, le pied posé sur la poitrine du vaincu, l'air joyeux et triomphant, arrachait sa lance de la blessure béante.

Mais cette victoire ne suffit pas ; Hector veut que le cadavre de Patrocle reste au pouvoir des Troyens, et qu'il soit jeté en pâture aux chiens de Troie. Les Grecs ne pleureront pas sur ces restes inanimés, et n'accompagneront pas de leurs larmes et de leurs adieux le héros fauché dans sa jeunesse. Malgré l'approche de Ménélas, Hector enlève d'abord les armes du mort, puis il essaie d'emporter le corps. Ménélas, les deux Ajax accourent, une lutte confuse et sans merci s'engage autour du cadavre que les Grecs et les Troyens se disputent, aussi nombreux que des mouches autour d'une jatte de lait. Enfin les Grecs ont le dessus ; Mérion et Ménélas réussissent à emporter leur compagnon vers les navires.

« Comme des mulets vigoureux qui, du haut de la montagne, traînent à travers les chemins pierreux une poutre ou un grand mât de navire, rendus de fatigue par la hâte et par la sueur ; ainsi les deux hommes se hâtaient d'emporter le mort. Et derrière eux les Ajax contenaient les Troyens ; de même qu'une digue boisée qui traverse la campagne arrête les flots furieux des fleuves rapides et dirige leur cours vers la plaine, sans qu'ils puissent rompre cet obstacle, ainsi les deux Ajax repoussaient l'attaque des Troyens. »

CHAPITRE V.

LA DOULEUR D'ACHILLE.

Voilà donc le résultat de la colère et de l'absence d'Achille ! Une foule de héros sont tombés, Grecs et Troyens, les uns sans venir à bout de la résistance de l'ennemi, les autres sans reculer d'un jour la chute de leur cité. Les plus jeunes, les plus forts des Achéens ont péri, et parmi eux l'ami le plus cher d'Achille, envoyé par lui-même, à sa place, au combat et à la mort. C'est alors, en songeant aux désastres causés par son obstination orgueilleuse, qu'Achille sent le remords entrer en lui avec la douleur, et que sa grande âme se révèle tout entière. A la nouvelle de la mort de Patrocle, le regret du héros éclate avec une violence extraordinaire; il est enveloppé d'un noir nuage de douleur; « de ses deux mains il saisit la cendre du foyer, la répandit sur sa tête, en souilla son beau visage; la noire cendre se répandit sur sa splendide tunique. Et lui-même, étendu de toute sa longueur dans la poussière, gisait, et de ses deux mains il s'arrachait les cheveux. »

Il appelle sa mère, mais ce n'est plus comme naguère, pour lui demander des consolations et des caresses; c'est pour lui exprimer ses remords, son chagrin, son ardent désir de retourner au combat et de venger Patrocle.

« O ma mère, s'écrie-t-il avec des sanglots, oui, le dieu de l'Olympe m'a écouté ; mais qu'y ai-je gagné, puisque mon compagnon bien-aimé est mort, Patrocle, que j'honorais plus que tous les autres, à l'égal de moi-même ! Et c'est moi qui l'ai perdu ! Hector l'a tué et lui a enlevé les armes si belles, si grandes, si admirables à voir, riche présent que les dieux avaient donné à Pélée. Ah ! que n'es-tu demeurée avec les déesses immortelles de la mer ! Pourquoi Pélée n'a-t-il pas épousé une mortelle ? Et maintenant une douleur sans fin va s'emparer de ton cœur, à la mort de ton fils que tu ne recevras plus, revenant à la maison. Non certes, je n'ai plus envie de vivre et de rester au milieu des hommes, à moins qu'Hector, frappé bientôt de ma lance, ne rende l'âme et n'expie la mort de Patrocle fils de Ménœtius.

« Mais tu mourras toi-même après Hector », lui répond sa mère.

« Que je meure donc à l'instant, puisque je n'ai pas su défendre mon compagnon pendant qu'on le tuait. Il a péri loin de son pays, et m'a conjuré de le venger. Que je meure donc, et que je ne revienne plus dans ma chère patrie, puisque je n'ai défendu ni Patrocle, ni mes autres compagnons, si nombreux, qui ont été domptés par le divin Hector ; au lieu de cela, je reste immobile près des navires, inutile fardeau de la terre, moi que nul parmi les Achéens cuirassés d'airain n'égale dans la guerre ; il en est d'ailleurs de plus habiles dans l'assemblée. Ah ! périsse la discorde parmi les dieux et parmi les hommes ! périsse la colère qui égare même le plus sage ! Plus douce que le miel liquide, elle grandit comme de la fumée dans la poitrine des hommes. C'est ainsi que le roi des hommes, Agamemnon, m'a irrité. Mais laissons le passé, malgré nos ressentiments, et dans notre poitrine, domptons notre cœur ; il le faut. Je vais maintenant chercher Hector, le meurtrier d'une tête si chère, puis je recevrai ma destinée, quand Jupiter et les

autres immortels le voudront. Hercule non plus n'a pas pu fuir sa destinée, quoiqu'il fût très cher à Jupiter fils de Saturne ; le sort et la colère terrible de Junon l'ont vaincu. Moi aussi, puisqu'un sort pareil m'est préparé, on m'étendra, mort, sur un bûcher, mais je veux maintenant remporter une grande gloire. Je veux que les femmes de Troie et les filles de Dardanus à la ceinture basse essuient les larmes sur leurs joues délicates et gémissent sans fin. On reconnaîtra que je me suis longtemps abstenu des combats. Ne cherche plus à m'en écarter, ma mère ; malgré ta tendresse, tu ne me persuaderais pas. »

Mais ce n'est pas assez pour Achille de s'être réconcilié avec lui-même, et d'avoir,par le sacrifice de sa vie,acquis le droit de venger Patrocle et de racheter sa propre colère, il faut qu'il se réconcilie avec les autres Grecs, qu'il tende la main à Agamemnon, qu'il abaisse son orgueil jusqu'à reconnaître publiquement ses torts, de sorte qu'il ne reste plus rien du barbare égoïste et violent, et qu'on ne voie plus en lui que le héros. Il convoque donc les Grecs pour une assemblée où tous accourent plus nombreux que jamais, chefs, intendants, pilotes, sachant qu'Achille allait reparaître. Les blessés, Diomède, Ulysse, sont là. Devant tous, Achille se lève ; son âme régénérée et ennoblie par la douleur lui inspire ce court et fier aveu :

« Fils d'Atrée, il eût bien mieux valu,pour toi et pour moi, agir comme nous le faisons maintenant, lorsque, dans notre ressentiment, nous nous sommes emportés à une querelle qui dévore le cœur, pour une femme. Plût aux dieux qu'Artémis l'eût tuée d'une flèche, le jour où je pris et détruisis Lyrnesse ; tant d'Achéens n'auraient pas mordu la poussière sous la main des ennemis, à cause de ma colère.

Hector et les Troyens en ont seuls profité; aussi je pense que les Achéens se souviendront longtemps de notre querelle. Mais laissons le passé, malgré nos ressentiments, et dans notre poitrine domptons notre cœur; il le faut. Aujourd'hui, je renonce à ma colère; il ne convient pas que je sois toujours irrité. Va donc, hâte-toi d'appeler au combat les Achéens à la longue chevelure, afin que je défie les Troyens et que je voie s'ils oseront encore camper près de nos navires. Je crois qu'il ploiera volontiers le genou celui qui, dans cette bataille terrible, échappera à nos lances. »

Plus loin, lorsqu'Agamemnon, après avoir rejeté sa propre faute sur le compte de la fatalité et dit que Jupiter lui avait enlevé sa raison, offre à Achille des présents pour l'apaiser, Achille répond en homme que rien ne touche plus que la gloire et la vengeance : « Accorde, comme tu le voudras, si tu le juges convenable, ou garde tes dons. Pour le moment, ne songeons qu'à la guerre. » Ainsi, le cœur d'Achille est allégé du fardeau de rancunes et de basses pensées qui l'oppressaient. La mort de Patrocle a achevé ce qu'avait commencé la réflexion; à la colère égoïste de l'aventurier regrettant une part de butin a succédé la douleur fortifiante de l'homme qui a perdu son ami; après s'être laissé aller à punir l'ingratitude des siens en les laissant périr, il a résolu de les venger en périssant lui-même. La transfiguration d'Achille est achevée; dès lors, il occupera seul ou presque seul toute la scène de l'Iliade, et c'est autour de lui que s'agiteront les hommes, les dieux, et la nature.

CHAPITRE VI.

LES EXPLOITS D'ACHILLE.

Hector ayant emporté, pour s'en revêtir, les armes d'Achille, celui-ci en demande de nouvelles à sa mère. Thétis obtient que le dieu Vulcain les lui fabrique lui-même. Ce seront des armes merveilleuses, comme celles que portent les héros dans toutes les épopées primitives. Mais avant qu'elles soient fabriquées, il faut mettre en fuite Hector et les Troyens qui poursuivent Ajax et Ménélas, afin de leur enlever le cadavre de Patrocle. Iris, envoyée par Minerve, a averti Achille, et il a senti, bien qu'il soit désarmé, la force de la déesse immortelle entrer dans son âme.

« Achille cher à Jupiter se leva ; sur ses fortes épaules la déesse Minerve mit l'égide frangée, et elle couronna sa tête d'un nuage d'or d'où jaillissait une flamme étincelante... Il se tint debout hors de la muraille, sur le bord du fossé, sans se mêler aux Achéens. Là, debout, il poussa un cri, et de son côté Pallas Minerve cria, et un immense tumulte s'éleva parmi les Troyens. Et cette voix éclatante était semblable aux appels des clairons dans une ville assiégée par des ennemis impitoyables. Dès qu'ils entendirent la voix d'airain du fils d'Eaque, tous tressaillirent ; les chevaux

aux belles crinières tournèrent les chars, car ils prévoyaient des malheurs ; les cochers furent frappés de terreur, quand ils virent le feu infatigable qui brillait avec une lueur terrible sur la tête du magnanime fils de Pélée, et qui avait été allumé par la déesse Minerve. Trois fois, sur le bord du fossé, le divin Achille poussa un grand cri, et trois fois, les rangs des Troyens et des alliés illustres furent bouleversés. Douze des plus braves périrent alors dans la confusion des chars et des lances. »

Cette apparition prodigieuse d'Achille, qui annonce les futurs exploits de l'invincible héros, met fin à cette longue et funèbre journée de bataille dans laquelle sont morts tant de braves. Le soleil s'était couché, la nuit était venue, et c'est à la lueur de cette flamme divine qui s'échappe du front d'Achille, que la bataille s'achève. Puis le silence et la nuit enveloppent la campagne, et l'on n'entend plus que les cris d'Achille, de ses hommes et de ses captives pleurant autour du cadavre de Patrocle.

Si Achille nous a paru si redoutable, même désarmé, que sera-ce quand il aura revêtu l'armure gigantesque et divine de Vulcain, quand il aura couvert sa poitrine de la cuirasse et du vaste bouclier étincelant comme la lune, quand il aura mis sur sa tête le casque pesant, avec sa crinière dorée, et que de ses mains invincibles il aura saisi l'épée à la poignée d'argent, et la lance lourde, longue, solide, que seul son père Pélée pouvait manier avant lui ? Aussi, lorsqu'au matin le héros, semblable au soleil, s'élance sur son char et pousse ses chevaux au premier rang de la bataille, on sent que rien ne résistera à tant de vigueur et d'impétuosité. Tout fuit ou s'écarte de son passage, comme au passage d'un ouragan.

Les Troyens en effet, aveuglés par leurs succès de la veillé, se sont décidés à camper dans la plaine. En vain l'un des leurs, Polydamas, les a exhortés à rentrer dans la ville, à s'y fortifier afin de repousser l'inutile assaut d'Achille. Ce conseil a paru celui d'un lâche. Hector l'a repoussé avec colère, et les Troyens ont applaudi. Les insensés! Pallas Minerve leur a enlevé la raison. Ils approuvaient Hector qui les conseillait mal, et dédaignaient les prudents avis de Polydamas.

De leur côté, les dieux ont tressailli à l'apparition d'Achille. Ils savent qu'un grand événement va se passer, et ils s'y préparent. Jusqu'ici la plupart se tenaient à l'écart des batailles; quelques-uns seulement, malgré Jupiter, allaient secourir ceux des Troyens ou des Grecs qu'ils aimaient, et retournaient ensuite sur l'Olympe. Cette fois, bien que la destinée de Troie et celle d'Hector soient arrêtées, tous veulent se mêler à la dernière bataille, afin d'assister l'une ou l'autre des deux armées. Dans cette petite plaine que nous avons décrite, l'imagination d'Homère réunit et met aux prises une foule immense d'hommes, tous les dieux de l'Olympe, la terre et le ciel.

« Minerve poussa de grands cris, se tenant tantôt au bord du fossé creux, hors des remparts, tantôt sur le rivage retentissant. Mars, d'un autre côté, semblable à une sombre tempête, poussait des cris perçants en excitant les Troyens, soit du haut de la ville, soit en courant le long du Simoïs, sur les hauteurs de Callicolone. Ainsi les dieux bienheureux engagèrent la mêlée violente entre les deux peuples. Le père des hommes et des dieux tonna terriblement dans les hauteurs, et, dans les profondeurs, Neptune ébranla la terre sans limites et les cimes élevées des montagnes. Toutes les racines de l'Ida aux sources nom-

breuses furent secouées, ainsi que ses sommets, et la ville des Troyens, et les navires des Achéens. Le dieu souterrain, Pluton, roi des morts, effrayé, sauta de son trône, et cria, craignant que Neptune qui ébranle la terre ne l'entr'ouvrît, laissant voir aux mortels et aux immortels les demeures redoutables, ténébreuses, que redoutent même les immortels. Tel fut le bruit que firent les dieux en entrant dans la mêlée. Apollon, avec ses flèches empennées, allait contre le puissant Neptune, la déesse Minerve aux yeux terribles contre Mars; Junon avait en face d'elle la sœur d'Hécate, Artémis à l'arc d'or, qui se réjouit de ses flèches sonores; le sage et utile Hermès luttait contre Latone, et Vulcain contre le grand fleuve aux gouffres profonds, que les dieux appellent Xanthe, et les hommes Scamandre. »

C'est après cette merveilleuse description où l'on voit la nature entière et tous les éléments prendre parti pour ou contre Achille, que le héros ainsi annoncé fond sur les ennemis. Enée, l'un des plus glorieux chefs des Troyens, est le premier qu'il rencontre. Ce n'est pas sans avoir longtemps hésité que le fils d'Anchise attend l'attaque d'Achille. Les hommes de ces temps lointains n'aimaient pas à lutter contre plus fort qu'eux; ils ignoraient ce point d'honneur des chevaliers du moyen âge et des soldats modernes, qui n'admet pas la fuite devant une lutte inégale. Rodrigue dans le *Cid* brave le comte, bien qu'il soit plus jeune et qu'il se sente moins fort que lui; il le provoque et le tue. Nous aimons à nous représenter la force morale affrontant la force physique, et triomphant d'elle. Au contraire, les héros d'Homère, quand ils ont conscience de leur infériorité physique, ne cherchent pas dans leur énergie morale un soutien qui leur permette de vaincre ou du moins de mourir noblement. Ils font appel à un

secours extérieur, à un compagnon, ou à un dieu, et, cédant à l'instinct de la conservation, ils s'éloignent sans honte et sans remords, si tout secours leur manque. Les plus braves font ainsi. Ménélas fuit devant Hector; tout à l'heure Hector lui-même fuira devant Achille. Ici cependant, Enée, encouragé par Apollon, se décide à combattre contre Achille. Il y périrait infailliblement, si Neptune, ému de son péril, ne l'enlevait tout à coup pour le soustraire à la mort. Rien d'ailleurs n'arrête Achille dans sa course meurtrière; les plus vaillants sont défaits presque sans combat; quant à ceux qui, plus faibles, le supplient en lui embrassant les genoux, Achille les perce de son épée, sans une parole de pitié, « car il n'avait pas l'âme douce et tendre, mais inexorable. »

Il va donc, renversant de sa lance, de son épée, tous ceux qu'il rencontre, abattant les hommes dans la plaine comme l'incendie fait choir les arbres dans une forêt. Les Troyens fuient, effarés, et dans la hâte de leur panique, ils sautent pêle-mêle dans le Scamandre pour le traverser, et rentrer dans Troie. Le fleuve est rempli de gens qui s'efforcent de nager parmi les remous, semblables à des sauterelles qui, pour échapper à l'incendie, se jettent dans les rivières. Achille en a tant tué que ses bras en sont las. Et cependant, sa fureur n'est pas apaisée. Il surprend un des fils de Priam, Lycaon, qui, ayant jeté ses armes, s'enfuyait. Le malheureux, sentant venir la mort, saisit d'une main les genoux d'Achille pour le supplier, et de l'autre tâche d'écarter la lance homicide. Il promet à Achille la plus riche rançon s'il veut faire de lui son prisonnier; il trouve pour se sauver les paroles les plus touchantes. Qu'est-ce que sa mort pourrait ajouter à la gloire

d'Achille? Et cependant, lui non plus ne sera pas épargné. Achille lui en donne les raisons dans une réponse admirable de colère, de douleur, d'orgueil et de mépris pour tout, hormis sa vengeance.

« Insensé ! ne me parle pas de rançon. Avant que Patrocle eût atteint son jour fatal, j'aimais à épargner les Troyens ; j'en ai pris beaucoup vivants et je les ai vendus. Maintenant, pas un seul n'évitera la mort, de tous les Troyens qu'un dieu jettera dans mes mains devant Ilion, et surtout les fils de Priam. Allons, ami, meurs, toi aussi. Pourquoi ces plaintes inutiles ? Patrocle est bien mort, lui qui valait bien mieux que toi. Et moi, ne vois-tu pas comme je suis beau et grand ? Je suis né d'un père glorieux et j'eus une déesse pour mère ; et pourtant, moi aussi, la mort et la destinée puissante me saisiront, un matin, un soir, ou à midi, lorsque quelqu'un m'arrachera l'âme avec le fer, soit avec la lance, soit avec une flèche. »

Et, sans plus hésiter, Achille lui enfonce son épée dans la gorge; Lycaon, assis, les mains étendues, pareil à une bête que l'on sacrifie, a attendu le coup. Les paroles d'Achille ne respirent que le meurtre, la vengeance; son cœur pour l'instant est fermé à tout autre sentiment; mais ce qui en excuse la férocité, c'est qu'il a pour lui-même renoncé à cette vie qu'il enlève aux autres, et qu'il sera la dernière victime, victime volontaire de cette guerre funeste, après en avoir tant immolé.

Bientôt après, afin de poursuivre les Troyens jusqu'à Troie, Achille s'élance à son tour dans le Scamandre. Mais tant de meurtres ont irrité le fleuve qui voit son cours obstrué par les cadavres. Les fleuves, dans les idées d'Homère, sont des dieux comme tous les autres

éléments de la nature ; ils ont une vie propre, une vie divine, supérieure à celle des hommes parce qu'elle n'a pas de fin, et que les hommes ne peuvent rien contre elle. Le dieu du Scamandre, le Xanthe, veut donc chasser loin de lui ce hardi mortel qui, après avoir souillé son lit de sang et de débris, ose y entrer lui-même pour y porter plus facilement le carnage. Les torrents qui descendent de l'Ida et qui forment le cours du Scamandre, à certaines époques de l'année envahissaient toute la plaine. Ce qui n'était en été qu'un ruisseau pouvait devenir, à la fonte des neiges, une masse d'eau lourde, violente, irrésistible. C'est cette force de l'inondation que les hommes d'autrefois considéraient comme divine ; c'est elle que le Scamandre emploie contre Achille.

« Achille sauta du rivage au milieu de l'eau ; et le fleuve se précipita en se gonflant, et en soulevant toutes ses ondes remuées ; il repoussait tous les cadavres dont Achille l'avait rempli, et les rejetait hors de son lit sur le bord, beuglant comme un taureau. Mais ceux qui vivaient encore, il les sauvait en les cachant dans les gouffres profonds de ses belles eaux. Terribles, les vagues gonflées montaient autour d'Achille et se jetaient sur son bouclier ; il ne pouvait pas se tenir ferme sur ses pieds. Alors il saisit un grand orme qui, déraciné, entraîna toute la berge, et, de ses branches touffues arrêtant le courant, l'étendit au travers du fleuve comme un pont. Et Achille bondissant hors du gouffre, épouvanté, se mit à courir de toute sa force dans la plaine. Mais le dieu puissant ne s'arrêta pas, la surface des eaux devint plus sombre, et il courut contre le divin Achille pour mettre fin au combat et empêcher la défaite des Troyens. »

Longtemps, le dieu poursuit ainsi le héros, et chaque

fois que celui-ci veut s'arrêter, une vague énorme monte jusqu'à ses épaules. Voici même qu'aux vagues du Scamandre débordé, se sont jointes celles du Simoïs. Eperdu, l'homme invincible se tourne vers Jupiter. Il craint de mourir d'une mort ignominieuse, englouti dans la vase du fleuve, comme un pauvre berger qui s'aventure à traverser un torrent à la saison des pluies. Pour repousser la colère d'un élément, les dieux auront recours à un élément contraire ; le feu seul sera assez puissant pour contenir les eaux du Scamandre : c'est l'incendie qui mettra fin à l'inondation. Junon a prié Vulcain, dieu du feu, de venir en aide au valeureux Achille.

« Alors Vulcain alluma le feu immense. La flamme brûla d'abord dans la plaine tous les cadavres dont Achille l'avait remplie ; le sol fut partout desséché, et l'eau brillante s'arrêta. Ainsi lorsque Borée, en automne, sèche tout à coup un jardin nouvellement planté, le jardinier se réjouit ; ainsi le sol de toute la plaine fut desséché et les cadavres furent brûlés ; alors la flamme éclatante se tourna contre le fleuve. Les ormes, les saules et les tamaris brûlaient ; et les lotus brûlaient, et les joncs qui poussaient en abondance près des belles eaux du fleuve. Les anguilles et les poissons s'agitaient au fond de l'eau, ou plongeaient de tous côtés dans le courant, poursuivis par le souffle de l'habile Vulcain. Et le fleuve, malgré sa force, brûlait. »

Le Scamandre vaincu renonce à la lutte, le feu cesse, et les eaux reprennent leur cours tranquille.

Après ce duel entre les éléments, les grands dieux à leur tour en viennent aux mains ; la furie meurtrière qui pousse les hommes est passée dans leur âme. Jupiter, au sommet de l'Olympe, est heureux de les voir aux

prises, comme les spectateurs qui, dans le cirque, regardent avec une joie féroce des hommes, leurs semblables, s'entre-tuer. Mars provoque Minerve. A coups de lance, à coups de rochers, les deux divinités s'attaquent; Mars est renversé sous le poids d'une pierre qui servait de borne entre deux champs. Neptune à son tour défie Apollon, qui ne se soucie pas, dit-il, de combattre pour les malheureux mortels, semblables aux feuilles des arbres, si vite flétries. Diane, plus belliqueuse et moins sage que son frère, lui reproche sa lâcheté; mais, désarmée par Junon qui lui arrache son carquois et ses flèches, la jeune déesse se retire du champ de bataille et s'assied, toute en larmes, sur les genoux de Jupiter. Ainsi les dieux, excités par l'exemple d'Achille, se jettent comme des enfants dans la mêlée. La narration à la fois terrible et puérile du poète ressemble à un conte de géants. Pendant ce temps, Apollon, trompant Achille et lui faisant suivre une fausse piste, a permis aux Troyens de se réfugier dans la ville. Les barrières sont enlevées, et comme un troupeau de moutons bêlants, la foule s'engouffre par la porte étroite. A l'abri des remparts ils s'arrêtent, harassés, et sèchent au soleil leurs membres en sueur.

CHAPITRE VII

LA MORT D'HECTOR.

Nous touchons à la scène principale de l'Iliade ; toutes celles qui précèdent n'en ont été que la préparation. La bataille, engagée de tous les côtés, est suspendue ; un silence solennel règne sur la plaine ; deux hommes attirent sur eux tous les regards, et portent en eux le destin des deux armées : Hector qui, seul parmi les Troyens, est resté en dehors des portes, et Achille qui, bien loin en avant de ses compagnons, court à la recherche de son ennemi. Tous les deux sont poussés par une puissance irrésistible, l'un à la victoire, l'autre à la mort. Au milieu de la plaine, on ne voit qu'Achille couvert de son bouclier. Priam le premier l'aperçoit, brillant comme l'astre de la canicule, Sirius, astre étincelant et funeste entre tous. Le vieillard, chef d'une race si nombreuse et si belle autrefois, aujourd'hui diminuée et humiliée, voudrait au moins sauver Hector, son fils le plus cher et le plus vaillant.

« Hector, dit-il, ô mon fils bien-aimé, ne va pas, seul, et loin des nôtres, attendre cet homme, de peur que, dompté par le fils de Pélée, tu ne rencontres la mort ; car il est beaucoup plus fort que toi. Le misérable ! ah ! s'il était aussi cher aux dieux qu'à moi, les chiens et les vautours dévoreraient bientôt son cadavre, et ma poitrine serait sou-

lagée de la douleur qui l'oppresse. C'est lui qui m'a privé de tant de fils vaillants, qu'il a tués ou vendus dans des îles lointaines..... Aie pitié de moi, malheureux qui vis encore, et suis arrivé au terme extrême de la vieillesse pour subir une affreuse destinée, pour voir des malheurs de toute sorte, mes fils tués, mes filles enlevées, ma maison pillée, mes petits-enfants écrasés contre le sol par des ennemis féroces, et les mains homicides des Achéens traînant par les cheveux les femmes de mes fils. Et moi, le dernier de tous,frappé par l'épée ou percé par la lance,je perdrai l'âme, et des chiens qui mangent la chair crue me dévoreront sur le seuil même, ces chiens gardiens de la maison, que je nourrissais de ma table. Ils boiront mon sang,et, repus, se coucheront sous mes portiques. Il sied à un jeune homme, tué dans la bataille et déchiré par l'airain aigu, d'être couché à terre, car sa nudité est encore belle; mais que des chiens souillent la tête blanche, la barbe blanche d'un vieillard massacré, y a-t-il plus triste chose pour les misérables mortels ! »

On voit comment Priam, dans cette véhémente prière, a eu recours aux raisons et aux images qui pouvaient toucher son fils. Hector ne craint pas la mort pour lui-même ; mais l'idée de la famille, du père, de la mère, des sœurs victimes de l'ennemi, voilà qui doit soulever son âme et ébranler sa résolution. Il demeure pourtant inflexible, fidèle à la haine et à l'honneur. Mais voici qu'au père suppliant succède la mère,la vieille Hécube. Elle s'avance, découvrant son sein flétri, ce sein qui a nourri tant d'enfants.

« Hector, mon fils, vois ceci, songes-y, et prends aussi pitié de moi. Si jamais je t'ai donné ce sein pour apaiser tes cris, souviens-t'en, ô mon fils! Repousse cet homme en restant en dedans de la muraille, mais ne va pas au pre-

mier rang lui faire face. S'il te tue, ni moi qui t'ai enfanté, ni ta femme richement dotée, nous ne pourrons, cher enfant, te pleurer sur ton lit funèbre, mais loin de nous, près des navires des Grecs, les chiens rapides te mangeront. »

La courte et saisissante prière d'Hécube ne réussit pas mieux que les paroles de Priam à fléchir Hector. Cependant, son cœur n'est pas tranquille, et il sent le besoin de se fortifier par ces raisons qu'un brave trouve en lui-même au moment décisif. Son premier mouvement est un refus catégorique aux sollicitations de ses parents, puis l'idée d'un compromis, d'un arrangement qui mettrait tout le monde d'accord et le sauverait lui-même, surgit dans son esprit ; il la repousse aussitôt, comme une lâcheté.

« Malheur à moi, si je rentre derrière les portes et le mur. Polydamas le premier m'accablerait de reproches, lui qui m'engageait à ramener les Troyens dans la ville, pendant cette nuit funeste où le divin Achille s'est levé. Et moi, je ne l'ai pas écouté, et pourtant cela eût bien mieux valu. Et maintenant que par mon égarement j'ai perdu mon peuple, je crains les Troyens et les Troyennes au peplos traînant. Un plus lâche que moi pourrait dire : « Hector, se confiant dans sa force, a perdu son peuple. » Ils parleront ainsi. Mieux vaut mille fois rentrer après avoir tué Achille, ou mourir moi-même avec gloire devant la ville. Si cependant, déposant mon bouclier bombé et mon casque pesant, et appuyant ma lance au mur, j'allais moi-même au-devant de l'irréprochable Achille ; si je lui promettais de rendre aux Atrides Hélène, et avec elle toutes les richesses que Pâris apporta à Troie dans ses navires creux, ce qui fut la cause de la guerre, et de partager entre les Achéens tous les trésors que la ville renferme ?... Mais à quoi songe mon esprit ? Non, je n'irai pas le supplier.

Il n'aurait ni pitié ni égards pour moi et, désarmé comme je le serais, il me tuerait ainsi qu'une femme. Allons, ce n'est plus le moment de s'entretenir de ceci ou de cela, comme le jeune homme et la jeune fille dans leurs conversations : il vaut mieux courir au combat, pour voir auquel des deux Jupiter Olympien donnera la victoire. »

A l'instant même où Hector prenait cette ferme résolution, Achille apparaît soudain à quelques pas de lui. Aussitôt son courage l'abandonne, une sorte de vertige s'empare de ses sens, et sous l'impression d'une terreur physique irrésistible, analogue à celle qu'Achille avait éprouvée devant les flots du Scamandre, Hector prend la fuite. Dès lors, rien ne pourra l'arrêter; la crainte de la mort le possède ; il fuit, il fuit d'une course folle, vertigineuse, sans songer à rien qu'à se sauver de la poursuite d'Achille. Tous les deux font trois fois le tour d'Ilion; chaque fois qu'Hector se rapproche de la porte de la ville pour s'y réfugier, Achille lui coupe la retraite; Minerve encourage Achille, Apollon soutient Hector. Enfin, Jupiter a pesé dans ses balances d'or les destinées des deux héros; la destinée d'Hector touche aux enfers ; il est abandonné par Apollon. Tout se réunit pour accabler Hector; non seulement le dieu qui le protégeait l'abandonne, mais encore Minerve le trompe et le pousse au combat en lui promettant un secours qui lui manquera au dernier moment. Comptant sur l'appui de son frère Deiphobe, qui va combattre à côté de lui, Hector suspend sa course et fait face à Achille.

Les descriptions de combats singuliers dans Homère ne sont jamais très longues en elles-mêmes. Ici, le poète a voulu seulement montrer comment les destinées s'accomplissent. Hector est perdu d'avance; il serait inutile

d'insister sur les détails d'un combat où il périra infailliblement. Achille attaque et manque son ennemi, mais Minerve lui renvoie sa lance, sans qu'Hector s'en aperçoive, et quand Hector, à son tour, a manqué son ennemi, il se tourne vers Deiphobe pour lui demander une seconde lance ; Deiphobe n'est plus là. Il faut donc se résoudre à un combat corps à corps. Hector n'hésite pas ; la terreur qu'il avait éprouvée tout à l'heure s'est dissipée ; il ne songe plus qu'à vendre chèrement sa vie. Mais que fera-t-il, ayant contre lui les dieux et le destin ?

« Comme au milieu des autres astres, dans la nuit obscure, se lève l'étoile du soir, la plus belle de toutes celles qui sont attachées au ciel, ainsi étincelait la pointe d'airain qu'Achille brandissait de la main droite, pour la perte du divin Hector, en cherchant sur son beau corps la place où il le frapperait. Mais ses magnifiques armes, dont il avait dépouillé le cadavre de Patrocle, le recouvraient tout entier ; on ne voyait que l'endroit où la clavicule rattache le cou à l'épaule ; c'est par là que la fuite de l'âme est la plus prompte. C'est là que le divin Achille enfonça la pointe de sa lance, à travers le cou délicat. »

Hector tombe, mais, avant de mourir, il supplie son vainqueur de rendre son cadavre à ses parents, afin qu'ils l'ensevelissent.

« Chien, lui répondit Achille, ne me supplie ni par mes genoux, ni par mes parents. Plût aux dieux que j'eusse le courage et la force de dépecer et de manger ta chair crue, pour tout ce que tu m'as fait ! Personne ne sauvera ta tête des chiens ; quand même on m'apporterait dix et vingt fois ton prix, et d'autres présents ; quand même Priam voudrait te racheter au poids de l'or. Non certes, ta mère vénérable

ne te pleurera pas couché sur un lit funèbre; les chiens et les oiseaux te mangeront tout entier. »

Et Hector, dont le casque porte un panache flottant, lui dit en mourant :

« Je te connaissais assez pour prévoir que je ne te persuaderais pas, car ton cœur est de fer. Prends garde que je n'excite contre toi la colère des dieux, le jour où Pâris et Phœbus Apollon te tueront, tout brave que tu es, devant la porte Scées. » Comme il parlait, la mort l'enveloppa, et son âme s'échappant de son corps descendit chez Pluton, en gémissant sur sa destinée, sur sa force et sa jeunesse perdues. »

Il était mort, et le divin Achille lui dit encore :

« Meurs. Quant à moi, je recevrai le destin que Jupiter et les autres dieux voudront. »

La catastrophe est terminée ; la vengeance d'Achille s'est accomplie avec la sûreté et la vitesse de la foudre qui tombe sur un grand arbre ; le poète a présenté la rencontre des deux héros, non comme un duel à armes égales, mais comme une exécution. Toutefois, les dernières paroles d'Hector nous avertissent que le noble fils de Priam ne sera pas tombé inutilement, lui innocent du crime de Pâris, pour sa famille et pour sa patrie. Avant que Troie ne succombe, Achille lui-même sera puni. La destinée d'Hector est finie tragiquement, mais du même coup a été décidée celle d'Achille. Les fautes appellent les fautes et le meurtre provoque le meurtre. La colère d'Achille a eu pour résultat la défaite des Grecs et la mort de Patrocle. La mort de Patrocle sera vengée par celle d'Hector ; mais Achille, à

son tour, expiera sa gloire par une fin prématurée, et il ne verra pas la chute d'Ilion. Tel est l'enchaînement dramatique des événements légendaires dont l'Iliade raconte la première partie et fait prévoir les autres. Les esprits de ces temps si reculés avaient déjà une manière très élevée de comprendre les lois morales qui régissent la vie humaine. Ils savaient que rien ne se perd dans ce monde, et que tout acte qui s'y accomplit en entraîne d'autres, comme une vague de la mer ne peut se mouvoir sans que mille autres s'agitent aussitôt. Toute erreur porte avec elle son châtiment, toute grandeur excessive expose ceux qui en sont revêtus; il n'y a personne qui ait pour soi tout le bonheur, tandis que le malheur serait réservé aux autres. Grâce à cette succession de tristesses et de joies qui se font équilibre dans la vie des hommes, il s'établit entre tous une sorte d'égalité. Lorsque Ulysse rencontrera plus tard l'ombre d'Achille, descendu dans les enfers à la fleur de la jeunesse, il lui dira que nul homme n'a été plus heureux que lui; mais le triste vainqueur d'Hector répondra en soupirant qu'il aimerait mieux bêcher la terre au service d'un pauvre paysan, que d'être le roi des morts.

En attendant, Achille arrache sa lance du cadavre d'Hector, et aussitôt, avec cette curiosité féroce et lâche des foules qui ont eu peur longtemps d'un maître et qui le voient enfin à terre, tous les Grecs se précipitent pour contempler le corps étendu, l'insulter, le palper, le blesser, maintenant qu'il ne peut plus rien contre eux. Achille, de son côté, lui perce les talons, les lie avec une courroie, les attache à son char, et fouette ses chevaux qui l'emportent dans la plaine, sous les yeux des Troyens, de Priam, d'Hécube, des frères et des sœurs d'Hector.

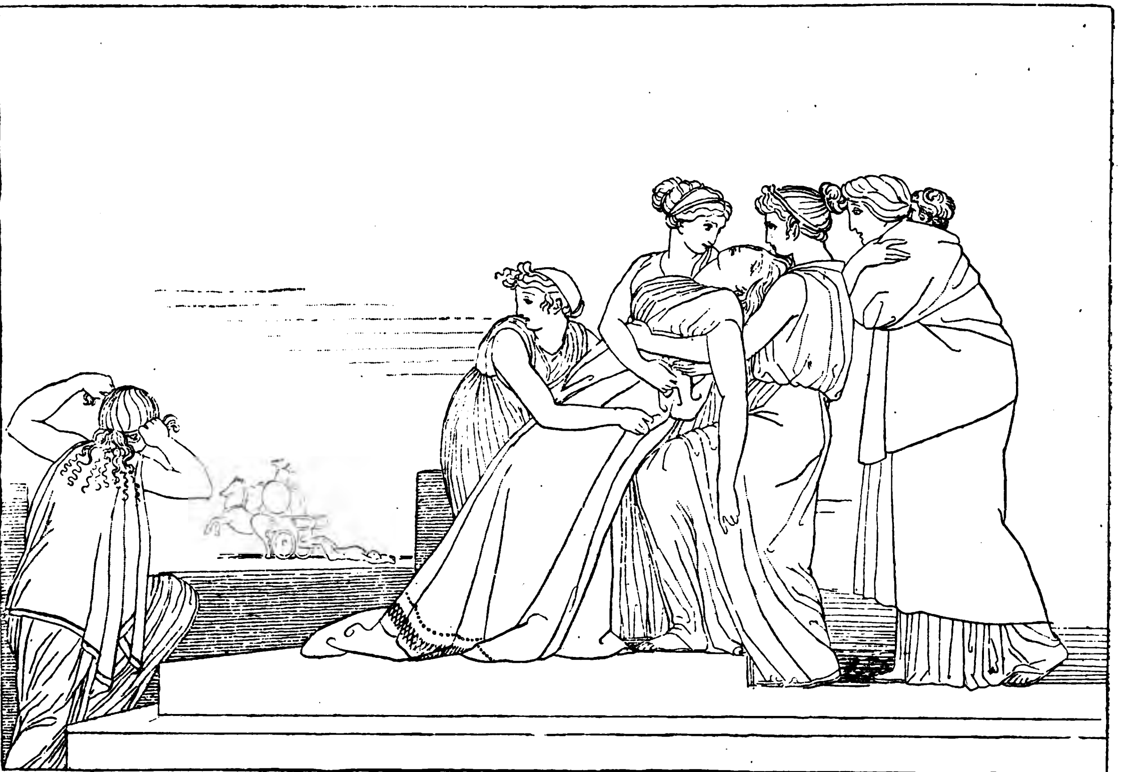
« Le malheureux était traîné dans la poussière, où roulaient ses cheveux noirs; sa tête, tout à l'heure si belle, en était toute souillée. Jupiter la livrait maintenant à ses ennemis pour l'outrager sur le sol même de sa patrie. »

En réponse à l'empressement des Grecs, à leurs cris de triomphe autour du cadavre bondissant, déchiré par les ronces et les pierres, on entend sur les murs de Troie les gémissements des vaincus et des parents du mort.

« Sa mère, rejetant son beau voile, s'arrachait les cheveux et poussait de grands cris en voyant son fils; son père se lamentait; et dans toute la ville, les peuples pleuraient et vociféraient. C'était comme si la haute Ilion se fût tout entière abîmée dans le feu. »

Puis, le vieux Priam veut se précipiter hors de la ville; on le retient à peine, et il se roule dans la poussière, désespéré; Hécube, à son tour, fait entendre ses adieux et ses plaintes funèbres. Enfin, la femme d'Hector, Andromaque, qui était restée enfermée dans sa chambre, occupée à broder des vêtements, entend tout à coup les éclats de la voix d'Hécube. Saisie d'une crainte subite, elle court à travers la multitude, monte sur le rempart, et le premier objet qu'elle aperçoit, que son cœur avait pressenti, c'est le cadavre d'Hector. Elle tombe, défaillante, et quand le premier moment de stupeur est passé, les larmes lui viennent aux yeux et tombent, brûlantes, sur sa joue et sur ses voiles, tandis qu'elle déplore la perte de son mari.

« Hector, que je suis malheureuse! Nous sommes nés pour un même destin, toi, dans Troie, sous le toit de Priam, et moi à Thèbes, sur le flanc boisé du Plakos.... Mainte-



Andromaque apprend la mort d'Hector *Reproduction de Flaxman.*



nant, tu vas dans la demeure de Pluton, sous la terre, me laissant, veuve inconsolée, dans notre maison. Et ce petit enfant que nous avons mis au monde, infortunés! tu ne pourras plus le défendre, Hector, puisque tu es mort, et lui non plus ne te sera de rien. S'il échappe à la guerre lamentable des Achéens, des souffrances et des chagrins sans fin l'attendent; car ils lui enlèveront ses biens. Le jour qui fait un enfant orphelin lui enlève tous ses amis ; il a toujours la tête baissée, et les joues baignées de larmes.... Ainsi reviendra en pleurant vers sa mère veuve, notre Astyanax, qui, jadis sur les genoux de son père, mangeait la moelle et la graisse des brebis ; et lorsque le sommeil le prenait et qu'il cessait de jouer, il dormait dans un lit bien doux, bercé par sa nourrice, le cœur plein de joie...... Et toi, aujourd'hui, près des navires à la proue recourbée, loin de tes parents, les vers rampants te mangeront, après que les chiens se seront rassasiés de ta chair nue. Et cependant, tu as dans ta maison des vêtements légers et beaux, travail des femmes. Je les brûlerai tous sur un feu ardent, puisqu'ils te sont inutiles et que tu ne seras pas enseveli avec eux. »

Ainsi parlait Andromaque, entourée de ses parents et de ses parentes, au milieu d'une foule accourue pour regarder de loin Hector, tandis que les Grecs chantaient le Péan. Et en lisant ces plaintes douloureuses, nous nous rappelons les derniers adieux d'Andromaque et d'Hector, alors que tous les deux prévoyaient le malheur qui les menaçait : la mort sans sépulture pour l'homme, la misère et le mépris pour l'enfant, l'esclavage et la honte pour la mère.

CHAPITRE VIII.

LES FUNÉRAILLES.

Il semble que le poème devrait se terminer ici. La colère d'Achille est rassasiée, et la mort de Patrocle a été vengée par celle d'Hector. Mais Patrocle n'est pas encore enseveli, et nous ne savons pas si Hector le sera. Les modernes ne croient pas que la sépulture ait aucune influence sur la destinée de l'homme après sa mort; les anciens au contraire croyaient que la sépulture décidait presque entièrement de cette destinée. Les âmes, après avoir quitté le corps, descendaient sous la terre, dans un lieu que les anciens appelaient le lieu souterrain, les enfers. Là seulement elles trouvaient le repos. Mais elles ne pouvaient y pénétrer que si le corps avait été enseveli selon les traditions religieuses. Les âmes des cadavres non ensevelis erraient tristement autour des enfers, sans pouvoir y entrer. C'est pour cela qu'Homère, au commencement de l'Iliade, dit que la colère funeste d'Achille livra aux chiens et aux oiseaux de proie les cadavres sans nombre des héros. Le malheur eût été moins grand si, au lieu d'être mangés par les bêtes sauvages, les corps des héros avaient eu des funérailles. C'est pour cela aussi que dans les combats de l'Iliade on voit les deux armées se disputer avec tant d'acharnement la possession des cadavres. Si l'en-

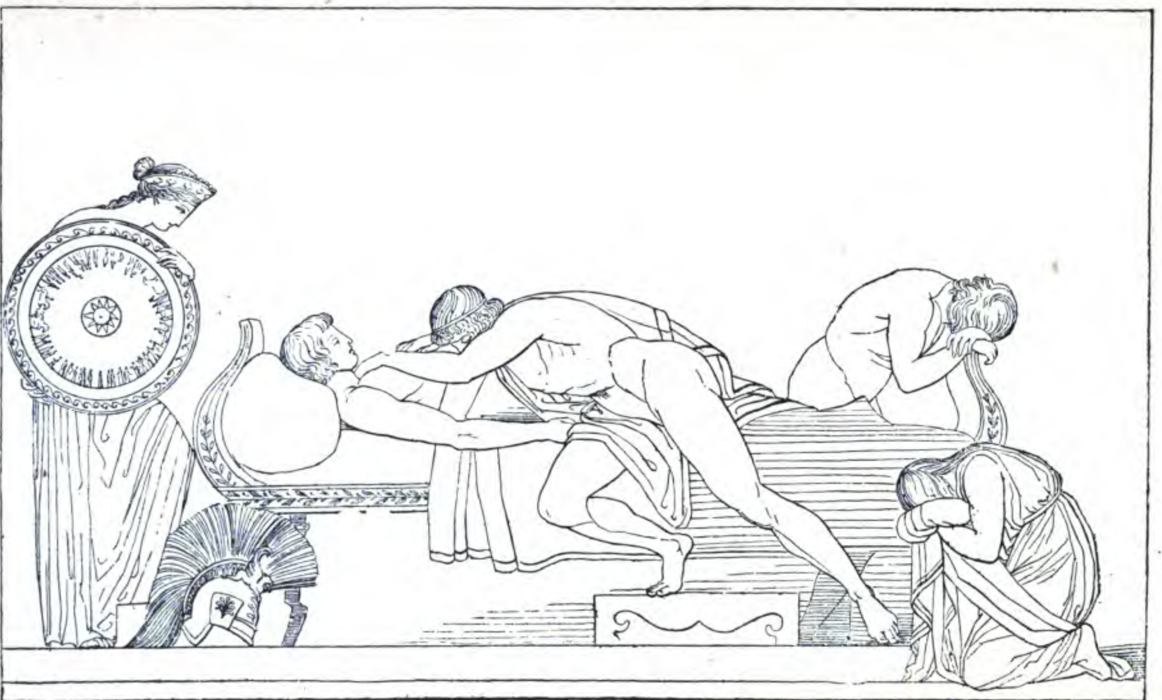
nemi en effet voulait s'emparer du cadavre de son ennemi, c'était pour le laisser sur la terre, livré à la pluie, au vent, à la pourriture et aux bêtes, de sorte que l'âme du malheureux ne connût jamais le repos; si au contraire les compagnons d'un mort luttent jusqu'à la dernière extrémité autour de son corps, c'est pour lui rendre les devoirs funèbres sans lesquels son âme sera éternellement malheureuse.

Aussi avons-nous vu les Grecs et les Troyens se battre avec furie pour le corps de Sarpédon et pour celui de Patrocle, deux corps illustres dont la perte eût été pour leur patrie un malheur plus lamentable encore que leur mort.

Le corps de Sarpédon a été pris par les Achéens ses ennemis, mais Jupiter, son père, a envoyé Apollon pour l'enlever à ses ennemis et lui épargner l'infortune suprême de n'être pas enseveli.

« Va donc, Phœbus, mon bien-aimé, a dit Jupiter; enlève Sarpédon de la mêlée, et pour le purifier du sang noir qui le souille, lave-le dans le courant du fleuve, parfume-le d'ambroisie, et couvre-le de vêtements immortels. Confie-le ensuite aux messagers rapides, aux deux jumeaux, le Sommeil et la Mort, qui le déposeront dans la vaste Lycie, aux riches habitants. Là, ses frères et ses amis l'enseveliront et dresseront au-dessus de sa tombe une pierre : c'est l'honneur dû aux morts. »

Ces honneurs, Patrocle certainement en jouira, puisque son cadavre n'est pas tombé aux mains des ennemis, et il s'endormira paisiblement du dernier sommeil, compagnon de la mort; mais le malheureux Hector, que nous avons vu traîné ignominieusement sur les cailloux du chemin, Hector qui, en mourant,



Achille pleure la mort de Patrocle. *Reproduction de Flaxman.*

a vainement supplié Achille de laisser ensevelir son corps par les Troyens, sera-t-il donc privé des larmes de ses parents, et d'une tombe ?

Patrocle était mort la veille du combat entre Achille et Hector. Aussitôt que Ménélas et Ajax l'eurent arraché à Hector, ils le transportèrent dans la tente d'Achille, où on le déposa sur un lit funèbre. Devant le cadavre de son ami, Achille jura de lui apporter les armes et la tête d'Hector, avant de l'ensevelir, et d'égorger douze Troyens devant le bûcher où l'on brûlera son cadavre. Puis, après ces serments solennels, on a lavé le corps, on l'a frotté d'une huile parfumée ; ses plaies ont été cicatrisées avec un baume, et des pieds à la tête on l'a recouvert d'un linceul blanc. Alors ont commencé les lamentations, qui ont duré toute la nuit. Les compagnons d'Achille veillent, tout armés, autour du cadavre. Les femmes pleurent, poussent des cris, se déchirent les joues, et l'une d'entre elles, Briséis, gémit sur la mort du héros. Achille, à son tour, vient, après Briséis, se lamenter sur celui qui était le plus cher de ses compagnons, qui lui préparait ses repas, qui l'assistait en toute circonstance. Cette exposition du cadavre, cette veillée funèbre, à la lueur des torches, ces cris et ces pleurs, ces discours prononcés devant le corps, toutes ces habitudes si anciennes se sont conservées dans les pays méridionaux. La plainte de Briséis devant le cadavre de Patrocle ressemble à celles des *vocératrices* en Corse.

Le lendemain, Achille, qui avait refusé de prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il se fût vengé d'Hector, convoque tous les Grecs, pour le repas funèbre. Après avoir trois fois fait le tour du corps qui avait été sorti de la tente, et mouillé de leurs larmes leurs bou-

ciers et le sable de la plage, tous se dépouillent de leurs armes, détellent leurs chevaux, et vont s'asseoir près du navire d'Achille. Les moutons, les chèvres, les porcs sont égorgés, dépecés et rôtis en grand nombre. Le sang coule sur le sol autour du cadavre. La nuit tombe pour la seconde fois depuis que Patrocle a été tué. Achille, écrasé de fatigue, encore couvert du sang qui a jailli sur lui pendant la bataille, les yeux rouges de pleurs, la tête remplie du souvenir de son ami, se couche sur le rivage. Il lui semble que Patrocle lui apparaît et le supplie de l'ensevelir. Achille, ému, voudrait saisir le fantôme qui lui parle, mais il n'y réussit pas.

« L'âme, comme une fumée, rentra dans la terre avec un bruissement. Stupéfait, Achille se leva et, frappant ses mains, il dit ces paroles lugubres : « O dieux ! l'âme existe donc, comme un fantôme, dans les demeures de Pluton, même sans le corps. Pendant toute la nuit l'âme du malheureux Patrocle s'est tenue au-dessus de moi, pleurant et se lamentant, et elle m'a fait toutes ses recommandations. Elle lui ressemblait étonnamment. »

Telle était la manière dont les hommes de ce temps se représentaient la mort et la vie future. Ils n'avaient pas l'idée d'une âme immatérielle survivant au corps, mais ils ne croyaient pas non plus que tout fût absolument fini après la mort, et ils s'imaginaient qu'une sorte de vie incomplète subsistait dans une espèce de fantôme fait à la ressemblance du corps.

Cependant l'aurore s'est levée pour éclairer les funérailles. Les Achéens vont couper des arbres sur les pentes de l'Ida, et dressent un bûcher de trente mètres carrés, au sommet duquel on porte le cadavre de Patrocle. L'armée tout entière, gens de pied et cavaliers,

sont là, revêtus de leurs armes. Les compagnons de Patrocle, et Achille lui-même, en signe de deuil, coupent leurs cheveux et en recouvrent le corps.

« Puis, devant le bûcher ils dépecèrent et préparèrent une foule de brebis grasses et de bœufs aux jambes torses, et le magnanime Achille couvrit le cadavre de la tête aux pieds avec la graisse des victimes et entassa tout autour les membres dépecés ; puis il plaça contre la couche funèbre des amphores de miel et d'huile, et, en pleurant, il se hâta de jeter sur le bûcher quatre chevaux au cou robuste. Il avait neuf chiens familiers qui mangeaient autour de sa table ; il en égorgea deux et les mit sur le bûcher ; ensuite, exécutant une résolution cruelle, il tua douze nobles enfants des Troyens valeureux. Enfin, il mit le feu au bûcher, afin qu'il fût consumé, et gémit en appelant son compagnon bien-aimé. « Réjouis-toi, Patrocle, même dans les demeures de Pluton ; j'accomplis pour toi tout ce que j'ai promis. Le feu dévore avec toi douze nobles enfants des Troyens valeureux. Quant à Hector, fils de Priam, je ne le livrerai pas aux morsures du feu, mais à celles des chiens. »

Le feu dura tout le jour et toute la nuit. Le lendemain seulement l'énorme entassement d'arbres et de cadavres était en cendres. Achille pleurait toujours.

« Comme un père gémit en brûlant les restes de son fils nouvellement marié, dont la mort fait le désespoir de ses parents, ainsi Achille gémissait en brûlant les restes de son compagnon. Il se roulait devant le bûcher et se lamentait sans fin. »

Quand on eut éteint avec du vin les dernières flammes, on recueillit, au centre du bûcher, les ossements de Patrocle, isolés des autres par le lit sur lequel

le corps avait été étendu, et on les enferma dans un vase d'or. Puis, à l'endroit même où s'élevait le bûcher, on fit un tombeau avec un tertre de terre, en souvenir du défunt. Enfin, pour l'honorer plus magnifiquement encore, on célébra de grands jeux, dans lesquels les Grecs se disputèrent, à la course des chars, au pugilat, à la lutte, à la course à pied, à l'épée, au tir de l'arc, les prix qu'Achille offrait aux vainqueurs.

Tandis que les Grecs rendaient à Patrocle les honneurs funèbres et apaisaient par leur douleur l'âme du héros, le corps d'Hector gisait dans la plaine, objet de railleries, d'insultes et d'outrages pour ses ennemis. Dans la pensée d'Achille, ces insultes étaient pour Patrocle une consolation et une vengeance. Plus Achille aimait son compagnon, plus il devait se montrer impitoyable à l'égard du vaincu. Tous les sentiments d'Achille se manifestent avec une extrême impétuosité; sa vengeance sera donc excessive, comme sa douleur a été immense. Dans son âme agitée, les bonnes et les mauvaises passions l'emportent tour à tour et le dominent entièrement. Par le sacrifice volontaire de sa vie, il a racheté sa colère, mais l'excès de sa haine à l'égard d'Hector nous montre de nouveau ce qu'il y a en lui de violence et de dureté. Toujours obsédé par le souvenir de Patrocle, il ne fait trêve à son chagrin que pour outrager une fois de plus le cadavre d'Hector.

« Le sommeil qui dompte tout ne s'emparait pas de lui. Il se tournait et se retournait sur son lit, regrettant la force et le courage de Patrocle; il se rappelait tout ce qu'ils avaient fait et souffert ensemble, et leurs guerres, et leurs traversées sur les flots redoutables. A ces souvenirs, il versait des larmes abondantes, tantôt couché sur le flanc, tan-

tôt sur le dos ou le visage contre la terre. Ou bien il se levait, et tristement, il errait sur la plage jusqu'au moment où l'aurore se levait au-dessus de la mer et des rivages. Alors, après avoir attelé ses chevaux rapides, il attachait Hector à son char, et le traînait trois fois autour du tombeau de Patrocle. Puis il rentrait dans sa tente pour se reposer, et laissait Hector étendu dans la poussière. »

Douze jours s'étaient ainsi écoulés. Le corps, protégé par Apollon, était demeuré intact, mais attendant toujours une sépulture. Enfin, les dieux, émus de pitié pour le pieux et vaillant défenseur de Troie, décident de le rendre à sa famille. Jupiter envoie Thétis à Achille en lui ordonnant de se laisser fléchir par les prières de Priam, au cas où le vieillard viendrait, en offrant une rançon, lui redemander le corps de son fils. Les paroles de Thétis ne rencontrèrent de la part d'Achille aucune résistance : « Soit, a-t-il répondu ; que celui qui apportera une rançon emmène le cadavre, puisque le maître de l'Olympe lui-même le veut. » Achille cède donc à la parole divine ; mais cette parole n'est pas autre chose que la voix de sa conscience. Pendant ces douze jours de deuil, une révolution nouvelle s'est faite dans son âme. Les sentiments mauvais, la haine, la vengeance, ont perdu de leur force, et sa générosité naturelle a peu à peu effacé tout le reste. La douleur le calme et le rend meilleur en ouvrant en lui les sources de la tendresse et de la pitié.

Dans la maison de Priam, tout n'était que pleurs et lamentations.

« Ses fils, assis dans la cour autour du père, arrosaient de larmes leurs vêtements ; au milieu d'eux, le vieillard est enveloppé d'un manteau qui le couvre étroitement ; la tête et

le cou du vieillard sont souillés de la poussière qu'il y avait répandue de ses propres mains en se roulant à terre. Et dans l'intérieur de la maison ses filles et ses brus gémissaient au souvenir de ceux qui, nombreux et vaillants, gisaient, ayant perdu la vie sous les coups des Achéens. »

Mais parmi tous ces morts, il en est un dont la pensée préoccupe surtout Priam : c'est Hector, que le vieillard voudrait au moins racheter à son impitoyable vainqueur. Aussi, lorsqu'Iris envoyée par Jupiter vient lui conseiller d'aller trouver Achille et lui promettre l'appui des dieux, Priam n'hésite pas; il cède au désir invincible de son âme et rien ne peut l'arrêter. En vain sa femme Hécube, redoutant un nouveau malheur, le supplie en pleurant de ne pas affronter les regards de l'homme qui a tué tant de Troyens. Priam a résolu de tenter cette aventure périlleuse. Les dieux eux-mêmes l'ont averti, et d'ailleurs, après tant de misères, quel prix la vie a-t-elle pour lui?

« Si ma destinée, dit-il, est de mourir près des navires des Achéens à la cuirasse d'airain, j'y consens. Qu'Achille me tue, pourvu que je serre mon fils dans mes bras et que je me rassasie de pleurs. »

Aussitôt il fait atteler un chariot à quatre roues dans lequel on dépose de riches présents destinés à Achille; lui-même, de son côté, attelle son char. Dans son impatience, le vieillard gourmande tous ceux qui l'entourent, les Troyens que la curiosité a poussés jusqu'à la porte du palais, et ses fils qui, dans sa pensée, ont le tort de vivre tandis qu'Hector a succombé. Il part enfin, avec deux compagnons. La foule les suit jusqu'à la porte de la ville; tous pleurent comme si le roi courait au-devant de la mort. C'était en effet une entreprise hardie

pour un vieillard que de s'en aller presque seul, à la tombée de la nuit, avec une voiture chargée d'objets précieux, dans une plaine parcourue par les maraudeurs, pour traverser ensuite une armée ennemie, au risque d'être vu et attaqué par tous ceux que pouvait attirer l'espoir d'un riche butin. On s'explique donc que Jupiter, qui protège Priam, lui ait envoyé Mercure pour le guider. Ils arrivent auprès des remparts du camp, franchissent le fossé, passent, sans être aperçus, au milieu des sentinelles endormies et pénètrent enfin jusqu'à la tente d'Achille.

Achille n'est ni insensé, ni téméraire, ni criminel, avait dit Iris, pour décider Priam à l'aller supplier. Même au milieu de sa haine et de ses désirs de vengeance, il a conservé des sentiments plus tendres qui se réveillent par instants, et qui, dans une circonstance solennelle, éclateront avec force. En pleurant sur le corps de Patrocle, il pensait à son père, à son fils.

« Non, s'écriait-il, je n'éprouverais pas une plus vive souffrance, même si j'apprenais la mort de mon père qui peut-être là-bas, à Phthie, pleure en songeant à son fils, tandis que chez un peuple étranger je combats contre les Troyens, à cause de l'odieuse Hélène ; ou celle de mon fils qui grandit à Scyros, si toutefois Néoptolème, beau comme un dieu, vit encore. »

Ainsi, l'amour paternel et l'amour filial respirent dans le cœur d'Achille en même temps que les passions violentes qui l'ont agité jusqu'ici. La vue de Priam, au lieu de lui rappeler sa haine, le fera peut-être penser au vieux Pélée.

Achille venait d'achever son repas avec ses compagnons lorsque Priam entra dans la tente.

« Le grand Priam s'avança sans être vu, et, s'approchant, il entoura de ses bras les genoux d'Achille et baisa ses mains terribles, homicides, qui lui avaient tué tant de fils. Achille fut troublé en voyant le divin Priam, et les autres, étonnés aussi, se regardaient entre eux. Et Priam lui adressa ces paroles suppliantes :

« Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux. Il est de mon âge, et sur le seuil funeste de la vieillesse. Peut-être ses voisins l'entourent et l'oppriment, et il n'a personne pour le défendre contre les outrages ; mais lui du moins, te sachant vivant, se réjouit dans son cœur, et tous les jours il espère voir son fils bien-aimé revenir de Troie. Mais moi, infortuné, j'ai engendré des fils vaillants dans la vaste Troie ; pas un seul, je crois, ne m'est resté. J'en avais cinquante quand les fils des Achéens sont venus !..... L'impétueux Mars en a couché à terre un grand nombre ; un seul me restait, qui défendait notre ville et nous-mêmes, Hector ; tu viens de le tuer tandis qu'il combattait pour sa patrie. C'est pour cela que je suis venu vers les navires des Achéens, afin de te le racheter avec une immense rançon. Respecte les dieux, Achille, et prends pitié de moi en te souvenant de ton père. Je suis bien plus à plaindre que lui, moi qui ai pu, ce que n'a jamais fait aucun mortel sur la terre, approcher de ma bouche la main de l'homme qui a tué mon fils. »

« Il parla ainsi, et Achille se sentit plein de tristesse à la pensée de son père. Il prit le vieillard par la main et le repoussa doucement. Tous deux se souvenaient. Priam, agenouillé aux pieds d'Achille, pleurait sans fin sur le vaillant Hector, et Achille pleurait sur son père et sur Patrocle. Le bruit de leurs gémissements remplissait la tente. Cependant, lorsque le divin Achille se fut rassasié de larmes et que ses regrets se furent apaisés dans sa poitrine, il se leva aussitôt de son siège et tendit la main au vieillard pour le relever, ému de pitié par sa tête blanche et par sa barbe blanche. Puis il lui dit ces paroles ailées :

« Ah ! malheureux ! certes, tu as supporté bien des douleurs dans ton âme. Comment as-tu osé venir seul vers les navires des Grecs, et affronter la vue d'un homme qui t'a tué tant de tes fils vaillants ? Tu as donc un cœur de fer. Mais assieds-toi sur ce siège, et laissons notre douleur s'apaiser dans notre âme. Le deuil morne ne sert à rien. Les dieux ont ainsi tressé le fil de la destinée pour les malheureux mortels. Ils vivent dans la peine, et les dieux seuls n'ont pas de soucis..... Ils ont fait à Pélée des dons brillants dès sa naissance ; il était plus que tous les hommes comblé de bonheur et de richesse, et il régnait sur les Myrmidons ; quoique mortel, il eut une déesse pour femme... Il n'a eu qu'un fils qui doit mourir prématurément : et ce fils ne soigne point sa vieillesse ; mais je reste ici loin de ma patrie, devant Troie, pour ton malheur et pour celui de tes enfants. Et toi, vieillard, on dit que tu as été heureux autrefois. Tu possédais tout le pays compris entre Lesbos, la Phrygie et le vaste Hellespont ; tu avais de grandes richesses et des enfants. Mais depuis que les habitants du ciel ont attiré sur toi l'infortune, ce n'est plus autour de ta ville que batailles et carnages. Supporte tout cela et ne te lamente pas sur ce qui est inévitable. Tes gémissements inutiles ne feront pas revivre ton fils. Crains plutôt de subir d'autres maux. »

Voilà comment la vue et les paroles de Priam ont pour un moment fait taire dans le cœur d'Achille tous les sentiments violents. Il n'y reste plus que la pitié pour les malheurs des autres et la résignation à ses propres infortunes. Mais le mal dont il souffre n'est pas entièrement guéri, et lorsque Priam lui demande d'accepter la rançon et de lui rendre au plus vite le corps de son fils, Achille sent tout à coup se ranimer sa haine.

« Ne m'irrite pas, vieillard ; j'ai l'intention de te rendre Hector. Mais ne réveille pas davantage mes douleurs dans

mon cœur. Crains que je ne te laisse pas vivant dans ma tente et que je ne viole les ordres de Jupiter, bien que tu sois un suppliant. »

Puis il commande qu'on lave le corps d'Hector, qu'on le parfume, mais sans que Priam le voie, de peur qu'à cette vue le vieillard n'éclate en sanglots, et qu'Achille, n'étant plus maître de lui-même, ne commette un nouveau meurtre. Après quoi, le corps, enveloppé d'un linceul, est placé sur un chariot, et Achille, au moment de s'en séparer, craint d'offenser son ami Patrocle, à qui il avait promis une vengeance plus complète.

« O Patrocle, ne t'irrite pas, si tu apprends, quoique dans le séjour de Pluton, que j'ai rendu le divin Hector à son père. Il m'a donné des présents qui ne sont pas à dédaigner ; je t'en réserverai la part qui te revient. »

Ici les sentiments généreux d'Achille se mêlent au désir d'une riche rançon; nous voyons ainsi sans cesse les idées et les préjugés barbares apparaître dans toutes les scènes de l'Iliade, au milieu des plus nobles peintures de la grandeur morale. C'est par là même qu'Achille nous intéresse. Nous nous étonnons qu'il soit si sublime étant si barbare, et c'est par ce mélange de pensées et de passions contraires qu'il nous semble si vivant et si vrai.

Priam prend son repas dans la tente d'Achille, et tous les deux ne peuvent s'empêcher de se regarder avec admiration et sympathie. Le vieillard admire la force et la beauté du jeune homme, le jeune homme admire la majesté du vieillard. Il est convenu que Priam partira le matin, à l'aurore, et que pendant onze jours la guerre sera suspendue, afin que les Troyens puissent célébrer

les funérailles d'Hector. Au moment de se séparer pour aller dormir, Achille prend la main droite de Priam afin de le rassurer. Ils se quittent, tristes mais calmes et résignés, égaux tous deux par la gloire, par le malheur et par l'approche de la mort, plus voisine encore du jeune homme que du vieillard.

Le poète raconte ensuite brièvement l'arrivée de Priam emmenant le cadavre d'Hector, la douleur des Troyens, les lamentations d'Hécube, d'Andromaque et d'Hélène, les préparatifs des funérailles. Les détails de ces funérailles sont les mêmes que pour Patrocle; on coupe du bois dans les forêts de l'Ida, on dresse un bûcher sur lequel le corps est brûlé, puis, les cendres ayant été recueillies, on élève un tombeau et l'on célèbre le repas funèbre dans la maison de Priam. Tout est fini; les ombres des deux morts glorieux, Patrocle et Hector, sont apaisées; la plaine et les rivages de Troie reposent dans le silence, jusqu'à ce que la guerre cruelle y retentisse encore.

Ainsi se termine cette belle histoire de la colère d'Achille. Commencée sous l'impression de tristes présages, après une querelle entre deux héros puissants, elle se continue parmi les clameurs, les chocs d'armures et les batailles, pour aboutir à des funérailles solennelles. Après tant d'efforts et tant de gloire, c'est par la mort que tout finit, la mort qui met entre les vainqueurs et les vaincus une sombre et consolante égalité. Nous avons vu dans cette histoire tous les contrastes de la vie, des jeunes gens et des vieillards, des enfants et des mères, des triomphes et des défaites, avec les joies et les douleurs qui les accompagnent. Nous avons vu les plus forts et les plus intrépides des guerriers blessés ou tués, nous avons vu la terre, la

mer et le ciel soulevés par les luttes des hommes, les dieux eux-mêmes divisés, portant les uns contre les autres leurs armes surnaturelles, et tout cela parce qu'un prince ambitieux a fait injure à un autre. Ainsi de petites causes mettent en mouvement nos passions et entraînent les suites les plus terribles. Et au milieu de toutes ces agitations des mortels, de la nature et des dieux, un héros a surtout attiré nos regards, Achille, en qui le poète nous montre jusqu'où peut aller l'âme humaine dans le bien comme dans le mal, depuis l'égoïsme et la cruauté implacables jusqu'au dévouement et au sacrifice volontaire de soi-même, depuis les cris de rage qui exaspèrent et avilissent l'homme, jusqu'aux larmes de pitié qui le consolent et le purifient.

———

DEUXIÈME PARTIE

L'ODISSÉE



GRÈCE ANCIENNE.

Nous avons indiqué par des chiffres les points principaux que les dimensions de la carte ne nous ont pas permis de détailler.

1. Ancienne Troie, royaume de Priam.
2. Patrie supposée d'Homère et des Homérides.
3. Ancien pays des Achéens, communément appelé Grecs.
4. Ancien royaume d'Agamemnon.
5. Ancienne Phtiotie, pays d'Achille.
6. Ancienne Schéria, pays supposé des Phéaciens.
7. Ancien royaume de Ménélas.
8. Ile de Salamine, patrie des Ajax.
9. **Ithaque, royaume d'Ulysse.**



L'ODYSSÉE

CHAPITRE PREMIER.

LA MAISON D'ULYSSE PENDANT SON ABSENCE.

La guerre était finie depuis bientôt dix ans. Troie vaincue avait été pillée et brûlée, Priam égorgé, Andromaque emmenée en esclavage à la suite des vainqueurs. Ceux-ci étaient tous rentrés dans leur patrie, excepté Achille et Ajax morts devant Troie, et Ulysse qui n'était pas encore de retour. Des malheurs de toute espèce l'avaient empêché jusqu'alors de revenir chez lui, dans l'île d'Ithaque, une des îles de la mer Ionienne. C'est ce retour qui est raconté dans l'*Odyssée*.

Ce serait peu de chose aujourd'hui que de revenir de Troie à Ithaque. Sur un navire à vapeur de la compagnie des Messageries maritimes, vingt-quatre heures y suffiraient C'était, au temps d'Ulysse, une entreprise difficile. Le léger navire que le marin grec appareillait pour ses opérations commerciales, ne tenait pas bien le flot. Dans le cas où la voile attachée au mât unique de

l'embarcation ne pourrait pas la faire marcher, on avait bien le secours des rames. Avec vingt bons rameurs, on pouvait encore faire du chemin. Pour aller d'Ithaque à Pylos et faire environ quarante lieues, Télémaque ne met qu'une nuit. Cependant on n'osait pas trop affronter la haute mer. Des traversées comme celles de l'Adriatique ou de la Méditerranée étaient considérées comme périlleuses. Dans l'intérieur même de l'Archipel, on ne pouvait pas naviguer en toute saison. Certains vents de nord et de nord-ouest qui reviennent tous les ans rendaient impraticable cette mer Egée, qui nous paraît si charmante. Aussi s'éloignait-on le moins possible de la vue des côtes. On allait d'une ville à la ville voisine, d'une île à une autre. Une fois arrivés, les gens tiraient le navire sur la plage, et rentraient le mât et les avirons. Fallait-il repartir, on poussait de nouveau l'embarcation dans les flots. Ainsi se faisaient les traversées, sans hâte, et au milieu d'incidents de toute sorte, quelquefois avec de grands risques. Ces rivages découpés sont mauvais pour le marin qui ne les connaît pas familièrement. Le moindre coup de vent pouvait briser contre des récifs la barque fragile et l'équipage.

Les dangers de la mer et du vent n'étaient peut-être pas les plus redoutables; les hommes l'étaient davantage. La vie des marchands de ce temps là était une vie d'aventures, souvent extraordinaires. Sur les bords de ce petit bassin de la Méditerranée, le long des côtes de l'Asie-Mineure, de l'Afrique et de la Sicile, habitaient des peuples qui ne se connaissaient pas, et où l'étranger était souvent fort mal accueilli. En outre, chaque négociant était en même temps une sorte de pirate, qui ne se bornait pas aux échanges pacifiques, mais qui

tâchait de s'enrichir aux dépens des plus faibles. Lorsque Télémaque débarque dans le pays de Nestor, roi de Pylos, celui-ci lui adresse ainsi la parole :

« O nos hôtes, qui êtes-vous ? Naviguez-vous pour quelque trafic, ou bien, à l'aventure, comme des pirates qui, jouant leur vie, portent le malheur aux étrangers ? »

Ainsi, loin d'être un métier déshonorant, celui de pirate était tout aussi considéré que celui de marchand, l'un se confondait avec l'autre. Les pirates parcouraient la mer, attaquaient les navires, enlevaient la cargaison et vendaient comme esclaves les passagers et les matelots.

De là les existences les plus tourmentées et les plus extraordinaires. Ulysse, en abordant à Ithaque, ne veut se faire reconnaître de personne, et lorsque son serviteur Eumée le questionne, il répond en racontant, sous son propre nom, l'histoire d'un homme qui avait eu la vie la plus accidentée qu'on puisse imaginer. C'était un habitant de l'île de Crète, qui n'avait pas de goût pour la vie de famille, mais qui aimait les navires, les voyages, les embuscades et les combats. Il avait d'abord été chef de parti et commandé des expéditions peu importantes, pour piller des villes étrangères, puis il avait pris part à la guerre de Troie. Revenu chez lui, il resta un mois en Crète, dans sa famille, mais il s'en fatigua bientôt, et reprit la mer avec neuf navires et de hardis compagnons, pour aller de Crète en Egypte. Les voilà donc débarqués dans un pays inconnu, avec l'intention de faire du butin. En effet, ils fondent sur le premier village qu'ils rencontrent, tuent les hommes et enlèvent les femmes et

les enfants. Malheureusement pour eux, les gens du pays prennent les armes, et les forbans sont mis en déroute. Notre homme se jette aux genoux du chef des indigènes, obtient la vie sauve et reste sept ans dans le pays, où il travaille et s'enrichit. Le besoin de voir encore des contrées nouvelles s'empare de lui; il va en Phénicie et y reste un an; de là il repart pour l'Afrique, avec un chargement. Mais en approchant de l'île de Crète, une tempête brise son navire. Il se sauve en s'accrochant au mât, reste ainsi neuf jours sur l'eau, et est jeté enfin sur une côte inconnue. Là, il est accueilli avec bienveillance; le roi du pays lui procure même un navire pour retourner chez lui; mais pendant la traversée, ses compagnons le dépouillent de ses vêtements, lui donnent en échange des haillons et font de lui leur esclave. Pendant leurs descentes à terre, ils attachent le malheureux à un banc de rameurs. Lui, cependant, réussit à s'échapper, en nageant, aborde au rivage d'Ithaque, où il rencontre heureusement de braves gens pour lui procurer des vêtements, un repas et un gîte.

Ce récit contient évidemment quelques exagérations; les Crétois avaient d'ailleurs, même aux yeux des Grecs, la réputation d'être menteurs. Cependant, comme Ulysse tenait à être cru par Eumée, il fallait que son histoire fût vraisemblable et que des aventures de ce genre ne parussent pas impossibles. Bien des gens passaient ainsi leur vie dans des courses errantes où ils cherchaient fortune. Que devenait la maison, quand le chef était ainsi parti depuis longtemps, qu'on n'avait de lui aucune nouvelle, qu'il pouvait être tout aussi bien roi dans une île, qu'esclave attaché à la meule, mort que vivant? A cette époque où la loi protégeait peu les

personnes, une famille ainsi abandonnée était condamnée à la misère, au mépris et à la servitude.

Ulysse n'est donc pas encore revenu à Ithaque, et on n'a de lui aucune nouvelle. Voilà déjà la vingtième année qu'il est parti; son fils Télémaque, tout petit enfant alors, est devenu un homme, et sa jeune femme Pénélope a vieilli. Mais le souvenir de son mari est resté vivant dans son cœur et, tout en le croyant mort, elle l'attend toujours. Pendant ce temps, Ulysse est retenu dans une île lointaine, par la déesse Calypso, qui le flatte sans cesse par de douces et caressantes paroles, afin qu'il oublie Ithaque. « Mais Ulysse désire revoir la fumée de son pays, et voudrait mourir. » Aussi, tandis que l'homme est absent, la maison, abandonnée à la garde d'une femme et d'un enfant, tombe au pouvoir de ceux qui ont envie de ses richesses. La maison d'Ulysse a été envahie par les jeunes gens nobles du pays qui, tous, demandent à épouser Pénélope. Son mari, disent-ils, doit être mort, puisque depuis dix ans on ne sait ce qu'il est devenu. Il faut donc que la veuve se décide à prendre un second mari. Il est vrai que ces prétendants à la main de Pénélope se conduisent d'une singulière façon. Ordinairement « ceux qui désirent épouser une femme vertueuse et riche, et qui ont des rivaux, amènent des bœufs et de grasses brebis pour offrir un repas aux amis de la jeune fille, et ils font de brillants cadeaux; mais ils ne dévorent pas impunément la fortune d'autrui. » Dans la maison d'Ulysse, c'est tout le contraire. Elle est sans chef; le vieux Laërte, père d'Ulysse, s'est retiré à la campagne pour y achever ses derniers jours dans le chagrin et la solitude, et comme Télémaque est trop jeune pour agir en chef de famille, les prétendants pillent les biens

d'Ulysse et s'installent chez lui en maîtres; ils font la cour à Pénélope avec la fortune de son mari.

Il ne faut pas trop nous étonner de voir la maison d'Ulysse ainsi envahie par une nuée de prétendants. Cette manière de faire sa cour à une femme de sang royal, cette sorte de concours institué parmi la jeunesse était une coutume d'autrefois. Hérodote raconte que Clisthène, roi de Sicyone, ayant résolu de marier sa fille, fit annoncer pendant les jeux Olympiques que tous ceux qui aspiraient à l'honneur d'épouser sa fille devraient se rendre chez lui dans le délai de soixante jours, et qu'il choisirait parmi eux son gendre dans le courant de l'année à partir du soixantième jour. Les prétendants vinrent en grand nombre et s'établirent chez Clisthène, qui les faisait lutter à la course et à tous les exercices du corps, pour reconnaître le plus digne. C'est ainsi que Pénélope elle-même, pour faire son choix, imaginera, comme nous le verrons plus loin, une sorte de tournoi entre les prétendants.

Au moment où commence notre histoire, « les fiers prétendants s'amusaient à jouer aux dés devant les portes, assis sur la peau des bœufs qu'ils avaient tués eux-mêmes. Les hérauts et les serviteurs s'empressaient autour d'eux; les uns mêlaient le vin et l'eau dans les cratères, d'autres lavaient les tables avec des éponges poreuses, et, après les avoir placées devant les prétendants, ils découpaient les viandes. » Télémaque cependant, à mesure qu'il grandissait, avait senti grandir en lui la haine de ces insolents étrangers qui mangeaient son patrimoine, recherchaient la main de sa mère et insultaient à la mémoire de son père. A cet instant même, il songe que si Ulysse était là, il mettrait en fuite ces impudents. Pénélope de son côté, retirée chez elle, pleure. Lors-

qu'après le repas, elle entend le chanteur Phémius célébrer le retour de Troie, elle descend, ne pouvant supporter sa douleur, et elle dit au chantre divin :

« Phémius, tu sais beaucoup d'autres chants par lesquels les aèdes nous charment en célébrant les actions des hommes et des dieux. Assis au milieu des prétendants, tandis qu'ils boivent en silence, chante-leur un de ces chants, mais cesse celui-là. Il est lugubre et oppresse mon cœur dans ma poitrine, depuis qu'une douleur inconsolable s'est emparée de moi. Car je pleure une tête chérie, et je me souviens toujours de l'homme dont la gloire emplit la Grèce et Argos. »

Ainsi la pensée d'Ulysse est toujours présente à l'esprit de Télémaque et de Pénélope. Le fils, qui n'a jamais connu son père, mais qui à si souvent entendu parler de lui, l'attend comme le vengeur des humiliations infligées à son nom et des dommages causés à sa maison : la piété filiale se mêle dans son âme à un orgueil viril. L'épouse est surtout pénétrée de tendresse mélancolique, elle a pour Ulysse le culte d'une femme aimante et fidèle, et fière de la gloire de son mari. Pénélope est tout entière à ses regrets ; Télémaque à son désir de revanche.

Aussi, lorsque Minerve, la déesse protectrice d'Ulysse, vient trouver Télémaque, et, sous les traits d'un ami de la famille, de Mentès, roi des Taphiens, lui annonce qu'Ulysse n'est pas mort, qu'il est peut-être retenu dans une île, dans un pays sauvage, mais qu'il reviendra bientôt ; quand elle lui conseille de réunir les gens du pays et de leur demander un navire pour aller à la recherche d'Ulysse, afin de savoir s'il existe encore, et, dans le cas où il ne serait plus, afin de le venger ; lors-

qu'enfin elle lui rappelle l'exemple fameux d'Oreste qui vengea le meurtre de son père Agamemnon en tuant Egisthe, elle trouve le jeune homme tout disposé à suivre ses conseils et tout prêt à agir. Aussitôt, Télémaque s'approche des prétendants, et, pour la première fois, les menace d'un châtiment.

« Prétendants de ma mère, qui avez une insolence orgueilleuse, mangeons maintenant et réjouissons-nous ; ne faisons point de tumulte, car il est bien d'écouter un tel aède, qui est semblable aux dieux par sa voix. Mais demain, dès l'aube, réunissons-nous tous dans l'assemblée pour que je vous déclare que vous devez partir de cette maison. Songez désormais à d'autres festins, et mangez vos propres biens en vous invitant les uns les autres. Mais s'il vous semble meilleur de dévorer impunément la fortune d'un seul homme, continuez ; quant à moi, j'invoquerai les dieux immortels, afin que Jupiter veuille que vous soyez punis. Puissiez-vous alors périr sans vengeance dans cette demeure ! »

Le lendemain, comme il l'avait annoncé, Télémaque fit convoquer l'assemblée, et s'y rendit lui-même armé d'une lance et accompagné de ses chiens. Télémaque est le fils du roi, mais on voit à quoi se réduit la royauté de ce temps. Le roi est l'homme le plus riche du pays, celui qui possède le plus de terres et de bétail. Il est le chef d'un clan et rencontre souvent de la résistance parmi ses compagnons. Sa suzeraineté n'est entourée d'aucun appareil extérieur ; il est seulement assis sur un siège d'honneur dans l'assemblée des notables qui se réunit sur la place publique. Sa maison est encore d'une simplicité bien primitive. Elle se composait d'une vaste cour remplie de fumier où vaguaient les animaux

domestiques. Une seconde cour, fermée par un mur et entourée de portiques, communiquait avec l'habitation par un vestibule donnant accès dans la grande salle. Cette salle était la plus grande pièce de l'habitation. Celle du palais de Tyrinthe avait cent quinze mètres carrés. Celle de la maison d'Ulysse devait être assez vaste pour recevoir un grand nombre de convives. Au centre de cette salle était le foyer, entouré par quatre colonnes. Les murs étaient de bois, souvent recouverts de plaques de métal ou ornés de peintures barbares, dessins d'ornement ou figures d'animaux. Des armes étaient suspendues aux murailles, le plafond était en solives, le sol en terre battue, durcie avec des pierres et de la chaux, mais encore assez friable pour qu'il fallût l'égaliser avec un râteau. La chambre d'Ulysse et de Pénélope était séparée de la salle des hommes par une cour intérieure; elle était faite en murs de pierres taillées; les femmes de service habitaient dans des appartements en étage.

C'est dans la salle principale qu'avaient lieu toutes les réunions, et surtout les repas. Les animaux égorgés dans la cour sont rôtis dans la salle jonchée de débris, de peaux et d'ossements. Des tables en bois sont placées devant chaque convive; on mange en chantant et en criant au milieu de la fumée qui emplit la salle, car les cheminées font défaut. Tout le luxe de la maison consiste dans les armes, les étoffes, et dans la vaisselle, particulièrement dans les coupes d'argent et d'or. Les propriétés d'Ulysse ne pouvaient pas être très considérables. Ithaque est une pauvre île, où il n'y a ni grandes plaines ni prairies, mais seulement des chèvres. Si pauvre qu'elle fût cependant, « je la préfère, disait Télémaque, à un pays fécond en chevaux. » Il l'aimait ainsi, et tout

en elle lui semblait beau, parce que c'était sa patrie.

L'assemblée se réunit donc ; les vieillards se placent autour de Télémaque, et celui-ci prend la parole pour dénoncer les prétendants et implorer le secours de ses amis.

« Les prétendants ont entouré ma mère contre sa volonté ; ce sont pourtant les fils chéris des nobles qui siègent ici. Ils refusent d'aller dans la maison du père de Pénélope pour qu'il lui fasse une dot et la donne à celui qui lui plaira davantage. Au contraire, ils passent toutes leurs journées dans notre demeure, égorgeant mes bœufs, mes brebis et mes chèvres grasses ; ils font bonne chère, boivent impunément mon vin noir et dévorent tout. Il n'y a point ici un homme tel qu'Ulysse pour protéger la maison contre la ruine. Et moi, je ne peux pas me défendre ; on me trouverait misérable et sans force. Ah ! certes, je me défendrais, si j'en avais le pouvoir. De telles choses ne peuvent se supporter, et ma maison périt honteusement. Indignez-vous donc, vous autres ; craignez les peuples voisins qui habitent autour de nous, et la colère des dieux qui se tourneront contre vous, détestant ces actions coupables. »

Antinoüs, le plus hardi des prétendants, répondit à Télémaque, alléguant qu'ils étaient trompés par Pénélope; que depuis quatre ans elle leur promettait de choisir l'un d'entre eux pour mari, et qu'elle voudrait seulement avoir auparavant fini de tisser une grande toile destinée à servir plus tard de linceul au vieux Laërte ; mais qu'au lieu d'achever cette toile elle défaisait chaque nuit son travail du jour, afin de retarder l'heure de son nouveau mariage. Que Télémaque la renvoie donc, puisqu'il est le maître, en lui ordonnant d'épouser celui qui lui plaira. Télémaque

repousse avec indignation la proposition d'Antinoüs. Il ne veut pas renvoyer celle qui lui a donné le jour et l'a nourri de son lait. Cependant, s'il n'avait pas été un fils pieux et tendre, il aurait eu le droit de le faire. Pénélope est considérée comme une veuve, puisque tout le monde croit à la mort de son mari, et son titre de veuve ne lui laisse aucun droit dans la maison de son fils. Sa fidélité n'en est que plus touchante. Comme on la plaint et comme on l'admire ! On la plaint d'être ainsi exposée aux outrages de jeunes gens brutaux qui en veulent à sa dot autant qu'à sa personne, et on l'admire d'être à la fois si obstinée dans son affection pour l'absent, et si ingénieuse à déjouer les entreprises de ses galants.

Les faibles ont toujours tort. Télémaque a eu beau montrer toute la grossièreté des prétendants : ceux-ci sont les plus forts, et l'assemblée n'ose rien décider; tous restent assis en silence, et quoique nombreux, ils n'ont pas le courage d'élever la voix contre les prétendants. On se sépare sans avoir rien fait. Télémaque, conseillé par Mentor son tuteur, a résolu de partir pour Pylos, à la recherche d'Ulysse. Mais les prétendants ne le croient pas capable d'exécuter son dessein ; et tout en faisant rôtir la chair des chèvres et des porcs, ils le raillent cruellement.

« Certes, disait l'un, Télémaque médite notre mort. Il ramènera des défenseurs de la sablonneuse Pylos ou de Sparte, car il le désire ardemment. Peut-être même a-t-il l'intention d'aller dans le pays fertile d'Epire, pour en rapporter des poisons mortels qu'il jettera dans un cratère, pour nous tuer tous. »

Et un autre de ces jeunes insolents disait :

« Qui sait si lui aussi, étant parti au loin sur un navire creux, ne périra pas, errant comme Ulysse ? Il nous donnerait ainsi un plus grand travail ; il faudrait nous partager ses biens et abandonner la maison à sa mère et à celui qu'elle épouserait. »

La situation de Télémaque est presque aussi pénible que celle de sa mère. Ce n'est pas seulement la ruine qui le menace ; mais il est obligé de supporter les humiliations et de rentrer ses larmes.

Il part donc, le soir même. Mentor a équipé pour lui une embarcation et a réuni vingt hommes d'équipage. Il part furtivement, sans rien dire à sa mère, et après avoir recommandé le secret à sa chère nourrice Euryclée qui l'avait élevé dès son enfance, et qui avait pour lui une tendresse et un dévouement sans bornes. La pauvre vieille femme pleure quand le jeune homme lui révèle son dessein ; elle tremble qu'il ne lui arrive malheur. Rassurée cependant par les bonnes paroles de Télémaque, elle jure de ne rien dire à Pénélope avant douze jours. Il part, va à Pylos où il est accueilli avec tendresse par le vieux roi Nestor, puis à Sparte où Ménélas le reçoit magnifiquement, mais nulle part on ne peut lui donner aucun renseignement certain sur Ulysse. Tous les entretiens qu'il a au sujet de son père ne peuvent que ranimer sa douleur et augmenter ses regrets.

La nouvelle du voyage de Télémaque ne fut connue qu'au bout de quelques jours par les prétendants. Ils croyaient le fils d'Ulysse parti pour visiter ses champs, et pour voir son grand-père Laërte. Mais celui-là

même, qui avait prêté l'embarcation sur laquelle Télémaque était monté avec ses rameurs, vint le leur raconter. Plus de doute ; ce Télémaque est plus redoutable qu'on ne l'imaginait; il faut l'empêcher de revenir. Pénélope, de son côté, apprit la nouvelle par le héraut Médon qui avait surpris les conversations des prétendants et leur intention de faire à Télémaque un mauvais parti. A cette nouvelle, elle faillit s'évanouir; ses yeux se remplirent de larmes, et elle demeura muette, immobile. Faut-il donc qu'à la douleur d'avoir perdu son mari, s'ajoute la crainte de perdre son fils? Ses servantes l'entourent sans pouvoir la consoler; elle leur confie dans un discours bien touchant les angoisses qui lui serrent le cœur.

« Ecoutez, mes amies ; le dieu de l'Olympe m'a réservé plus de maux qu'à toutes les femmes de mon âge, qui ont été nourries avec moi. J'ai d'abord perdu mon généreux mari, au cœur de lion, qui se distinguait par ses vertus parmi tous les Grecs, et dont la gloire était répandue au loin dans la Grèce et dans Argos. Et maintenant, voici que les tempêtes ont emporté sans gloire, loin de la maison, mon fils chéri, sans que j'aie appris son départ. Malheureuse! aucune de vous n'a songé dans son esprit à m'éveiller de mon lit, et pourtant vous saviez qu'il était parti sur un navire creux et noir. Si j'avais su qu'il entreprenait ce voyage, ou il serait resté ici, malgre son désir, ou il m'aurait laissée morte dans la maison. »

Puis, la nuit venue, Pénélope, seule dans sa chambre, n'ayant pas voulu manger, réfléchit à la destinée de son mari et de son fils. Le sommeil est enfin plus fort que la douleur; elle s'endort et fait un rêve. Il lui semble voir le fantôme de sa sœur qui lui apprend

comment Télémaque est parti avec l'appui de Minerve qui ne l'abandonnera pas. Pénélope voudrait en savoir davantage.

« Si tu es déesse, dit-elle au fantôme, et si tu as entendu la voix de la déesse, parle-moi aussi de ce malheureux Ulysse. Vit-il et voit-il la lumière du soleil, ou est-il mort et descendu dans les demeures de Pluton ? »

Le vague fantôme répondit :

« Je ne te révèlerai pas s'il vit ou s'il est mort. Il ne faut pas dire de vaines paroles. »

C'est sur cette impression que Pénélope se rendort, à demi rassurée, pensant à Ulysse et à Télémaque, aux deux affections qui sont toute sa vie. Elle ne savait pas qu'à ce même moment les prétendants, après avoir armé un navire, étaient allés s'embusquer dans le détroit par où devait revenir Télémaque, avant d'aborder à Ithaque, et qu'ils l'attendaient, décidés à se débarrasser du fils, comme ils se croyaient, les insensés, délivrés du père.

CHAPITRE II.

LE NAUFRAGE D'ULYSSE.

Ulysse cependant était retenu depuis sept ans dans l'île d'Ogygie, où son navire avait été poussé par une tempête. Tous ses compagnons s'étaient noyés; lui seul avait été jeté sur le rivage. Calypso, reine de cette île, était une déesse, belle et immortelle. Ulysse lui plut, elle l'aima, et voulant l'avoir pour mari, elle le retint auprès d'elle, usant de son pouvoir divin pour l'empêcher de partir. Quelle que fût en effet la beauté de Calypso, Ulysse aimait mieux sa femme Pénélope; et si agréable que fût le séjour de cette île, Ulysse préférait sa pauvre Ithaque.

« Je ne puis, disait-il en racontant plus tard ses aventures, rien voir qui me soit plus doux que mon pays. La nymphe divine, Calypso, m'a retenu dans sa grotte creuse, désirant m'avoir pour mari; de même Circé l'astucieuse m'a retenu dans ses demeures à Ea, désirant aussi m'avoir pour mari, mais elles ne réussirent jamais à persuader mon cœur. Rien n'est plus doux à l'homme que sa patrie et ses parents, quand même, sur une terre étrangère et loin de sa famille, il habiterait dans une riche maison. »

Il était cependant bien séduisant, l'endroit où Ulysse vivait à côté de Calypso.

« Dans le foyer brûlait un grand feu de cèdre et de thuya dont l'odeur embaumait toute l'île; et, tout auprès, la nymphe chantait d'une belle voix, en tissant de la toile avec une navette d'or. Autour de la grotte, il y avait une forêt verdoyante, aunes, peupliers et cyprès odorants. Les oiseaux qui déploient leurs ailes y faisaient leurs nids, chouettes,

éperviers et bavardes corneilles de mer qui vivent de la mer. Une jeune vigne chargée de grappes étendait ses branches contre le mur de la grotte profonde, et quatre cours d'eau limpide coulaient, d'abord voisins, puis divisés çà et là, à travers de molles prairies d'aches et de violettes. Un dieu même, arrivant en ce lieu, l'eût admiré et se serait réjoui de le voir. »

Mais Ulysse n'admirait pas toutes ces merveilles et ne se réjouissait pas de les voir. Pendant des journées entières, il restait assis sur le rivage, pleurant et regardant la vaste mer. C'est qu'en effet rien n'est plus fort dans le cœur de l'homme que l'amour du pays et de ceux qu'on y a laissés. Nul charme n'est aussi puissant. Si on l'oublie quelquefois, il se réveille bientôt, et il n'y a pas de remède qui le guérisse. Ainsi le marin breton, transporté sur un grand vaisseau dans les pays splendides de l'Orient, sous un ciel d'azur, au milieu des verdures, des fleurs et des parfums, pense toujours à la lande nue et brumeuse où ses parents habitent sous un toit de chaume.

Enfin les dieux ont eu pitié de la douleur d'Ulysse. S'il a commis des fautes envers eux, il les a assez expiées. Jupiter envoie donc Mercure à Calypso pour lui ordonner de laisser partir Ulysse sur un radeau qu'il se construira lui-même. La belle Calypso frémit en apprenant la volonté de Jupiter, mais elle promet d'obéir et va trouver Ulysse pour lui annoncer sa délivrance. Ulysse a été souvent trompé, il sait que Calypso l'aime, et il s'étonne qu'elle le laisse partir ; il ne comprend pas surtout qu'on l'engage à se risquer en pleine mer sur un simple radeau. Mais les serments de Calypso lui garantissent sa bonne foi ; il se décide à courir l'aventure. Avant de le quitter, la déesse tente un der-

nier effort ; elle fait entrevoir à Ulysse le bonheur dont il pourrait jouir sans fin auprès d'elle, puisqu'il serait immortel, et les souffrances qu'il endurera encore avant de rentrer dans sa patrie. Vains efforts ! La résolution d'Ulysse est prise ; il sait à quoi il renonce et les dangers qu'il affronte, mais il a un cœur viril, et il a depuis longtemps appris à souffrir.

« Vénérable déesse, répond-il, ne t'irrite pas contre moi. Je sais bien que la sage Pénélope est très inférieure à toi par la stature et la beauté; elle est mortelle, tandis que tu ne connaîtras ni la mort ni la vieillesse. Malgré cela je veux et je désire tous les jours voir l'heure du retour et rentrer dans ma maison. Si quelque dieu me brise encore sur la mer sombre comme du vin, je le supporterai avec un cœur patient. J'ai déjà beaucoup souffert et beaucoup peiné sur les flots et dans la guerre ; que de nouvelles souffrances s'ajoutent à celles-là. »

Le dieu Neptune, ennemi d'Ulysse, allait mettre à une rude épreuve ce courage et cette patience du héros. Le voilà engagé dans la haute mer sur le radeau qu'il a construit avec des troncs d'arbres attachés ensemble, et qu'il a muni d'un gouvernail, d'un mât et d'une voile. Calypso y a déposé du vin, de l'eau et des aliments. La mer est calme, le marin est heureux. Il vogue, en s'orientant à l'aide des astres. Après dix-sept jours d'une traversée facile, tout à coup le vent se met à souffler avec violence ; le flot grossit ; c'est une tempête.

« Malheureux que je suis ! s'écria Ulysse, que va-t-il m'arriver? De quelles nuées Jupiter couronne le vaste ciel, et comme il a bouleversé la mer ! les tempêtes de tous les vents se précipitent. Ma mort est certaine. Trois ou quatre fois heureux les Grecs qui ont péri jadis devant la grande Troie

pour plaire au fils d'Atrée! Plût aux dieux que je fusse mort et que j'eusse subi ma destinée le jour où les Troyens en foule lancèrent sur moi leurs traits d'airain autour du cadavre du fils de Pélée ! J'aurais eu des funérailles, et les Achéens auraient célébré ma gloire, tandis qu'aujourd'hui mon destin est de succomber misérablement.

« Comme il parlait, une grosse lame se jeta sur lui d'en haut avec un élan terrible, et fit tournoyer le radeau. Il fut lancé loin du radeau et lâcha le gouvernail. La bourrasque terrible des vents confondus brisa le mât par le milieu; la vergue et la voile tombèrent dans la mer, et il resta longtemps sous l'énorme vague sans pouvoir reparaître, car il était alourdi par les vêtements que lui avait donnés la déesse Calypso. Enfin, il revint à la surface, et vomit l'eau salée qui ruisselait de sa tête. »

Dans cette situation critique, Ulysse ne perdit pas sa présence d'esprit.

« Quoique brisé de fatigue, il n'oublia pas le radeau, mais, le poursuivant à travers les flots, il parvint à le saisir, et il s'y assit pour échapper à la mort. La large houle l'emportait de côté et d'autre. Comme le vent d'automne chasse par les plaines des broussailles qui courent enchevêtrées, ainsi les vents portaient çà et là le radeau sur la mer. »

C'en était fait d'Ulysse, si une divinité de la mer, touchée de ses malheurs, n'était venue à son aide. Semblable à un oiseau de mer, elle s'approcha du malheureux, lui conseilla de se sauver à la nage, et lui donna un talisman avec lequel il pouvait tout braver. Le malheur a rendu Ulysse défiant, il craint d'avoir été trompé par une fée malfaisante, et il attend, avant de se mettre à l'eau, que son esquif soit brisé. Son attente ne fut pas longue; le vent avait redoublé d'efforts, et le radeau sautait comme une paille sur les vagues. Enfin une

dernière lame démolit le plancher fragile auquel Ulysse se cramponnait. Il se dépouille alors de ses habits, s'entoure du voile qui devait lui servir de talisman et se confie aux divinités marines. Pendant deux jours et deux nuits, il erra sur la mer agitée; le troisième jour, la tempête cessa, et la terre fut en vue. Ulysse l'aperçut de loin avec le même plaisir que le malade entré en convalescence sent revenir la santé.

« Et il nageait, s'efforçant avec ses pieds de gagner la terre ferme ; mais lorsqu'il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit la mer qui sonnait contre les roches, et vomissait sur la côte aride de grandes lames déferlant avec bruit, au milieu de tourbillons d'écume. Il n'y avait ni ports, ni abris pour recevoir les navires; le rivage était hérissé de rochers et d'écueils. »

Le malheureux, se parlant à lui-même, tout en essayant de nager, se disait qu'il était perdu, lorsqu'une vague plus forte que les autres le jeta sur la côte. Il aurait pu s'y briser mille fois ; mais Minerve, toujours attentive à le protéger, amortit le coup. Le naufragé saisit un rocher de ses deux bras, attendant que la vague soit passée; une seconde vague, revenant avec violence, l'arrache et le rejette dans la mer. Ses mains sont déchirées, ses forces sont à bout. Il se détourne cependant de cet endroit funeste et cherche en nageant une anse où l'eau plus calme lui permette d'aborder. Il découvre enfin ce qu'il cherchait, et entre dans le lit d'un fleuve tranquille, qu'il salue avec joie et reconnaissance. Il était temps.

« Ses genoux et ses bras robustes étaient rompus ; son cœur avait été dompté par la mer. Tout son corps était gonflé ; l'eau salée sortait de sa bouche et de ses narines.

Sans souffle, sans voix, il gisait, faible, rendu de fatigue. »

Ce n'est pas tout que d'avoir échappé au naufrage ; il faut maintenant craindre le froid, les bêtes féroces, les hommes méchants. Comme Robinson Crusoé jeté par la tempête sur une île déserte, Ulysse se demande avec effroi ce qu'il va faire sur cette terre inconnue. Nu, sans asile, comment échapper à la mort ? Il se décide à s'éloigner du rivage et à pénétrer dans les bois voisins. Là, sous le couvert épais de deux grands oliviers sauvages, il pourra dormir et reprendre des forces.

« Aussitôt, de ses mains il se prépara un large lit, car il y avait là un amas de feuilles tel que deux ou trois hommes auraient pu s'y abriter par le plus mauvais temps. Le patient et divin Ulysse se réjouit à la vue de ce lit ; il se coucha au milieu et se couvrit de feuilles. De même qu'un paysan, à l'extrémité d'un champ, loin de tout voisinage, cache un tison dans la cendre noire pour conserver le germe du feu et n'avoir point à l'allumer ailleurs, ainsi Ulysse était caché sous les feuilles. Et Minerve répandit le sommeil sur ses yeux et ferma ses paupières pour le reposer de ses rudes travaux. »

Lorsque, dans un conte, nous avons vu un brave homme lutter avec courage contre le malheur, nous nous réjouissons, si une fée bienfaisante vient à son secours et le récompense de ses peines. Les malheureux matelots naufragés, surtout au temps d'Ulysse, ne trouvaient pas toujours, sur les côtes où le vent les avait poussés, une fée hospitalière, des vivres et des amis. Le plus souvent ils avaient à lutter contre le froid, la faim ou des sauvages qui les tuaient ou les gardaient comme esclaves. Mais Ulysse est si énergique, si patient dans le malheur, nous nous intéressons tant à lui, et

à sa femme et à son fils, que nous serions bien désappointés s'il ne finissait pas par se tirer d'affaire. C'est maintenant surtout, après ce terrible naufrage, que nous voudrions voir apparaître une bonne déesse, meilleure que Calypso.

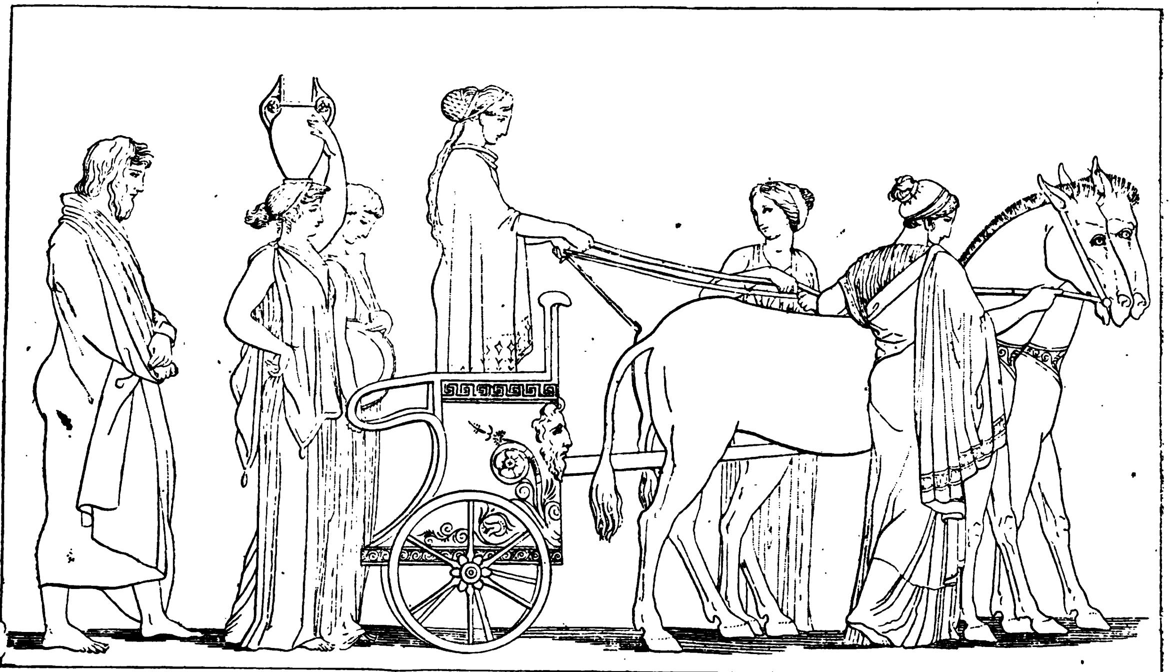
Le hasard avait amené Ulysse dans le pays des Phéaciens, où régnait le sage et pieux Alcinoüs. Or, cette nuit même, tandis qu'Ulysse dormait dans son lit de feuilles, la fille du roi, la belle Nausicaa aux bras blancs, avait eu un songe. Une de ses amies lui était apparue et lui avait conseillé d'aller aux lavoirs qui avoisinaient la ville, pour laver et blanchir les étoffes de laine et de lin qui allaient servir à son prochain mariage. Nausicaa, dès le matin, était allée trouver sa mère qui filait auprès du foyer, et son père qui se rendait au conseil ; elle avait demandé et obtenu la permission d'aller aux lavoirs. Dans ce temps-là, les filles des rois ne croyaient pas déroger en lavant elles-mêmes, avec leurs amies et leurs servantes, le linge de la famille.

La bande joyeuse monte dans un chariot, se rend auprès du ruisseau où étaient les lavoirs, et, le travail fini, se met à manger et à jouer.

« Lorsque Nausicaa et ses servantes eurent fini de manger, elles quittèrent leurs voiles de tête, et jouèrent à la balle. Et Nausicaa aux bras blancs conduisait le chœur. Telle, Artémis parcourt les montagnes, joyeuse de ses flèches, et sur le Taygète escarpé ou sur l'Erymanthe, elle se plaît à poursuivre les sangliers et les cerfs rapides. Avec elle jouent les nymphes agrestes, filles de Jupiter qui porte l'égide, et Latone s'est réjouie dans son cœur. Artémis les dépasse toutes de la tête, et quoique toutes soient belles, on la reconnaît facilement. Ainsi la jeune vierge brillait au milieu de ses femmes. »

Tout à coup, la balle lancée par Nausicaa tomba dans le ruisseau; les jeunes filles poussèrent un cri; Ulysse, qui dormait près de là, se réveilla. Il hésitait à se montrer, mais la nécessité l'y oblige, et il apparaît, encore tout sali par l'eau, l'écume, le sable. Les jeunes filles effrayées s'enfuirent; Nausicaa seule resta immobile, et attendit. A sa vue, Ulysse se sent pénétré de confiance, de respect, d'admiration, et, n'osant pas s'approcher d'elle, il lui adresse de loin ces touchantes paroles, bien faites pour flatter, pour émouvoir et pour rassurer la vierge charmante qui les écoute.

« Je te supplie, ô reine, que tu sois déesse ou mortelle. Si tu es une des déesses qui habitent le vaste ciel, tu ressembles surtout à Artémis, fille du grand Jupiter, par la beauté, la stature et la grâce. Si tu es une mortelle vivant sur la terre, trois fois heureux ton père et ta mère vénérée, trois fois heureux tes frères! Sans doute leur âme est toujours pleine de joie à cause de toi, te voyant si florissante te mêler aux chœurs de danse. Mais plus heureuse entre toutes la destinée de celui qui, te comblant de présents d'hyménée, te conduira dans sa maison. Mes yeux n'ont jamais vu parmi les mortels aucun homme, aucune femme aussi belle; je suis saisi d'admiration. Jadis à Délos, près de l'autel d'Apollon, je vis une tige nouvelle de palmier. J'étais allé là-bas, et beaucoup de gens avaient fait comme moi ce voyage qui devait me porter malheur. En voyant ce palmier, je fus longtemps étonné dans mon âme, car jamais un si bel arbre n'était sorti de la terre. Ainsi, femme, je t'admire et je reste étonné, n'osant pas toucher tes genoux, bien qu'une grande douleur m'accable. Hier, après vingt jours, je me suis sauvé de la mer sombre comme du vin. Jusqu'alors les flots et les tempêtes rapides n'avaient pas cessé de m'entraîner loin de l'île d'Ogygie; maintenant une divinité m'a jeté ici pour y souffrir de nouveaux malheurs, car je ne crois pas qu'ils



Nausicaa.

Reproduction de Flaxman.



soient finis ; les dieux m'en préparent d'autres encore. Aussi, reine, aie pitié de moi ; après bien des fatigues, tu es la première à qui je sois venu, et je ne connais personne parmi les habitants de ce pays. Montre-moi le chemin de la ville, donne-moi quelque lambeau pour me couvrir, si tu as apporté des vêtements. Puissent les dieux t'accorder tout ce que ton cœur désire, un mari, une maison, où règne une heureuse concorde ! Rien ne vaut mieux, il n'y a pas de sort plus enviable que celui d'un mari et d'une femme qui gouvernent leur maison dans la concorde ; les méchants en sont pleins de dépit, mais leurs amis se réjouissent, et ils ont une bonne renommée. »

Nausicaa répondit doucement à Ulysse qu'elle allait lui faire donner ce dont il avait besoin, et lui montrer le chemin de la ville. Elle termina en lui disant son nom. Alors, sur son ordre, les servantes apportèrent des étoffes et de l'huile parfumée ; Ulysse se retira, puis reparut couvert de fins vêtements et embelli par la volonté de Minerve.

Dans les contes et dans les romans, les situations de ce genre se dénouent ordinairement par un mariage. Il se trouve, à point nommé, que le héros persécuté est un jeune prince de sang royal à qui la belle princesse qui lui est venue en aide peut sans honte donner son cœur et sa main. Ils se marient, et tout le monde est content. Pas toujours, cependant ; on sent trop combien ces rencontres sont invraisemblables, et l'on ne se plaît pas longtemps aux mensonges qui se laissent trop voir. Aussi n'y a-t-il rien de pareil dans Homère ; ses personnages sont en cette circonstance plus vrais et plus délicats que beaucoup de héros de romans. Minerve ne veut pas faire naître l'amour dans le cœur d'Ulysse ; elle veut seulement que Nausi-

caa se sente attirée vers lui par une douce sympathie, afin qu'il soit bien accueilli dans la maison d'Alcinoüs. Ulysse admire la jeune fille, mais il n'éprouve pas pour elle un autre sentiment ; son âge, ses infortunes, la préoccupation du retour à Ithaque éloignent de son esprit toute pensée étrangère. Au contraire, Nausicaa, pour qui le jour du mariage approche, a été frappée par la beauté divine d'Ulysse, et, sans s'arrêter à l'espérance frivole d'un mariage avec un inconnu, elle souhaite d'avoir un époux qui lui ressemble.

« Plût aux dieux, dit-elle, qu'un tel homme fût appelé mon mari, qu'il habitât ici et voulût y rester ! »

Un mariage entre Ulysse et Nausicaa est impossible, une intrigue romanesque entre eux serait choquante ; l'idée de l'amour effleure à peine l'âme limpide de la vierge, comme un souffle léger qui fait frissonner une eau calme.

On repart, Ulysse accompagnant Nausicaa ; mais il est convenu qu'à l'entrée de la ville, l'étranger s'éloignera, pour éviter les mauvais propos. La jeune fille sent bien tout ce qu'aurait de singulier une intimité subite avec cet homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et de qui elle ne sait rien. Elle explique ses craintes à Ulysse avec une grâce simple et franche qui la rend encore plus aimable. Tout en elle est naïf, droit et pur.

« Je veux éviter les paroles amères des habitants, de peur que l'un d'entre eux ne me blâme en arrière, car ils sont très insolents, et que le plus méchant ne dise en venant au-devant de nous : « Quel est cet étranger grand et beau qui suit Nausicaa ? où l'a-t-elle rencontré ? Sans doute, il sera son mari. Peut-être est-ce un étranger errant qu'elle a reçu, sortant de son navire; car il n'y a pas d'étrangers près

d'ici; peut-être est-ce un dieu qui est descendu du ciel à sa prière, et qu'elle retiendra toujours. Elle a trouvé mieux d'aller chercher ailleurs un mari, car elle méprise les Phéaciens nombreux et braves qui la demandent en mariage. » C'est ainsi qu'on parlera, et j'en serai honteuse. Je blâmerais moi-même une jeune fille qui agirait ainsi et qui, sans la permission de son père et de sa mère, irait seule parmi les hommes avant son mariage. »

Une jeune fille si gracieuse et si sensée ne pouvait avoir que des parents digne d'elles. Alcinoüs et Arété, le père et la mère de Nausicaa, étaient en effet des modèles de sagesse et de vertu. Le roi Alcinoüs était si prudent et si juste, que tous ses sujets l'écoutaient comme un dieu. Quant à Arété, son nom même veut dire vertu. Nulle femme ne fut jamais plus honorée par son mari et par ses enfants. Le peuple la saluait comme une déesse, et c'est à elle qu'on s'adressait pour terminer les différends. Outre qu'ils avaient la fille la plus belle et la plus sage qu'on pût voir, Alcinoüs et Arété régnaient dans un pays riche et heureux. La ville était bien fortifiée, le port rempli de navires, tout respirait la paix, l'aisance et la joie. Mais ce qu'il y avait de plus admirable dans cette île privilégiée, c'était le palais d'Alcinoüs. Comparée à la maison d'Ulysse, celle d'Alcinoüs est un palais féerique, comme on en voit seulement en rêve. Homère ne décrit pas ici des lieux qu'il a vus, pas plus qu'en faisant les portraits de Nausicaa, de son père et de sa mère, il n'a voulu les faire à la ressemblance de personne. Il a cherché seulement à plaire par la peinture de ces personnages si vertueux et de ce pays extraordinaire.

« La maison élevée du magnanime Alcinoüs resplendissait comme le soleil ou la lune. Les murs étaient revêtus d'ai-

rain des deux côtés, depuis la base jusqu'au sommet; leur pinacle était incrusté de lapis-lazuli. Des portes plaquées d'or fermaient la demeure solide; leurs poteaux étaient revêtus d'argent et reposaient sur le seuil d'airain ; il y avait un linteau en argent et une corniche en or. Des deux côtés étaient des chiens d'or et d'argent que Vulcain avait fabriqués avec son art savant, pour garder la maison du magnanime Alcinoüs. Ces chiens étaient immortels et ne devaient jamais vieillir. A l'intérieur, depuis le seuil jusqu'au fond de la salle, des sièges étaient de place en place appuyés au mur, et recouverts de tissus légers, ouvrage des femmes. Là, les chefs des Phéaciens s'asseyaient pour boire et pour manger, car ils avaient de quoi en abondance. Des statues d'or figurant des jeunes hommes se dressaient sur des socles solides, tenant dans leurs mains des torches allumées qui, pendant la nuit, éclairaient les convives. »

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les richesses de la maison, le nombre des serviteurs, la grandeur et la fertilité du jardin. Ulysse n'avait jamais rien vu de pareil. Caché par Minerve, il était entré sans être vu, et, selon la coutume du temps, après avoir baisé les mains de la reine, et avoir imploré son secours, il s'était réfugié devant le foyer, en suppliant. Le foyer représentait la famille, c'était le lieu le plus sacré de la maison; en s'asseyant sur la cendre, Ulysse se mit donc sous la protection des dieux de l'hospitalité.

L'accueil fait à Ulysse fut tel qu'on pouvait l'attendre d'Alcinoüs et d'Arété. L'étranger fut invité à s'asseoir à table; on lui promit de lui donner un navire pour retourner dans sa patrie; et comme il était épuisé de fatigue, on lui prépara un excellent lit, où Ulysse se coucha avec bonheur et s'endormit d'un profond sommeil, espérant qu'il était enfin arrivé au terme de ses souffrances.

CHAPITRE III.

ULYSSE CHEZ LE ROI ALCINOÜS.

Le jour où Ulysse devait rentrer dans sa patrie s'était enfin levé. Tous les habitants de la ville d'Alcinoüs avaient déjà entendu parler du noble étranger, et tous brûlaient du désir de le voir. Aussi, lorsqu'Ulysse parut dans l'assemblée, sa beauté frappa tout le monde d'admiration. Le roi obtint sans peine qu'un navire de cinquante rameurs fût équipé pour le reconduire à Ithaque, et qu'on lui donnât en partant des présents d'hospitalité. Au milieu des cruautés de ces temps barbares, on est heureux de voir ici, comme dans l'Iliade, avec quelle noblesse les peuples d'alors pratiquaient ce saint devoir de l'hospitalité. Ce ne fut pas tout; l'arrivée d'Ulysse fut fêtée aussitôt par de grands jeux. Les Phéaciens n'étaient pas un peuple belliqueux, mais ils aimaient les festins, le son de la lyre, les chœurs de danses et les belles parures, comme tous les peuples riches.

Aussi, après un brillant festin, offert à Ulysse dans la maison d'Alcinoüs, la population tout entière se rendit sur la place publique où la fête devait avoir lieu. Les jeunes gens les plus beaux et les plus forts du pays se disputaient le prix de la course, du saut, du disque.

Ulysse, rêveur, pensant toujours à Ithaque, ne prenait aucune part à ces amusements. Et pourtant, mieux que tout autre, il semblait fait pour tous les exercices du corps. Les jeunes gens le regardaient avec envie et s'étonnaient qu'étant si bien découplé, il s'abstînt de lutter avec eux.

« L'étranger, disaient-ils, n'est pas mal de sa personne ; il a des cuisses, des jambes, des bras solides ; son cou et sa poitrine sont robustes, et il est même encore assez jeune, quoique le malheur l'ait brisé. »

Le fils même du roi invite donc Ulysse à descendre dans l'arène, « car il n'y a pas de plus grande gloire pour un homme que d'être fort des pieds et des mains. » Aujourd'hui nous n'admirons plus un homme d'après la beauté de ses formes et la vigueur de ses membres; nous mettons au-dessus de la force physique celle de l'esprit. Les peuples d'autrefois jugeaient autrement que nous; comme chez eux la force du corps avait une grande importance dans la vie, et que les faibles étaient exposés à mille affronts, l'homme libre se préoccupait avant tout de développer ses membres et de se rendre habile à tous les exercices qui, en le fortifiant et l'assouplissant, lui donneraient le moyen de se faire respecter. Tous les peuples anciens ont eu ce culte de la force; les Grecs l'ont conservé au temps même de leur civilisation et l'ont associé au goût des œuvres les plus délicates de l'intelligence. Toujours ils ont eu du plaisir à contempler des corps bien faits et à voir dans les gymnases, la jeunesse se livrer aux jeux qui font des hommes vigoureux, adroits et hardis. Ils plaçaient au même rang dans leur admiration l'athlète qui l'empor-

tait sur ses rivaux à la lutte, à la course, et le poète qui, dans de beaux vers, célébrait ses victoires.

Il n'est donc pas étonnant qu'Ulysse ayant refusé de prendre part aux jeux, un des jeunes gens lui répondît avec mépris qu'il était bon seulement à tenir des registres et à calculer son gain comme un vil trafiquant. « Tu n'es point un athlète », lui dit-il en terminant, et ce mot est dans sa bouche une suprême injure. Paroles inconsidérées, échappées à l'esprit imprudent d'un enfant, car Ulysse est au contraire un maître dans tous ces jeux. Relevant avec fierté le défi d'Euryale, sans même prendre la peine d'ôter son manteau, il saisit un disque beaucoup plus grand que ceux dont se servaient les concurrents, et, devant l'assemblée stupéfaite, le lança à une grande distance des autres. Cette leçon méritée rendit plus prudents les jeunes Phéaciens et augmenta le respect mêlé de crainte qu'ils avaient pour Ulysse.

Les jeux finis, après qu'on eut dansé, et fait mille tours de souplesse, on se rendit au repas du soir, après lequel, suivant l'habitude, un aède fameux, Démodocus, raconta de belles histoires. Presque toutes ces histoires se rapportaient à la guerre de Troie, et Ulysse, en les entendant, ne pouvait pas s'empêcher de pleurer. Alcinoüs ordonna donc à Démodocus de se taire, et pria Ulysse de dire son nom. Jusqu'ici, en effet, Ulysse avait été accueilli magnifiquement chez le roi, sans qu'on lui eût demandé qui il était. L'étranger suppliant est sacré ; quel qu'il soit, on doit le recevoir, le nourrir et respecter son silence. Ce n'est qu'au moment de partir, lorsqu'une sympathie plus tendre unit l'étranger à ses hôtes, qu'il est permis de l'interroger, et, même à ce moment, il a le droit de ne pas répondre.

Si pénible qu'il fût pour Ulysse de raconter longuement à des étrangers toutes les souffrances de ses voyages, il ne pouvait rien refuser à ceux qui s'étaient montrés si généreux pour lui. Il se mit donc à faire le récit des événements de sa vie depuis son départ de Troie jusqu'à son arrivée dans l'île de Calypso, événements curieux, étranges, dramatiques, où nous voyons, bien qu'ils soient inventés, ce que pouvait être, dans ces temps lointains, la vie d'un marin.

En quittant Troie avec plusieurs navires et un grand nombre d'hommes, Ulysse se proposait de rentrer à Ithaque, mais non sans avoir çà et là, s'il le pouvait, ramassé quelque butin. Il descendit d'abord dans le pays des Ciconiens, où il enleva des femmes, et des richesses qu'il partagea également entre ses compagnons. Malheureusement pour eux, ils se laissèrent surprendre par l'armée des Ciconiens, et furent tués en grand nombre. Une tempête qui dura plusieurs jours surprit ensuite la petite flotte d'Ulysse au moment où elle doublait le cap Malée, à l'extrémité sud de la Grèce. Cette tempête les poussa vers le pays des Lotophages. Les Lotophages étaient des gens qui se nourrissaient des fruits du lotus. Cette plante avait une propriété merveilleuse. Les étrangers qui y goûtaient oubliaient tout et ne voulaient plus revenir dans leur patrie. Il est inutile de dire que cette plante n'a jamais existé ; mais ce qui est vrai, c'est que, parfois, des voyageurs, séduits par l'attrait des pays où le hasard les avait conduits, s'y établissaient pour toujours, abandonnant leurs amis, leurs femmes, leurs enfants.

Ulysse cependant ramena ses compagnons par force, en les faisant attacher aux bancs des rameurs. Ils arrivèrent ensuite en face d'une contrée inconnue, dans

une île fertile, mais sans culture, où ils débarquèrent pour tuer du gibier et renouveler leur provision de vivres. Ils y passèrent un jour et une nuit. Le lendemain, Ulysse eut envie de visiter le pays voisin, et il partit avec quelques-uns de ses compagnons, laissant les autres dans l'île, où il devait revenir bientôt, car la traversée était très courte. C'est là que la bravoure et la patience d'Ulysse allaient être soumises à l'épreuve la plus cruelle. Sans le savoir, il pénétrait dans une région habitée par des géants terribles et malfaisants, les Cyclopes, monstres redoutables, qui n'avaient qu'un œil au milieu du front.

« Lorsque nous fûmes arrivés sur cette terre située tout près, nous vîmes, à son extrémité, sur le bord de la mer, une haute caverne ombragée de lauriers. Là reposaient de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres, dans un enclos fermé par de grandes pierres enfoncées dans la terre. Là habitait un homme géant qui, seul et loin de tous, faisait paître ses troupeaux; il vivait à l'écart et ne connaissait aucune loi. C'était un monstre prodigieux; il ne ressemblait pas aux hommes qui mangent du pain, mais au sommet boisé des hautes montagnes, qui apparaît isolé au milieu des autres. »

Ulysse n'aurait pas été trouver le cyclope s'il l'avait vu; mais, ne le connaissant pas, et poussé par la curiosité, il entra dans l'enclos avec ses compagnons. Par précaution, et pour s'attirer les bonnes grâces de l'étranger, il avait emporté une outre d'un vin exquis. La caverne était vide, le cyclope absent.

« Les claies étaient chargées de fromages, les étables remplies d'agneaux et de chevreaux dans des compartiments distincts pour les plus âgés, puis pour les moins grands, enfin

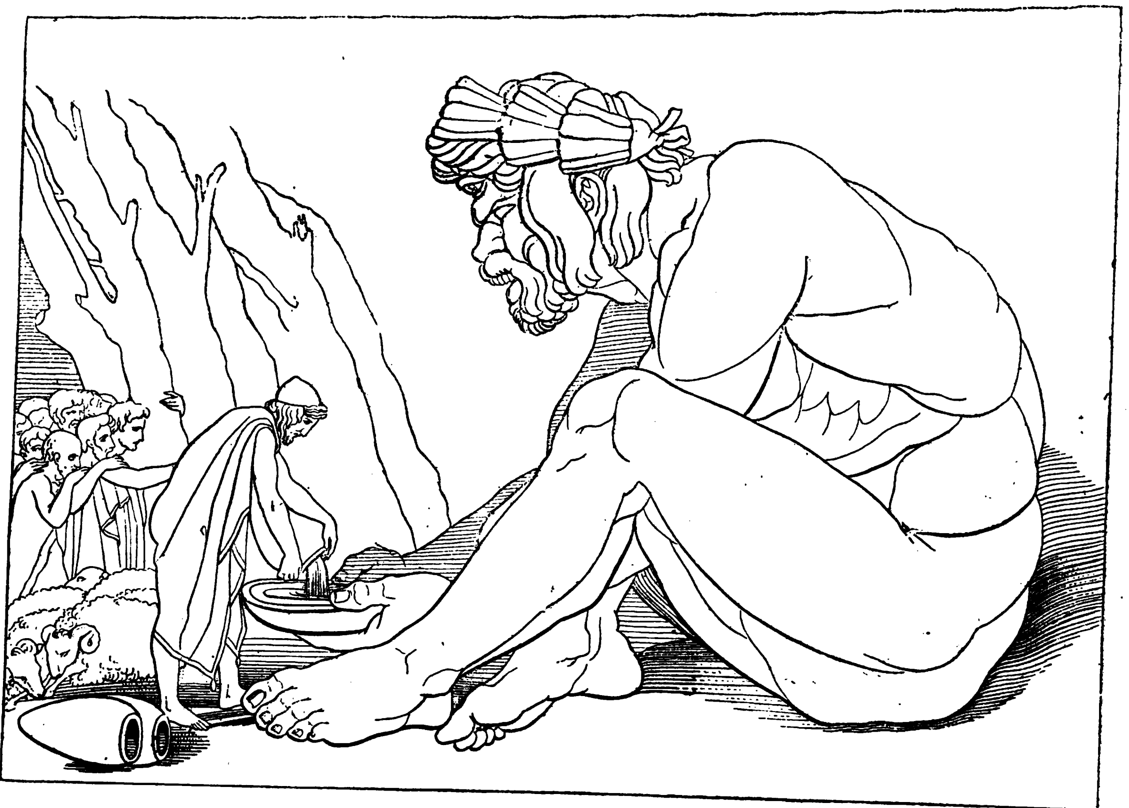
pour les nouveau-nés, tous mis à part les uns des autres ; tous les vases pour le petit lait, les jattes et les terrines à traire étaient en ordre. »

Les compagnons d'Ulysse auraient voulu partir en emmenant les chèvres et les brebis, sans se soucier de savoir si ces troupeaux leur appartenaient ; mais le démon de la curiosité les retint.

La caverne était grande. Ulysse et ses compagnons, à la vue du cyclope qui arrivait avec un chargement de bois, allèrent se cacher tout au fond. Le géant entra, poussa dans l'intérieur les femelles qu'il voulait traire et ferma soigneusement l'entrée de son habitation avec un rocher monstrueux, qu'une cinquantaine de chevaux n'auraient pas pu remuer. Ce détail nous donne une idée de la stature gigantesque du cyclope. Ulysse et ses compagnons allaient être dans ses mains comme Gulliver dans celles des géants, ou comme le Petit Poucet dans les mains de l'ogre.

Quand il eut allumé du feu pour son repas du soir, le cyclope aperçut les étrangers. Il fallait bien se montrer et parler. Ulysse prit la parole au nom de ses compagnons, et, croyant frapper l'imagination du géant, il lui dit qu'il était un des soldats du glorieux Agamemnon, le destructeur de Troie, et qu'à ce titre il lui demandait l'hospitalité; que d'ailleurs Jupiter protégeait les suppliants et les hôtes. La réponse du cyclope ne fut pas encourageante.

« Etranger, tu es insensé et tu viens de loin, toi qui m'ordonnes de craindre les dieux. Les cyclopes se soucient fort peu de Jupiter qui tient l'égide et des dieux fortunés, car nous sommes bien plus puissants qu'eux. Pour éviter la



Le Cyclope Polyphème. *Reproduction de Flaxman.*



haine de Jupiter, je n'épargnerai ni toi ni tes compagnons, si j'en ai envie... »

« A peine le cyclope eut-il parlé qu'il s'élança, étendit les mains vers les compagnons d'Ulysse, en saisit deux et les écrasa contre la terre comme des petits chiens : leur cervelle jaillit et coula sur le sol. Puis il les dépeça et les mangea sans laisser aucun reste, ni entrailles, ni chair, ni os. Après quoi, bien repu, il s'endormit. »

Effroyable situation ! De toute façon la mort des malheureux était certaine. S'ils parvenaient à tuer le cyclope pendant son sommeil en le perçant à coups d'épée, ils étaient condamnés à mourir de faim dans la caverne dont ils ne pourraient jamais déplacer la porte ; s'ils attendaient le réveil du monstre, ils serviraient le lendemain à son repas. C'est au milieu de ces angoisses qu'ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, le cyclope prit deux autres hommes, les mangea, et sortit après avoir refermé la caverne.

C'est alors qu'Ulysse conçut une idée ingénieuse pour se débarrasser du cyclope. Dans cette circonstance critique, comme au moment de son naufrage sur le radeau, après avoir gémi et prié les dieux, il reprit bien vite son courage et son sang-froid. C'est par là même qu'Ulysse nous plaît, parce que nous aimons à voir l'intelligence et la présence d'esprit aux prises avec la force brutale, et, comme l'a dit Victor Hugo,

Des géants très bêtes,
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

« Il y avait, raconte Ulysse, dans l'antre du cyclope, près de l'étable, une grande massue. C'était un olivier vert qu'il avait coupé pour le porter, une fois desséché. Il était si long et si gros que nous le comparions au mât d'un noir navire à vingt rames, grand et fait pour les transports, qui

traverse la vaste mer. J'en coupai la longueur d'une brasse, et je le donnai à mes compagnons pour l'équarrir. Ils l'équarrirent, et j'en taillai le bout que je durcis ensuite dans le feu brûlant. Je le cachai ensuite sous le fumier qui était répandu en abondance dans la caverne. Alors, parmi mes compagnons je fis tirer au sort celui qui, soulevant avec moi cet épieu, oserait l'enfoncer dans l'œil du cyclope, lorsque le doux sommeil l'aurait saisi. »

Le soir, le cyclope rentra à l'heure ordinaire, tua encore deux des compagnons d'Ulysse et se mit en devoir de les manger comme la veille. Le moment était venu de mettre à exécution le projet audacieux d'Ulysse. Cet homme, fertile en ruses, s'approcha du cyclope avec une coupe pleine du vin qu'il avait apporté. Quel sang-froid, quel empire sur lui-même ne lui fallait-il pas pour offrir avec des paroles caressantes cette coupe de vin au géant féroce qui venait encore de dévorer deux de ses amis, et dont la bouche était toute rouge de leur sang ? En échange du breuvage que le cyclope boit à pleine coupe et qu'il trouve délicieux, Ulysse demande à être épargné, non qu'il voulût sacrifier ses compagnons en se sauvant lui-même, mais pour voir jusqu'où irait la cruauté du monstre. « Je te mangerai le dernier, répondit le cyclope. Ce sera mon présent d'hospitalité. »

« Il dit, et tombant à la renverse, il gisait étendu sur le dos ; son cou énorme se pencha et le sommeil qui dompte tout, le saisit. Le vin sortait de sa gorge avec des morceaux de chair humaine qu'il rendait, étant ivre. Alors je mis l'épieu sous un tas de cendre pour l'échauffer, et j'encourageai tous mes compagnons pour qu'ils ne m'abandonnassent pas, effrayés. Aussitôt que l'épieu d'olivier dut être échauffé par le

feu, quoiqu'il fût vert, et quand il brûla terriblement, je le retirai du feu ; mes compagnons m'entouraient, et un dieu nous inspira un grand courage. Eux saisissant l'épieu d'olivier terminé en pointe, l'enfoncèrent dans l'œil du cyclope, et moi, pesant dessus, je le faisais tourner. »

L'épieu tournait dans l'œil du cyclope, comme une tarière(1) dans un morceau de bois. Le sang ruisselle, le feu dévore l'orbite de l'œil ; les chairs entamées sifflent comme le fer rouge plongé dans l'eau. Le misérable cyclope se lève, éperdu, hurlant, arrachant du trou béant la poutre qui y est restée attachée. Tous les autres cyclopes, attirés par ses cris entourent sa caverne. Ulysse riait du succès de sa ruse,

Mais tout danger n'était pas écarté ; il s'agissait maintenant de sortir de la caverne. Le cyclope avait enlevé la porte et s'était mis à l'entrée, afin de saisir au hasard, en tâtonnant, ceux qui voudraient s'échapper. Ici Ulysse inventa un second stratagème. Il attacha les béliers trois par trois ; chacun de ses compagnons devait se placer sous celui du milieu et se cramponner à sa laine, de manière à s'échapper avec eux par la porte. Ils passèrent la nuit dans des angoisses, craignant que le cyclope ne pût les saisir dans la grotte et les tuer. Mais le malheureux souffrait trop pour songer à la vengeance ; il restait étendu en gémissant.

Dès le matin, il ouvrit encore la porte pour laisser les troupeaux aller au pâturage, et il se plaça à l'entrée. Il arrêtait les animaux au passage et tâtait leur laine pour s'assurer que les compagnons d'Ulysse ne s'enfuyaient pas. Tous réussirent, à l'abri des béliers, à sortir de la hideuse caverne. Ulysse seul restait. Il était sous le bé-

(1) Outil de fer, en forme de T, qui sert à percer le bois.

lier le plus gros du troupeau ; quand ce bélier fut devant le cyclope, celui-ci l'arrêta pour le caresser.

« Mon pauvre bélier, pourquoi sors-tu ainsi le dernier de mon antre? Auparavant, jamais tu ne restais en arrière, mais tu étais le premier à paître les fleurs tendres de la prairie; le premier, marchant avec fierté, tu arrivais près des ruisseaux, et le premier tu te hâtais de rentrer le soir à l'étable. Et maintenant, te voici le dernier de tous. Est-ce que tu regrettes l'œil de ton maître qu'un homme méchant a rendu aveugle avec ses odieux compagnons, après avoir dompté mon âme par le vin? Il n'a pas encore échappé à la mort, je le pense. Si tu me plains, que n'es-tu doué de la parole, pour me dire où cet homme se cache pour éviter ma force! Je l'écraserais, et sa cervelle jaillirait de tous côtés sur la terre dans la caverne: mon cœur serait alors consolé des maux que m'a faits ce misérable lâche. »

Pendant que Polyphème (c'était le nom du cyclope) parlait ainsi en caressant le bélier, Ulysse, attaché au ventre de l'animal, attendait que le géant eût fini. Un geste, un rien pouvait le trahir et causer sa mort. Si par hasard le cyclope avait promené sa main sous les flancs du bélier, Ulysse était perdu. Heureusement, Polyphème était aussi stupide que fort; ne se doutant de rien, il laissa le bélier s'enfuir hors de la caverne, et avec lui le héros qu'il aurait tant voulu massacrer. Dès que les compagnons d'Ulysse furent embarqués et hors des atteintes du cyclope, ils l'appelèrent de loin en l'insultant. Dans sa rage, le monstre redoutable lança sur le navire un rocher assez lourd pour le couler; mais le coup lancé d'une main maladroite ne fit que soulever les vagues autour de l'embarcation; Ulysse alors s'écria, au moment où ils allaient perdre la terre de vue :

« Cyclope, si quelqu'un parmi les hommes mortels t'interroge sur la perte honteuse de ton œil, tu diras qu'il t'a été arraché par le destructeur des villes, Ulysse, fils de Laërte, qui habite dans Ithaque. »

Après avoir rejoint ceux de ses compagnons qui, dans l'île située en face du pays des cyclopes, attendaient son retour avec anxiété, Ulysse reprit la mer pour affronter de nouveaux périls. Ayant abordé dans le pays d'Eole, roi des Vents, il y fut reçu avec bonté. Le roi, à son départ, lui donna même une outre en peau de bœuf, dans laquelle les vents étaient enfermés : ainsi le brave marin était sûr de n'avoir plus à craindre aucune tempête. Mais Ulysse n'avait pas pensé à l'instinct de la cupidité qui devait causer la perte de ses compagnons et le condamner lui-même à de nouveaux malheurs. Comme on était en vue d'Ithaque, Ulysse s'endormit. Il sentait le besoin de se reposer des fatigues du voyage, ayant jusque-là constamment tenu le gouvernail afin d'arriver plus sûrement. Alors ses compagnons se mirent à délibérer. Ils étaient jaloux de leur chef qui les avait pourtant sauvés bien des fois d'une mort affreuse ; ils lui en voulaient d'être plus fort, plus habile et plus riche qu'eux.

« Il rapporte de Troie, disaient-ils, un butin abondant ; et nous qui avons fait le même chemin, nous rentrons chez nous les mains vides. Et voici qu'Eole, par amitié, lui a donné ces présents. Hâtons-nous de voir combien d'or et d'argent renferme cette outre. Ils parlaient ainsi, et ils cédèrent à leur mauvaise pensée. Ils délièrent l'outre, et tous les vents en sortirent. Aussitôt la tempête les saisit pleurant, et les emporta, loin de leur patrie. »

Certes, il n'y a point d'Eole qui emprisonne les vents et il n'y a point d'outre dans laquelle les tempêtes soient enfermées ; mais, dans cette légende merveilleuse à laquelle on croyait du temps d'Homère, nous trouvons, nous, un sens et une leçon. Le vol et la désobéissance peuvent toujours causer les plus grands maux ; mais jamais ces maux ne sont plus grands que sur un navire en pleine mer, lorsque le salut de tous dépend d'un seul homme. Si l'équipage, soit pour piller la cargaison, soit pour se venger du capitaine, se révolte contre lui et l'enchaîne, personne n'étant plus là pour conduire le vaisseau, tous deviennent le jouet des vents et des vagues. Combien de fois des accidents de ce genre ne devaient-ils pas arriver autrefois, dans ces navires montés par des pirates, qui n'avaient d'autre loi que la crainte du maître, et d'autre pensée que celle du vol !

Ulysse revint chez Eole ; mais le dieu irrité le renvoya avec ses compagnons, sans vouloir lui donner aucun secours. Ils furent plus malheureux encore dans l'île des Lestrygons, où ils débarquèrent après six jours de traversée. Les Lestrygons étaient des cannibales d'une force et d'une cruauté redoutables. Les compagnons d'Ulysse, qui, sur le conseil d'une femme du pays, étaient allés trouver le roi de ce peuple, furent entourés par une nuée de barbares, égorgés et mangés. Les autres, restés sur le rivage, remontèrent sur leurs navires, mais ils se perdirent sur les écueils de cette côte sauvage ; seul, le navire d'Ulysse s'échappa.

Dans l'île d'Ea, où il arriva ensuite, un nouveau genre de péril l'attendait. Il avait eu jusqu'ici à lutter contre des monstres ; maintenant il allait être exposé à la honte de se soumettre à l'esclavage d'une femme

belle et perfide. Il n'y avait plus à se battre les armes à la main avec des géants et des anthropophages; il faudrait avoir le cœur assez ferme pour résister aux charmes d'une sorcière. C'est ainsi que, dans la vie, l'épreuve change sans cesse de forme, mais sans jamais laisser à l'homme aucun repos. Quel bonheur, après avoir tant souffert, d'arriver tout à coup devant une demeure magnifique, du fond de laquelle les pauvres marins entendent sortir une voix charmante qui semble les inviter à entrer! Comment ne pas se rendre à cet appel caressant? Ceux donc qui avaient été envoyés en avant, en éclaireurs, attirés par une voix de femme qui chantait, franchirent le seuil du palais de la magicienne divine, Circé. Pendant ce temps, Ulysse attendait avec le reste de la troupe, sur la plage.

« Aussitôt Circé ouvrit les portes brillantes, sortit et les appela; tous la suivirent imprudemment; mais un seul, Euryloque, resta, ayant soupçonné un piège. Elle les introduisit et les fit asseoir sur des sièges, puis elle leur servit un mélange de vin de Pramnios, de fromage, de farine et de miel jaune; et elle y versa des poisons funestes, afin qu'ils oubliassent tout à fait leur patrie. Elle leur donna ce breuvage, et ils burent; mais aussitôt, les ayant frappés de sa baguette, elle les enferma dans les étables à porcs. Ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies du porc, mais leur esprit était resté le même qu'auparavant. Ainsi ils étaient enfermés et pleuraient. »

Toutes les aventures ne conduisent pas à la mort; il y en a qui mènent l'homme au déshonneur. C'est ainsi que les compagnons d'Ulysse, ayant oublié leur patrie, furent changés en porcs, parce qu'ils avaient

écouté Circé, et qu'après avoir bu à sa table, ils l'avaient suivie.

Ulysse heureusement restait encore. Peut-être fût-il comme les autres tombé dans le piège ; mais un dieu bienveillant, Mercure, l'avertit. Aussi, lorsqu'il fut arrivé devant le palais de l'enchanteresse, et que celle-ci l'eut appelé, il entra, mangea et but, comme les autres ; mais au moment où Circé le touchait avec sa baguette, il se jeta sur elle, l'épée à la main. Ayant osé lui résister et la menacer, il devenait son maître ; c'était elle qui allait être son esclave. Il lui fit jurer par un serment solennel qu'elle ne méditerait contre lui aucun mauvais dessein, exigea qu'elle rendît à ses compagnons transformés en porcs leur figure première, et ne consentit à se laisser servir par elle qu'après avoir obtenu sa complète soumission.

Dès lors la vie d'Ulysse dans la demeure de Circé devint une vie pleine de délices.

« Il y avait quatre servantes dans la maison, qui s'occupaient de tout. Elles étaient filles des fontaines, des bois et des fleuves sacrés qui se jettent dans la mer. L'une étendait sur les sièges de beaux tapis de pourpre, et, par-dessous, une toile de lin. Une autre dressait, devant les sièges, des tables d'argent sur lesquelles elle déposait des corbeilles d'or ; la troisième mêlait dans un cratère d'or le vin doux qui charme le cœur, et distribuait des coupes d'or ; la quatrième apportait de l'eau et allumait un grand feu sous un large trépied, et l'eau chauffait.

« Quand l'eau eut chauffé dans l'airain brillant, elle me fit mettre dans le bain, et me versa sur la tête et sur les épaules l'eau du grand trépied, pour reposer mes membres de la fatigue qui les accablait. Puis, quand elle m'eut lavé et frotté d'une huile grasse, elle me revêtit d'une tunique et

d'un beau manteau. Elle me fit ensuite asseoir sur un siège aux clous d'argent, beau, bien fait, et mit un escabeau sous mes pieds. Une servante versa d'une belle aiguière d'or, dans un bassin d'argent, de l'eau pour se laver les mains et dressa une table polie. Une intendante vénérable servit beaucoup de mets, et m'invita à manger. »

C'est dans ces termes qu'Ulysse raconte le premier repas qu'il prit chez Circé. Dès lors, les jours se succédèrent pour lui et pour ses compagnons au milieu des plaisirs d'une vie facile et douce, dans la maison de Circé. Au bout d'un an, quelques-uns de ses amis prirent Ulysse à l'écart et lui demandèrent s'il n'avait pas oublié sa patrie. Non, certes, il ne l'avait pas oubliée; mais il se laissait aller au charme du repos, après tant de douleurs. Il était temps de s'arracher à ce séjour qui avait failli être si funeste à tous. Circé, vaincue par Ulysse, les laissa partir, après avoir révélé au héros les souffrances nouvelles qu'il allait endurer. Elle les accompagna tous sur le rivage, et au moment où ils allaient monter sur leur navire, elle disparut tout à coup. On eût dit que tout cela n'avait été qu'un songe; qu'endormis sur la plage, et presque morts d'épuisement, Ulysse et ses compagnons avaient rêvé toute cette aventure de Circé, et que le matin, au réveil, il ne leur restait de toutes ces délices imaginaires que la fatigue, le regret, les larmes et la certitude d'avoir à naviguer longtemps encore sur la mer écumeuse, au milieu de périls toujours renaissants.

Ulysse, transporté dans des parages inconnus, ne savait de quel côté les vents le conduiraient. Pour être informé de la route à suivre, il devait, lui avait dit Circé, aller consulter dans l'enfer le devin fameux

Tirésias. Quel voyage ! A l'extrémité de la terre, au delà du grand fleuve Océan qui entoure la terre de ses replis, dans une contrée pâle, stérile et brumeuse, où ne paraissait jamais le soleil ! C'est là que les morts étaient transportés, loin des vivants, et qu'ils continuaient à exister, menant cette sorte de vie silencieuse et vague qui subsistait encore après la mort. Les Grecs du temps d'Homère se figuraient ainsi qu'au delà du tombeau, dans un pays mystérieux et triste, sous la garde de divinités implacables, des hommes, ou plutôt des fantômes d'hommes se souvenaient, en le regrettant, de ce qu'ils avaient été durant leur vie. Des héros fameux avaient osé pénétrer dans ce royaume sombre pour délivrer des trépassés ; Ulysse y allait seulement pour demander sa route.

Il suffisait, pour évoquer les morts, de creuser une fosse peu profonde, de verser tout autour du lait, du miel, du vin et de l'eau, c'est-à-dire tous les liquides les plus doux et les plus fortifiants, puis, après avoir immolé des victimes sur le bord du fossé de manière à y faire couler le sang, d'attendre, l'épée à la main, que les morts accourussent. C'est ce que fit Ulysse, et il vit les morts s'assembler autour de la fosse pour boire le sang, source de la vie. Car, après la mort, « les nerfs ne soutiennent plus les chairs et les os, la force puissante du feu ardent les consume dès que le sentiment a abandonné les os blancs, et l'âme, pareille à un songe, s'envole. » L'âme n'est que l'enveloppe vide et impalpable, mais intelligente, de ce qui fut le corps. Elle court vers la fosse d'Ulysse pour se remplir et se rassasier.

Ulysse vit parmi ces âmes, non seulement le devin Tirésias, qui lui prédit tous les accidents de son retour,

mais encore les héros célèbres que la destinée avait emportés chez Pluton. Il vit Achille, Ajax, Thésée, Hercule, et avec tous il conversait. Il rencontra sa mère, morte depuis quelque temps, loin de son fils. Ulysse l'interrogea sur ce qui se passait à Ithaque.

« Parle-moi, lui disait-il, de mon père et de mon fils. Mes biens sont-ils encore entre leurs mains, ou quelqu'un les possède-t-il parmi les hommes ? On dit sans doute que je ne reviendrai pas ? Dis-moi aussi les desseins et les pensées de ma femme légitime. Est-elle restée auprès de l'enfant, et conserve-t-elle tous mes biens intacts ? Ou déjà, l'un des nobles Achéens l'a-t-il épousée ? »

Ainsi Ulysse pensait aux malheurs qui auraient pu arriver pendant son absence, et cherchait, avec une inquiétude naturelle, à les connaître.

« Pénélope, lui répondit sa mère, reste avec patience dans ta maison, et elle passe tristement les nuits et les jours à pleurer. Personne encore ne possède ton riche domaine, mais Télémaque l'administre tranquillement ; et il prend part à de beaux repas, comme il convient à un homme qui rend la justice, car tout le monde l'invite. »

Laërte, ajouta-t-elle, use ses derniers jours dans la solitude, et regrette son fils parti depuis vingt ans. Quant à elle, elle est morte de chagrin et de regret. Triste tableau d'une famille dont le chef a péri dans une expédition lointaine ! Ulysse y trouve du moins une consolation ; il sait que sa femme et son fils vivent, que l'une est fidèle, l'autre bien portant, et que ses biens lui appartiennent encore.

Agamemnon, au contraire, raconte à Ulysse com-

ment il a trouvé à son retour sa maison, sa femme Clytemnestre, ses biens, au pouvoir d'un étranger, Egisthe; comment, dès son arrivée, il a été attiré dans un piège par sa femme devenue l'épouse de cet homme; comment enfin il a été tué par ce dernier dans sa propre maison, pendant un repas, comme un bœuf dans l'étable. Tandis que des femmes, comme Pénélope, restaient fidèles au souvenir de leur mari, d'autres, comme Clytemnestre, l'oubliaient vite, s'unissaient à d'autres hommes, et au retour du premier et légitime époux, tàchaient de s'en débarrasser. Aussi faut-il que le maître, rentrant chez lui après tant d'années, soit prudent, discret et impitoyable, s'il ne veut pas se perdre.

« Pour toi, Ulysse, tu ne périras pas par la main de ta femme, car la sage fille d'Icarios, Pénélope, est très prudente, et son esprit est plein de bonnes pensées... Cependant, je te dirai une autre chose, et mets-la bien dans ton esprit. Débarque dans ta chère patrie, non ouvertement, mais en secret, car il ne faut pas se fier aux femmes. »

Ayant appris de Tirésias les étapes de la route qu'il avait à faire, Ulysse sortit de l'enfer et reprit la mer avec ses compagnons. Il eut encore à affronter bien des dangers, les Sirènes, Scylla, Charybde. Les Sirènes étaient des divinités de la mer, ayant un corps de femme et attirant par leurs chants suaves les marins qui passaient près d'elles. Malheur à celui qui les approchait! Il périssait d'une mort affreuse. Prévenu par Circé, Ulysse a bouché avec de la cire les oreilles de ses compagnons, afin de les rendre sourds aux appels des Sirènes; lui-même s'est fait attacher au mât du navire. Ils arrivent en vue de la grotte des

Sirènes; l'air est pur, la mer calme, une musique mélodieuse arrive jusqu'aux oreilles d'Ulysse.

« Viens à nous, illustre Ulysse, gloire des Achéens. Arrête ton navire, pour entendre notre voix. Jamais aucun homme n'a franchi ce passage avec son navire noir sans écouter nos lèvres mélodieuses ; il s'en allait ensuite charmé et sachant plus de choses. Nous savons tout ce que les Argiens et les Troyens ont souffert devant la grande Troie, par la volonté des dieux ; nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre nourricière. »

Ulysse aurait couru à elles s'il n'avait pas été attaché ; mais le navire passe ; les voix se taisent, Ulysse est sauvé. Ainsi la surface polie et riante de la mer qui murmure doucement séduit parfois les matelots et les attire sur les écueils. Cette légende des Sirènes veut dire aussi que le plaisir a des apparences trompeuses et qu'il faut le fuir à tout prix, si l'on tient à la vie et à l'honneur.

Le navire d'Ulysse échappe aussi, sans être brisé, aux épouvantables rochers de Charybde et de Scylla. Malheureusement, une imprudence allait être fatale à Ulysse et à ses compagnons. Circé leur avait recommandé, lorsqu'ils aborderaient à l'île du Soleil, de ne pas manger des bœufs superbes qui y paissaient. Ces bœufs étaient sacrés et appartenaient au dieu Soleil. Tourmentés par la faim, ayant épuisé toutes leurs provisions, après un mois de séjour dans ce pays où ils étaient retenus par le mauvais temps, ils cédèrent à la tentation, tuèrent plusieurs bœufs et s'en nourrirent. Bientôt après, la mer étant plus calme, ils partirent ; mais une tempête brisa le navire, et

Ulysse seul put se sauver à la nage dans l'île de Calypso, d'où une nouvelle tempête, que nous avons racontée plus haut, le porta dans le pays des Phéaciens.

Tel fut le récit d'Ulysse. On voit dans ce récit comment l'imagination populaire transformait en légendes merveilleuses les accidents ordinaires d'une traversée. Quelques-uns des pays dont parle Ulysse n'existent pas; les autres se trouvent sur la route de l'Asie-Mineure vers l'Italie. Ulysse était arrivé à la hauteur du cap Malée, au sud de la Grèce, qu'il doublait pour rémonter vers Ithaque, dans la mer Ionienne, lorsqu'une tempête l'entraîna au loin, jusque vers les côtes de Sicile. Le pays des cyclopes est situé près de l'Etna, celui d'Eole au sud de l'Italie; Circé habite sur le rivage occidental de l'Italie; les Sirènes, Charybde et Scylla sont les écueils du détroit de Messine, entre la Sicile et l'Italie. L'île des Phéaciens se trouvait aussi sur la côte occidentale de l'Italie. Plus tard on crut que c'était Corcyre, aujourd'hui Corfou, dans la mer Ionienne. A peine Ulysse parle-t-il de la traversée de l'Archipel qui était familière aux marins grecs; mais franchir la Méditerranée pour aller jusqu'en Italie, c'était une entreprise hardie et pleine de dangers. On se racontait des histoires terribles sur tous les naufrages qui avaient eu lieu le long des côtes de la Sicile, et surtout à l'entrée du détroit.

Bien qu'Ulysse eût parlé longtemps, ses auditeurs emerveillés l'auraient écouté plus longtemps encore; mais la nuit était avancée, et le narrateur n'avait plus rien à dire. Il n'avait plus qu'à faire ses adieux aux hôtes qui l'avaient si généreusement accueilli, car il devait partir le lendemain, à l'aube. Nausicaa, comme

il convenait à une jeune fille, s'était retirée après le repas, mais non sans adresser une dernière parole à l'étranger. « Nausicaa qui reçut des dieux la beauté, se tenait debout près de la porte solidement construite, et elle admirait Ulysse, et elle lui dit ces paroles :

« Salut, étranger ; souviens-toi de moi dans ta patrie, car c'est à moi la première que tu dois la vie. »

Et Ulysse à l'esprit ingénieux lui répondit :

« Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, fasse Jupiter, au tonnerre retentissant, l'époux de Junon, que je rentre dans ma demeure et que je voie le jour du retour. Là-bas, tous les jours je t'adresserai des prières comme à une déesse, car tu m'as sauvé, ô vierge. »

Et après ce gracieux et grave adieu, Nausicaa disparaît, laissant dans le cœur d'Ulysse un doux souvenir, et dans notre pensée une jeune et charmante image.

Le lendemain matin, on apporta les riches présents d'Alcinoüs, on fit les sacrifices et les libations du départ; Ulysse remercia Alcinoüs et sa femme Arété, leur souhaita le bonheur et la joie, les salua et monta enfin dans le navire qui devait cette fois le conduire à Ithaque. Les Phéaciens étaient d'excellents marins; Ulysse se coucha donc tranquille sur le tillac, et s'endormit, tandis que, pareil à un char traîné par quatre chevaux vigoureux, le léger navire filait sur la mer, laissant derrière lui une traînée d'écume. Et ce navire portait un homme ayant des pensées égales à celles des dieux ; et cet homme qui avait supporté bien des maux dans son âme au milieu des combats et en traversant les flots douloureux, dormait maintenant d'un sommeil paisible, oubliant tout ce qu'il avait souffert.


UNIV. OF MICH.

CHAPITRE IV.

ULYSSE DE RETOUR A ITHAQUE.

Les matelots phéaciens, arrivés à Ithaque, avaient laissé Ulysse endormi sur la grève. Bientôt après, il se réveilla. Quel moment que celui où, après une absence bien longue, l'exilé revoit sa patrie! Les galets de la plage, les rocs de la falaise, l'herbe de la prairie, les arbres de la route, la couleur du ciel et de la mer, toutes ces choses anciennes pour ses yeux ne lui ont jamais paru si nouvelles et si douces. Toute son enfance et toute sa jeunesse reviennent à son esprit; il a fallu de grands malheurs pour lui faire sentir combien il était heureux autrefois. Mais tous les maux récents s'effacent; il ne reste plus dans son cœur que le souvenir du passé.

L'exil d'Ulysse avait duré si longtemps qu'il n'éprouva pas cette joie. En se réveillant, il jeta les yeux sur la campagne qui l'entourait, et, ne sachant pas où il avait été transporté, il ne reconnut pas son pays.

« Tous les objets lui paraissaient sous une forme étrangère, les chemins, le port, les hautes roches et les arbres verdoyants. »

Son premier sentiment fut donc un sentiment de crainte; il se demandait si une divinité méchante ne

l'avait pas encore jeté sur une terre inhospitalière. Ce moment de découragement passé, sa pensée fut pour les richesses que lui avait données Alcinoüs; il se mit à les compter pour s'assurer que rien ne lui avait été ravi pendant son sommeil. Ulysse connaît les mœurs de ses compagnons; il les sait âpres au gain, et lui-même a dans l'âme d'un héros les goûts d'un contrebandier.

D'ailleurs, sa situation était assez misérable. Etait-ce bien là le retour d'un roi dans son royaume? Déposé furtivement sur la grève, seul, n'ayant pour toute arme qu'une épée, il rentrait chez lui sans savoir s'il avait encore une maison, des serviteurs, une femme, un fils. Sa maison ne pouvait-elle pas avoir été pillée et être tombée aux mains d'un autre? Ses serviteurs ne l'avaient-ils pas oublié depuis vingt ans qu'ils n'entendaient plus parler de lui ? Sa femme ne s'était-elle pas remariée? Son fils vivait-il encore; et s'il vivait, pensait-il à ce père qui l'avait quitté, alors qu'il était encore un enfant à la mamelle ? Enfin, après tant d'années, ne devait-on pas le croire mort, ou dans la guerre, ou dans ses voyages? Tous les étrangers qui passaient à Ithaque donnaient sur lui les nouvelles les plus contradictoires: pas un ne savait au juste ce qu'il était devenu. Aussi pensait-on qu'il avait péri ; Pénélope le croyait ; Télémaque le croyait aussi, et ils ne l'attendaient que par un effort de tendresse, parce que ceux qui aiment espèrent toujours. Les prétendants aussi le croyaient mort; parfois l'idée importune que le vengeur pourrait bien être vivant encore et qu'il allait revenir traversait leur esprit ; mais ils ne s'y arrêtaient pas. Evidemment, si Ulysse vivait, on l'aurait su. Voilà pourquoi ce roi sans royaume, ce père sans enfant, ce mari sans épouse, était obligé, comme dernière épreuve, de reconquérir tous

ses biens par la force et par la ruse, dans une lutte suprême contre ses ennemis.

Telles étaient sans doute les tristes pensées qu'Ulysse agitait dans son esprit, lorsqu'il rencontra un jeune berger à qui il demanda, en le suppliant, le nom du pays où il se trouvait. Le berger répondit que ce pays était l'île d'Ithaque. Ulysse, défiant comme un homme malheureux, et menteur comme un aventurier qui avait passé sa vie à lutter contre des dangers de toute sorte, raconta alors au berger toute une histoire dans laquelle il se donnait un autre nom que le sien. Il ne savait pas que ce berger était Minerve, que la déesse avait pris cet aspect pour venir vers lui, et qu'elle était là pour le protéger. C'est elle qui avait couvert les objets d'une sorte de nuage, afin qu'Ulysse ne pût pas les reconnaître et ne se trahît pas en disant son nom.

Aussi, après qu'Ulysse eut raconté cette histoire,

« La déesse aux yeux terribles sourit, et, le caressant de la main, elle prit la ressemblance d'une femme belle et grande, habile aux beaux travaux, et elle lui dit ces paroles ailées : « Il serait bien adroit et fin, celui qui te surpasserait en malice, serait-ce même un dieu. Vaurien, insatiable de tours et de ruses, tu ne vas donc pas, même dans ta patrie, renoncer à tes tromperies, à tes contes et à tes menteries qui te sont si chères? Allons, ne parlons pas ainsi ; nous connaissons cela tous les deux ; si tu es le premier des mortels par la parole et par le conseil, moi je suis connue parmi les dieux par mon esprit. N'as-tu donc pas reconnu Pallas Minerve, fille de Jupiter, moi qui t'assiste et te protège dans tous tes travaux ? »

Ainsi, dans le rusé fils de Laërte, Minerve retrouve son élève; ou plutôt, comme Minerve était la déesse la

plus chère aux Grecs, et particulièrement aux Athéniens, les plus intelligents des Grecs, on peut dire qu'Homère a peint dans la personne d'Ulysse le portrait même des Grecs, actifs, courageux, spirituels, habiles à parler, mais aimant la parole au point de mentir sans scrupule et quelquefois pour le seul plaisir de mentir. Au lieu de reprocher à Ulysse son mensonge, Minerve en rit, et il est probable qu'Ulysse rit de son côté. L'homme et le dieu se valent parce que tous les deux sont tracés sur le même modèle.

Mais précisément parce qu'Ulysse ment volontiers et qu'il sait Minerve également capable de mentir, il ne croit pas à ce qu'elle vient de lui dire, et il doute encore que ce pays soit Ithaque.

« Tu as donc toujours la même pensée dans ton cœur, lui répond la déesse. Mais je ne puis t'abandonner ainsi dans le malheur, car tu es éloquent, intelligent et sensé. Un autre homme, de retour après avoir ainsi erré, se serait hâté d'aller dans sa maison pour voir ses enfants et sa femme. Mais toi, tu ne veux rien demander avant d'avoir éprouvé ta femme qui est assise dans sa demeure, usant tristement ses nuits et ses jours à pleurer. »

Et aussitôt Minerve dissipe le nuage qui entourait Ulysse. La clarté se fait devant ses yeux et dans son esprit ; il reconnaît les lieux, il reconnaît Minerve ; et la joie remplit enfin son âme défiante et inquiète.

Il s'agit ensuite de concerter le plan suivant lequel Ulysse rentrera en possession de ses biens et de sa famille. Minerve lui apprend que Pénélope est entourée par les prétendants, qu'il faut donc être prudent. Il ne faut pas qu'Ulysse se montre sous sa vraie physionomie; il devra se déguiser en mendiant, aller d'abord trouver

à la campagne assez loin de la ville un de ses vieux serviteurs, Eumée le porcher, qui lui est resté fidèle, et là il attendra le retour de Télémaque pour préparer avec lui le châtiment des prétendants.

« En parlant ainsi, Minerve le toucha d'une baguette, dessécha sa belle peau sur ses membres courbés ; elle fit tomber de sa tête ses cheveux blonds ; à tous ses membres elle donna l'aspect de la vieillesse, ternit ses yeux si beaux auparavant, jeta sur lui un haillon comme manteau, et une tunique déchirée, sale, noircie par la fumée ; elle le couvrit ensuite de la grande peau nue d'un cerf rapide, et lui donna un bâton et une laide besace toute trouée, attachée par une courroie. »

Ulysse, dans cet équipage, se présenta à la porte de l'enclos où Eumée gardait les porcs. C'était une vaste cour entourée par un mur en pierres sèches et par une palissade. Les porcs y étaient enfermés dans des étables ; quatre chiens de garde étaient couchés à l'entrée. Les chiens auraient fait un mauvais parti au mendiant déguenillé, si Eumée n'était accouru. Quel brave homme que cet Eumée ! Avec quel empressement il reçoit le pauvre étranger, le fait asseoir sur une couche moelleuse de feuilles et de branches recouvertes d'une peau de chèvre ! comme il lui offre de bon cœur à manger et à boire ! Et puis, comme il se souvient de son maître ! Tout lui est un prétexte pour parler d'Ulysse. Depuis que le maître est parti et que la maison est au pouvoir des prétendants, Eumée est malheureux. C'est un de ces serviteurs qui ont vieilli dans une même maison, et qui l'aiment comme si elle leur appartenait. Vendu comme esclave à Laërte, le père d'Ulysse, il a toujours été bien traité par ses maîtres, et

il a pour eux une tendresse dévouée et infatigable. Aussi, comme il déteste les prétendants, comme il souffre de voir cette propriété autrefois si bien tenue, ruinée maintenant, de jour en jour, par des étrangers voraces! Personne aux environs n'avait autant de troupeaux qu'Ulysse : voici le compte qu'en fait Eumée :

« Il avait douze troupeaux de bœufs sur le continent,

l'île d'Ithaque touchait presque la côte de Grèce,

autant de brebis, autant d'étables à porcs, autant de larges parcs pour les chèvres. Des pasteurs étrangers les surveillent. Ici, à l'extrémité de l'île, onze grands troupeaux de chèvres paissent sous la garde de bons serviteurs. Mais chacun d'eux mène tous les jours aux prétendants la meilleure des chèvres bien nourries. Moi-même, qui garde ces porcs, je choisis et je leur envoie chaque jour le plus beau. »

Une violente rancune s'est amassée dans le cœur d'Eumée contre ces hommes qui le méprisent et se gorgent des animaux élevés par lui. Ah ! si Ulysse revenait! quelle punition pour les prétendants! quelle fête pour Eumée ! Mais Ulysse ne reviendra pas.

« Déjà, dit le porcher, les chiens et les rapides oiseaux de proie ont arraché la chair de ses os, et il a perdu l'âme. Ou bien, les poissons l'ont mangé dans la mer, et ses os gisent sur le rivage, sous un tas de sable. C'est ainsi qu'il a péri, ne laissant à tous ceux qui l'aiment, à moi surtout, que des douleurs. Je ne rencontrerai plus nulle part un maître aussi doux, quand même je retournerais chez mon père et ma mère, là où je suis né et où ils m'ont nourri. Je ne les pleure pas autant et je ne désire pas autant les revoir, étant allé dans ma patrie, que je ne regrette Ulysse

absent. Je suis saisi de respect en le nommant, étranger. bien qu'il ne soit pas là, car il m'aimait dans son cœur et s'occupait de moi. Je l'appelle mon frère, bien qu'il soit loin d'ici. »

Non, Ulysse n'était pas loin; il était là, écoutant, impassible en apparence, mais attendri au fond du cœur, en voyant combien il était aimé. Après toutes les scènes de cruauté auxquelles il avait assisté, c'était une consolation, pour lui, de penser qu'il y avait encore de braves cœurs sur la terre, et que ni le temps, ni les malheurs, ni les menaces n'avaient pu faire oublier à Eumée son cher maître. Et puis, cette affection sur laquelle il pouvait compter lui faisait espérer qu'il trouverait des auxiliaires dans sa lutte contre les prétendants, et que le jour du châtiment était proche. Et, sans vouloir encore se nommer, car il n'avait pas fini d'éprouver Eumée, il lui dit, pour lui redonner du courage et exciter sa curiosité :

« Que Jupiter, le premier des dieux, en soit témoin, et cette table hospitalière, et ce foyer de l'irréprochable Ulysse, où je suis arrivé. Toutes ces choses s'accompliront, comme je le dis. Ulysse viendra dans cette même année. A la fin de ce mois, dans les premiers jours de l'autre, il sera de retour chez lui, et il punira tous ceux qui outragent sa femme et son illustre fils. »

Malgré la solennité de cette déclaration, Eumée ne peut pas y croire; il la prend pour une parole complaisante de l'étranger, et, les yeux pleins de larmes, il essaie de détourner la conversation. Malgré lui cependant, il ne peut s'empêcher de parler de ses maîtres, non seulement d'Ulysse, mais aussi de Télémaque,

que les dieux ont élevé comme un jeune arbrisseau, et qu'Eumée espérait voir pareil à son père, aussi fort et aussi beau. Mais hélas! Télémaque lui-même est parti pour un voyage lointain, et les prétendants le guettent à son retour pour le tuer! Alors, le cœur gros, Eumée demande enfin le nom de son hôte, et Ulysse lui répond par un récit d'aventures imaginaires. Et tandis que la nuit tombe et que la bise fraîche siffle au dehors, Ulysse et le porcher passent le temps, attablés autour du souper, à se raconter des histoires, car « les nuits sont longues, il y a un temps pour dormir, mais il y en a un aussi pour s'amuser en écoutant des récits; il ne faut pas se coucher avant l'heure; il n'est pas bon de trop dormir. »

Et pendant qu'Ulysse reposait dans la bergerie, auprès du fidèle Eumée, Télémaque revenait de Sparte et de Pylos, sur le conseil de Minerve. La déesse lui annonçait en même temps que les prétendants lui avaient préparé une embuscade, et lui enseignait le chemin par où il pourrait les éviter. Le navire était arrivé à quelque distance d'Ithaque, et le jour était levé. Le jeune homme avait emmené avec lui un devin fameux qui, poursuivi pour un meurtre, comme cela arrivait souvent alors, lui avait demandé asile. Ayant évité le détroit où l'attendaient les prétendants, Télémaque débarqua sur un autre point de l'île, et se dirigea vers les bergeries. A ce moment même, Ulysse et Eumée venaient de se lever et préparaient le repas du matin.

CHAPITRE V.

RECONNAISSANCE D'ULYSSE ET DE TÉLÉMAQUE.

« Cependant, les chiens aboyeurs n'aboyaient pas à l'approche de Télémaque, mais ils remuaient la queue. Ulysse vit que les chiens remuaient la queue, et il entendit un bruit de pas, et aussitôt il adressa à Eumée ces paroles ailées: « Eumée, c'est sans doute un de tes compagnons ou quelqu'un de ta connaissance qui arrive, car les chiens n'aboient point, et ils remuent la queue; et j'entends un bruit de pas. »

« Il n'avait pas encore fini de parler, quand son cher fils parut à la porte. Le porcher, étonné, se leva, et le vase dans lequel il mêlait le vin noir tomba de ses mains. Et il alla au-devant de son maître. Il baisa sa tête, ses beaux yeux, ses mains, et pleura abondamment. Comme un père revenant d'une terre lointaine, après dix ans d'absence, embrasse son fils unique, engendré dans sa vieillesse, et pour qui il a souffert bien des maux, ainsi le divin porcher couvrait de baisers Télémaque semblable aux dieux, comme s'il avait échappé à la mort. »

Cette touchante affection d'Eumée pour le fils d'Ulysse nous les fait aimer tous les deux, le serviteur parce qu'il avait de si bons sentiments à l'égard de ses maîtres, Télémaque parce qu'il méritait sans doute d'être chéri à ce point. Le jeune homme entra dans la bergerie, et Ulysse

fit un mouvement pour lui céder sa place, mais avec une courtoisie qui le rendait plus charmant encore. Télémaque ne voulut pas déranger le vieux mendiant, et il s'assit sur un lit de feuilles qu'Eumée lui avait préparé. Il fit mieux encore. Dès qu'Eumée lui eut raconté qui était ce mendiant, en répétant ce que lui avait dit Ulysse, Télémaque, avec une générosité digne d'un grand cœur, déclara qu'il donnerait au malheureux étranger une épée, de riches vêtements, des brodequins, et qu'il le ferait conduire dans sa patrie. Et pendant qu'Eumée et Télémaque parlent ainsi, Ulysse les écoute, sans faire un geste, sans dire un mot qui puisse le trahir. Son cœur paternel ne bat donc point en admirant ce beau jeune homme qui est son fils unique, ce fils qu'il n'a pas vu depuis vingt ans, et auquel il pensait sans cesse dans les terres lointaines ! Il ne va donc pas s'élancer vers lui les bras étendus, en lui criant : « Je suis Ulysse, ton père ! » Il n'a donc pas hâte de l'embrasser ! Sans doute Ulysse éprouve toutes ces émotions, mais il les retient en lui par un effort de sa volonté. Pour réussir dans son entreprise, il lui faut un cœur d'airain. S'il disait tout de suite devant Eumée son nom et ses projets, tout serait peut-être perdu. Dans tous les cas, il est plus prudent de se taire ; l'heure de se nommer n'est pas encore venue, et il se tait, malgré son désir immense de pleurer en embrassant son enfant.

Ce fils est-il d'ailleurs capable de seconder son père dans son dessein audacieux ? Ulysse pour s'en assurer le questionne sur les prétendants, cherchant à exciter sa colère, et son courage.

« Ah ! s'écrie-t-il, que ne suis-je aussi jeune que toi, étant

plein de courage! Que ne suis-je le fils de l'irréprochable Ulysse! que ne suis-je Ulysse lui-même revenant de ses voyages, car tout espoir n'est pas perdu! Je consens qu'un ennemi me coupe la tête, si je n'étais leur ruine à tous, quand je me rendrais dans la maison d'Ulysse fils de Laërte. Et s'ils m'accablaient par leur nombre, étant seul, je voudrais mourir massacré dans ma demeure plutôt que de voir toutes ces choses honteuses : mes hôtes maltraités, mes servantes outragées dans ma belle maison, mon vin épuisé, mes vivres dévorés impunément, sans que tout cela finisse jamais. »

Ces paroles violentes, dans lesquelles Ulysse laisse deviner son projet, doivent toucher le cœur de Télémaque. Les jeunes gens sont prompts à s'indigner, et il souffre plus que personne de ce qui se passe chez lui. Il répond cependant avec prudence, en vrai fils d'Ulysse. Pour couper court à ce entretien pénible pour lui, il envoie Eumée à la ville afin qu'il prévienne Pénélope de l'arrivée de son fils. Télémaque et Ulysse sont seuls, en face l'un de l'autre. A ce moment, une apparition invisible pour Télémaque, mais visible pour Ulysse, attire celui-ci hors de la maison. C'est Minerve qui l'engage à se faire connaître de Télémaque, afin que tous les deux aillent à la ville pour tuer les prétendants. La voix de Minerve, nous l'avons vu souvent, n'est pour nous que la voix de la raison et de la sagesse qui dans toutes les circonstances graves parle à Ulysse. Il avait donc compris que le moment décisif était arrivé, il ôta son déguisement, et revint dans toute sa beauté s'asseoir à la même place.

« Minerve le toucha de sa baguette d'or ; elle revêtit sa poitrine d'un beau manteau et d'une tunique, elle lui ren-

dit sa taille et sa jeunesse. Sa peau prit une teinte brune, ses joues se remplirent et son menton se couvrit d'une barbe noire. »

Télémaque, étonné de cette transformation, crut d'abord que c'était un dieu. Puis, quand Ulysse l'eut embrassé en pleurant et en lui disant qu'il était son père, le jeune homme d'abord ne voulut pas croire que ce fût vrai.

« Télémaque, reprit Ulysse, il ne te convient pas, devant ton père, d'être si surpris et stupéfait. Jamais un autre Ulysse ne viendra ici, car c'est bien moi qui suis Ulysse, moi qui, ayant bien souffert, bien erré, suis revenu après vingt années dans la terre de la patrie. C'est Minerve la déesse guerrière qui a fait tout ceci. Elle me fait paraître à son gré, car elle le peut, tantôt comme un mendiant, tantôt comme un jeune homme ayant de beaux vêtements. Il est facile aux dieux qui habitent le vaste ciel de glorifier ou de maltraiter un homme mortel. »

« Ayant ainsi parlé, il s'assit. Et Télémaque, entourant de ses deux bras son noble père, sanglotait en versant des larmes. Et tous les deux avaient envie de pleurer, et ils poussèrent des gémissements plus nombreux que les orfraies et les vautours aux ongles crochus auxquels les paysans ont enlevé leurs petits avant qu'ils pussent voler. Ainsi, sous leurs sourcils, ils versaient des larmes. »

Telle fut la reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque. De pareilles scènes, si rares aujourd'hui qu'il est si facile de correspondre avec l'étranger et de suivre quelqu'un dans les courses les plus lointaines, étaient fréquentes à une époque où les hasards de la guerre et du commerce séparaient les membres d'une même famille. Une fois séparés, qui savait quand ils pourraient se revoir?

Ils vivaient dans des pays assez voisins, sans entendre parler les uns des autres; et lorsqu'enfin ils se retrouvaient, le père avait vieilli, le fils était devenu grand, et ceux qui s'aimaient encore tendrement par le cœur ne se reconnaissaient pas.

Le soleil, dit Homère, se fût couché tandis qu'ils pleuraient encore, s'ils n'avaient pas songé que d'autres soucis les attendaient. Ulysse demanda à son fils s'ils pourraient tous les deux, avec l'aide de Minerve, venir à bout des prétendants. Le premier mouvement de Télémaque à cette parole fut un mouvement de stupeur. Comment pourront-ils, à eux deux, exterminer tant d'ennemis ? Les prétendants sont au moins une centaine; il en est venu de tous les environs, ils sont forts et braves. N'importe, il faut tout tenter. Et alors Ulysse expose son plan. Télémaque va retourner à la maison; Ulysse s'y rendra aussi, déguisé en mendiant. Sur un signe de son père, le jeune homme devra transporter dans une chambre fermée à clef toutes les armes qui se trouvent dans la maison ; il trouvera un prétexte pour expliquer ce changement. Il ne laissera que deux épées, deux javelots et deux boucliers. D'ailleurs, que personne ne soit informé du retour d'Ulysse, ni Laërte, ni les serviteurs. Ulysse veut les éprouver d'abord et savoir ceux qui lui sont restés fidèles.

Le soir, lorsqu'Eumée revint de la ville, Ulysse avait repris ses haillons de mendiant. Le lendemain devait être le jour, ou de la mort d'Ulysse, ou de celle des prétendants. Ceux-ci, ayant appris le retour de Télémaque, étaient déjà inquiets. Le courage, l'assurance de ce jeune homme les préoccupait, et ils avaient l'intention de le tuer par surprise. L'un d'entre eux surtout, Antinoüs, le plus hardi et le plus imprudent, avait réuni

ses compagnons pour leur dévoiler son projet. Pénélope, qui les connaissait, s'était présentée dans la salle où ils mangeaient, et là, elle avait vivement reproché à Antinoüs son ingratitude et sa fourberie. Antinoüs avait juré qu'il ne voulait aucun mal à Télémaque, mais sans persuader Pénélope.

Eumée avait, comme il était convenu, annoncé à Pénélope le retour de son fils. Lorsque celui-ci arriva dans la maison, il fut reconnu d'abord par Euryclée, puis par les autres servantes qui l'entourèrent en baisant sa tête et ses épaules. Enfin Pénélope le vit, jeta ses bras autour de son cou, et en sanglotant lui dit :

« Te voilà donc enfin, Télémaque, douce lumière. Je n'espérais plus te revoir depuis que tu étais parti sur un navire pour Pylos, secrètement, malgré moi, pour chercher des nouvelles de ton père. Mais voyons, dis-moi tout ce que tu as vu. »

Ce furent ensuite les prétendants qui aperçurent Télémaque, avec des sentiments bien différents. Cependant ils faisaient semblant d'être heureux de le voir, et ils le flattaient, mais au fond ils auraient voulu le tuer. Quand Pénélope et Télémaque furent libres, celui-ci raconta son voyage, et comme Pénélope pleurait, le devin que le jeune homme avait emmené et que Pénélope avait reçu auprès d'elle, s'écria :

« J'en prends à témoin Jupiter, le premier des dieux, et cette table hospitalière, et ce foyer d'Ulysse auquel je suis arrivé; oui, Ulysse est déjà dans sa patrie; il reste caché ou déjà s'avance, s'informant des crimes qui se font ici et combinant la perte de tous les prétendants. »

Le devin avait déà dit ces parjoles sur le navire qui ramenait Télémaque à Pylos. Répétée ici, quand nous savons qu'Ulysse arrive, qu'il est à quelques pas de la maison, cette prédiction est encore plus émouvante. Elle donne du cœur à Télémaque, de l'espoir à Pénélope, et nous, elle nous fait sentir que des événements décisifs se préparent.



CHAPITRE VI.

ULYSSE INSULTÉ DANS SA MAISON.

En effet, Ulysse et Eumée se dirigeaient vers la ville. Le porcher conduisait son roi ressemblant à un vieux mendiant misérable appuyé sur un bâton et couvert de haillons. Chemin faisant, ils rencontrèrent un des serviteurs d'Ulysse, Mélanthius, le gardien des chèvres. Celui-là était un serviteur infidèle, tout dévoué aux prétendants. En apercevant Eumée et son compagnon, il les injuria grossièrement et frappa même Ulysse, qui reçut les coups sans mot dire et sans bouger. Le gardien des chèvres ne savait pas combien ces injures et ces coups lui coûteraient cher.

Ils arrivèrent enfin à quelque distance de la maison, De loin, ils voyaient les prétendants jouer dans la cour à lancer le disque et le javelot. Quels durent être les sentiments d'Ulysse, en se voyant injurié, battu par un misérable esclave, gardien des chèvres, et en apercevant cette bande de pillards qui s'était abattue sur sa maison! Il marchait pourtant, d'un pas chancelant, comme un vieillard affamé, et il approchait de la cour; l'odeur des viandes qui rôtissaient arrivait jusqu'à lui avec les sons de la lyre du chanteur Phémius.

Comme ils allaient entrer,

« Un chien couché là leva la tête et dressa les oreilles. C'était Argus, le chien du malheureux Ulysse. Il l'avait élevé lui-même, mais n'avait pas pu en jouir, car il partit auparavant pour la sainte Ilion. Autrefois, les jeunes gens le conduisaient à la chasse des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres. Maintenant, en l'absence de son maître, il gisait, délaissé, sur le fumier des mulets et des bœufs qu'on entassait devant la porte jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse l'eussent emporté pour fumer le grand verger. Ainsi Argus gisait là, mangé par la vermine. Et alors reconnaissant Ulysse tout près de lui, il remua la queue et baissa les oreilles, mais il n'avait pas la force d'aller au-devant de son maître. Ulysse, l'ayant vu, essuya une larme à la dérobée. »

Et tandis que les deux hommes s'entretenaient de lui, le pauvre chien expira.

« La destinée de la noire mort saisit Argus aussitôt qu'il eut vu son maître après vingt années. »

Eumée et Ulysse entrèrent ensuite dans la salle où les prétendants s'étaient réunis pour le repas. C'est là que le roi déguisé en mendiant devait souffrir les plus cruelles humiliations. Il se tenait sur le seuil, comme s'il n'avait pas osé pénétrer dans cette maison qui était à lui. Puis, faisant le tour de la salle, il mendiait auprès de chaque prétendant, recevant avec patience leurs quolibets et leurs injures. Mélanthius les excitait contre lui. Tous cependant lui donnaient à manger ; Antinoüs seul voulait le mettre à la porte, mais Télémaque s'y opposa. Alors Ulysse, pour mieux connaître Antinoüs, s'adressa directement à lui, et lui

demanda humblement l'aumône. Le jeune homme refusa grossièrement; Ulysse insista ; Antinoüs, emporté par la colère, le frappa.

« Il saisit son escabeau, et frappa Ulysse à l'épaule droite, à l'extrémité du dos. Lui resta immobile, comme un roc, et le coup ne l'ébranla pas. Mais il secoua la tête en silence, méditant sa vengeance. Puis il alla s'asseoir sur le seuil et plaça devant lui sa besace pleine. »

Ainsi, tout ce qu'Ulysse voyait redoublait en lui le désir de se venger. Obligé de cacher ses sentiments, de feindre la bonhomie et l'humilité, il souffrait plus que jamais. Mais il fallait que la mesure fût comble ; il fallait que sa maison lui apparût bien telle qu'elle était depuis l'invasion des prétendants. Les mœurs de cette époque permettaient sans doute un certain désordre. Les maisons des riches étaient souvent ouvertes à des mendiants importuns, et les maîtres vivaient avec leurs esclaves familièrement. Cette familiarité pouvait être touchante quand le maître était bon et le serviteur dévoué ; elle était au contraire détestable quand le serviteur ne songeait qu'à vivre aux dépens de son maître. Chez Ulysse les repas durant depuis le matin jusqu'au soir, on ne respire que l'odeur de la graisse et de la fumée ; on entend sans cesse des chants, des cris et des rires. Les étrangers suppliants sont insultés et battus, les serviteurs pillent la maison, les servantes règnent en maîtresses, et tandis que l'épouse pleure son mari, retirée dans sa chambre, le reste de l'habitation n'est que tumulte, joie et débauche.

Insulté par les jeunes gens, insulté par les valets, il ne manquait à Ulysse que de l'être encore par des

mendiants. Un misérable glouton, nommé Irus, que les prétendants engraissaient avec le bien d'autrui parce qu'il les amusait par ses plaisanteries, fut jaloux de voir Ulysse s'introduire dans la maison et mendier comme lui. Il le provoqua, et le menaça de lui faire sauter les dents. Ulysse, pour montrer sa force, accepta le défi d'Irus. Les prétendants, enchantés d'assister à une lutte, font donc cercle autour des combattants qui se dépouillent de leurs vêtements et en viennent aux mains. La vue des membres robustes et fermes d'Ulysse excite leur admiration. En un clin d'œil Irus est terrassé ; il a la mâchoire meurtrie, les dents brisées, la bouche pleine de sang, et à cette vue, les spectateurs riant aux éclats, félicitent Ulysse de son exploit et lui font servir le prix convenu pour le vainqueur, du pain et un morceau de viande rôtie toute saignante.

Cependant le soir tombait ; on allumait le bois et la résine dans les braseros pour échauffer et pour éclairer la salle ; chaque servante, à tour de rôle, devait entretenir le feu. L'une d'entre elles, Mélantho, voyant Ulysse faire mine de rester comme s'il avait voulu passer la nuit dans la maison, se mit à l'outrager, et les autres riaient, et les prétendants aussi plaisantaient sur lui, « afin, dit Homère, que la douleur pénétrât plus profondément encore dans le cœur d'Ulysse. » L'un d'entre eux, Eurymaque, lança même à la tête d'Ulysse un escabeau qui heureusement ne l'atteignit pas.

« Tu ne sais qu'outrager, lui disait Ulysse, et ton esprit est plein de violence ; tu te crois grand et brave, parce que tu es entouré de quelques lâches. Si Ulysse revenait et rentrait dans sa patrie, aussitôt ces portes, si larges qu'elles soient, seraient étroites pour ta fuite. »

Cependant, Télémaque intervint entre les deux adversaires, et invita les prétendants à se retirer, car il était nuit. Ils firent les libations d'usage avant le coucher et se retirèrent en même temps que les servantes qui, en sortant de la maison en compagnie des prétendants, riaient entre elles et ne songeaient qu'à la joie.

Pénélope, ayant appris l'arrivée de l'étranger, avai désiré le voir et l'avait fait appeler auprès d'elle. Ulysse avait répondu qu'il irait la trouver le soir, parce que pendant le jour, il craignait la colère des prétendants. Il ne voulait pas se montrer à elle pendant que les prétendants étaient dans la maison, de peur d'une imprudence. Le soir venu, quand la maison fut rentrée dans le silence, Ulysse et Télémaque réunirent toutes les armes et les transportèrent dans une chambre pour les enfermer. A ce moment, une vive lumière emplit toute la maison.

« O mon père, s'écria Télémaque, je vois de mes yeux un grand miracle. Les murs des salles, les plafonds, les poutres de sapin, les hautes colonnes brillent comme un feu ardent. Sans doute un des dieux qui habitent le vaste ciel est ici. » — « Tais-toi, répondit Ulysse, retiens ton esprit et ne m'interroge pas. C'est l'habitude des dieux qui habitent l'Olympe. Mais va dormir. Moi je resterai ici, afin d'éprouver les servantes et ta mère, qui, dans son chagrin, va me demander chaque chose. »

Cette lumière dont resplendissait la maison, c'était l'éclat de Minerve, la déesse invisible, qui devait conduire la pensée et la main infaillible d'Ulysse. Le dénouement approche, et nous allons voir enfin en présence l'un de l'autre Ulysse et Pénélope.

« La prudente Pénélope sortit de sa chambre. Elle ressemblait à Diane ou à Vénus toute d'or. »

C'est ainsi qu'elle vint se placer dans la grande salle, devant le foyer, à quelques pas d'Ulysse. Homère ne manque pas, toutes les fois qu'il parle de Pénélope, de rappeler sa beauté. Les prétendants la poursuivent pour sa beauté presque autant que pour sa dot. Tout à l'heure, attirée par le bruit qu'avait fait la lutte entre Irus et Ulysse, elle était descendue, et avait paru si belle aux prétendants que tous avaient senti grandir encore leur désir de l'épouser, et que l'un d'entre eux lui avait dit :

« Fille d'Icare, prudente Pénélope, si tous les Achéens d'Argos te voyaient, il y aurait encore plus de prétendants qui mangeraient dans ta maison dès l'aurore, car tu l'emportes sur toutes les femmes par la beauté et par la sagesse. »

Le chagrin, qui avait pâli ses joues et battu ses paupières, la rendait peut-être plus belle encore, surtout aux yeux d'Ulysse qui savait que ce chagrin venait de son amour pour son mari. Aussi quelle émotion dut-il éprouver, en se trouvant pour la première fois seul devant elle, dans le silence de la maison endormie !

Pénélope lui demanda d'abord son nom et sa patrie; mais Ulysse ne voulut pas répondre à cette question. Le temps de se faire connaître n'était pas encore venu. Ce fut donc Pénélope qui parla pour répondre aux compliments d'Ulysse.

« Etranger, les immortels ont détruit ma gloire et ma beauté, depuis que les Argiens sont partis pour Ilion, et avec eux mon mari, Ulysse. S'il revenait et gouvernait ma vie, ma gloire serait plus grande et plus belle. Mais main-

tenant, je suis triste, tant une divinité m'a accablée de maux. Tous ceux qui dominent dans les îles voisines, à Dulichium, à Samé, à Zacynthe couverte de bois, et ceux même qui habitent la brillante Ithaque, veulent m'épouser malgré moi et ruinent ma maison. Aussi je ne peux plus prendre soin des étrangers, des suppliants et des hérauts qui parlent en public ; mais, regrettant Ulysse, mon cœur se consume dans la tristesse. Ils pressent mon mariage, et moi, je médite des ruses...... Mais aujourd'hui je ne peux plus y échapper, et je ne trouve plus aucune ruse. Mes parents me poussent à me marier, et mon fils souffre de voir qu'on dévore son héritage, car le voilà homme et capable de gouverner sa maison ; Jupiter lui a donné la puissance. »

Ainsi devant Ulysse, qu'elle ne reconnaissait pas, Pénélope laissait voir tous les sentiments de son âme, de manière à être plus chère encore à son époux. Puis, lorsque, sur les instances de Pénélope qui lui demandait encore son nom, le héros lui eut raconté une histoire faite pour la toucher, où, mêlant la vérité aux mensonges, il disait avoir vu Ulysse et lui avoir donné l'hospitalité après un naufrage, Pénélope, en songeant à toutes les souffrances de son mari et à sa mort probable, se mit à pleurer.

« En l'écoutant, elle fondait en larmes. Comme la neige amoncelée par le zéphyr sur le sommet des montagnes fond au souffle de l'Eurus et remplit les torrents, ainsi les larmes coulaient sur les belles joues de Pénélope pleurant son mari assis à côté d'elle. »

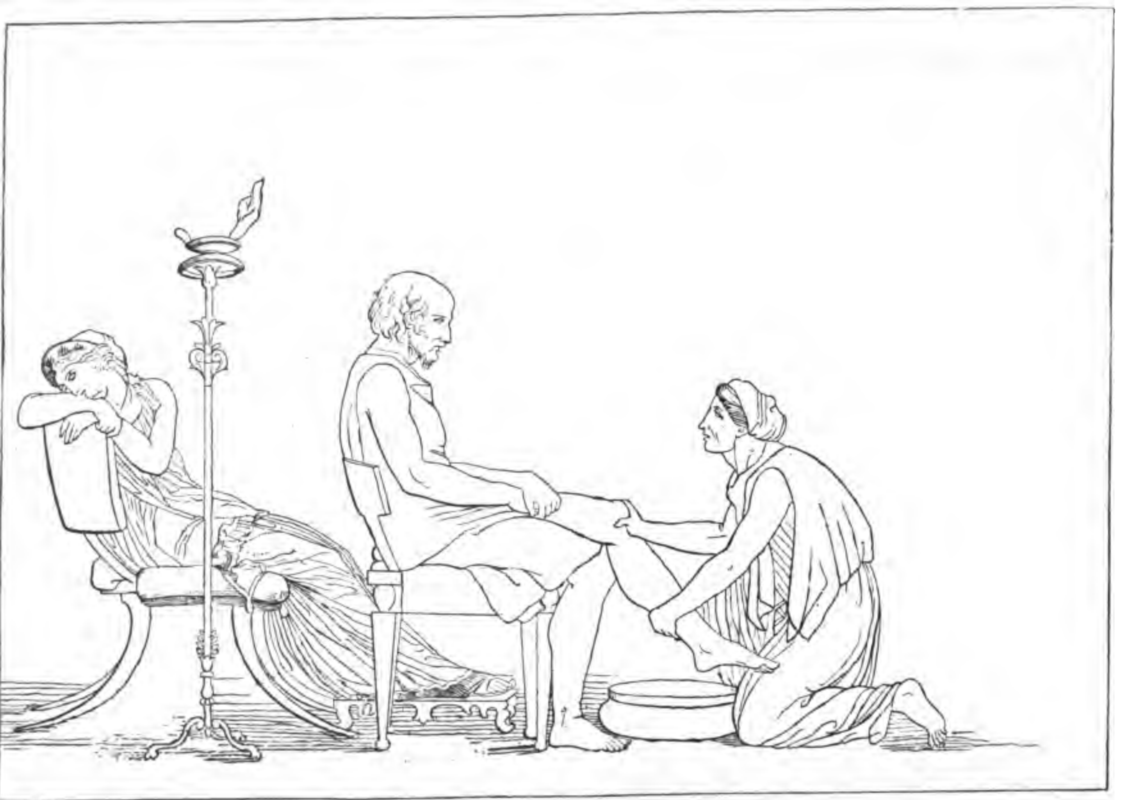
Ulysse avait subi, nous l'avons vu, bien des épreues ; mais celle-ci sans doute était la plus redoutable de

toutes. Ce n'était rien que d'avoir résisté aux confidences et aux larmes d'Eumée le brave serviteur ; que d'avoir vu, sans rien dire, son fils, plein de jeunesse, de force, et de tendresse pour le souvenir de son père ; que d'être venu en mendiant, en inconnu, s'asseoir au milieu de la salle dans sa maison; que d'avoir enfin supporté les injures, les coups, sans qu'un geste ou un mot imprudent lui eussent échappé. Comment pouvait-il maintenant se contenir devant sa femme chérie, au moment où elle le pleurait, le croyant mort, et où seul devant elle il lui était si facile de la détromper? Il le fallait pourtant. Une lutte terrible allait s'engager entre lui et les prétendants. Si Pénélope le savait, pourrait-elle conserver le calme nécessaire pour ne pas se trahir et ne perdrait-elle pas par une imprudence elle-même et son mari ?

« Aussi Ulysse au fond du cœur avait pitié de sa femme qui gémissait; mais ses yeux, comme de la corne ou du fer, restaient immobiles sous ses paupières ; par ruse il cachait ses larmes. »

Cependant, Pénélope pressait l'étranger de questions, et, pour voir s'il disait vrai, lui demandait des renseignements précis sur Ulysse. Celui-ci répondait de manière à prouver qu'il le connaissait parfaitement, et, pour la consoler, il lui faisait entendre à demi-mot la vérité.

« Femme vénérable d'Ulysse fils de Laërte, ne flétris plus tes belles joues et ne consume plus ton cœur en pleurant ton mari. Je ne t'en blâme pas cependant. Quelle femme ayant perdu un époux chéri pleurerait plus que tu ne dois pleurer Ulysse qu'on dit être semblable aux dieux? Mais cesse de pleurer et comprends-moi bien. Je vais te



Ulysse et Euryclée. *Reproduction de Flaxman.*



parler franchement, et je ne cacherai rien de ce que je sais sur le retour d'Ulysse...... Il est sain et sauf, il va venir, il ne restera pas longtemps loin de ses amis et de sa patrie, j'en fais serment. J'en atteste d'abord Jupiter, le premier et le plus grand des dieux, et ce foyer de l'irréprochable Ulysse où je suis arrivé. Tout s'accomplira comme je le dis. Ulysse reviendra cette année même, à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre. »

Il parlait ainsi; mais hélas! l'arrivée d'Ulysse avait été si souvent annoncée, que Pénélope n'y croyait plus. Ayant appris tout ce qu'elle pouvait savoir, Pénélope confia Ulysse aux soins de la vieille Euryclée, pour qu'elle le baignât et le lavât, selon la coutume des anciens. Euryclée avait élevé Ulysse et elle avait gardé de lui un souvenir plein de tendresse. A la vue du héros déguisé en mendiant, sa pensée se reporte vers celui qu'elle croit mort, et elle pleure, regrettant son pauvre maître. D'ailleurs une sorte d'instinct dont elle ne se rend pas compte l'attire vers cet étranger. Elle se dit qu'Ulysse, lui aussi, erre, inconnu, malheureux et méprisé, chez des peuples barbares. Et puis elle trouve entre l'étranger et Ulysse une singulière ressemblance.

« Plusieurs étrangers malheureux sont venus ici, dit-elle, mais aucun ne ressemblait à Ulysse autant que toi par la taille, par la voix, par la démarche. »

Et en parlant ainsi, elle se met en devoir de laver les pieds d'Ulysse.

« La vieille femme prit un bassin brillant pour laver les pieds, et elle versa beaucoup d'eau froide, puis de l'eau

chaude. Ulysse, qui était assis près du foyer, se tourna vivement du côté de l'ombre, car il craignit soudain dans son esprit qu'en le touchant elle ne reconnût sa cicatrice et que tout ne fût découvert. Mais Euryclée, s'étant approchée de son maître, lui lavait les pieds, et aussitôt elle reconnut la cicatrice de la blessure que lui avait faite autrefois un sanglier avec ses dents d'ivoire.... La vieille femme, en appuyant sa main sur la cicatrice, la reconnut et laissa retomber la jambe d'Ulysse dans le bassin d'airain qui résonna et se renversa ; l'eau fut répandue à terre. Et son cœur fut saisi à la fois de joie et de chagrin, ses yeux se remplirent de larmes, et sa voix fut entrecoupée ; et touchant le menton d'Ulysse, elle lui dit : « Oui, tu es Ulysse, mon cher enfant. Et comment n'ai-je pas reconnu mon maître avant que mes mains eussent touché son corps ? »

Le premier mouvement d'Ulysse fut un mouvement de colère. Son projet allait-il donc échouer à cause de cet incident ? Il interpella durement la pauvre vieille nourrice qui, dans sa joie, faisait des signes à Pénélope, assise non loin de là, et il la menaça d'un châtiment sévère si elle disait un seul mot. Heureusement Pénélope avait l'esprit trop occupé pour voir ce qui se passait autour d'elle ; elle ne s'était aperçue de rien. Lorsqu'Euryclée fut partie, Pénélope pria Ulysse de lui expliquer un rêve qu'elle avait fait, et qui annonçait la mort prochaine des prétendants. Ulysse le lui expliqua ; mais elle ne croyait pas plus aux songes qu'aux paroles d'Ulysse ; depuis vingt ans qu'elle attendait, son esprit était devenu défiant. Elle sentait que le moment de prendre une résolution était venu ; et malgré sa douleur, ne pouvant plus rester dans la maison de son fils, elle était décidée à épouser l'un des prétendants. Une veuve comme elle, à cette époque, n'avait aucun droit, aucun

bien, aucun bonheur ; pour vivre honorée, il lui fallait un mari.

« Voici, disait-elle à Ulysse, l'aurore funeste qui m'emmènera loin de la maison d'Ulysse. Je vais proposer aux prétendants une joute. Ulysse avait douze haches qu'il alignait dans la grande salle, et qu'il dressait comme des poutres, puis se plaçant à distance, il les traversait d'une flèche. Voici la joute que je proposerai aux prétendants : Celui qui de ses mains tendra le plus facilement l'arc d'Ulysse et dont la flèche traversera les douze haches, celui-là je le suivrai, quittant cette maison où j'entrai toute jeune, cette maison riche et belle dont je me souviendrai toujours, je pense, même en songe. » — « Femme vénérable d'Ulysse, fils de Laërte, répondit Ulysse, ne diffère pas davantage cette joute dans la maison ; le sage Ulysse sera de retour avant que les prétendants, maniant l'arc poli, aient pu tendre le nerf et lancer leur flèche à travers les haches de fer. »

Il était temps d'en finir. L'attente pouvait être à la longue trop lourde pour elle et pour lui. Ulysse avait employé cette journée à éprouver son fils, sa femme, ses serviteurs, à connaître les prétendants et à préparer leur châtiment ; mais il ne pouvait pas rester plus longtemps sans motif dans la maison. D'ailleurs, Pénélope devait partir elle-même avec le vainqueur du tournoi. Il fallait donc que ce tournoi servît à Ulysse pour se venger. De plus, l'impatience le gagnait, il trouvait la nuit trop longue pour sa colère, et pendant que Pénélope pleurait dans sa chambre, pensant à Ulysse et souhaitant la mort à l'idée qu'il faudrait bientôt prendre un autre mari, lui, tourmenté par ses projets, s'agitait sur son lit, sans pouvoir dormir. Sa force d'âme semble être à bout, il craint d'échouer dans son entreprise. Lutter

seul, ou avec l'aide de Télémaque, contre une foule d'ennemis, comment le pourra-t-il ? Et quand même il réussirait à les tuer, combien d'autres dangers l'attendent, si la population d'Ithaque, ne se souvenant plus de son roi, prend parti pour les prétendants ? Dans son angoisse, Ulysse appelle à son aide l'inspiration de sa chère déesse, de la puissante Minerve.

« Insensé, lui dit-elle, chacun se fie au plus faible de ses compagnons, qui est un simple mortel et sait peu de chose. Mais moi je suis une déesse et je t'ai protégé dans tous tes travaux. Je te le dirai ouvertement : quand même cinquante troupes d'hommes à la voix articulée nous entoureraient, désirant nous tuer avec le fer, tu enlèverais néanmoins leurs bœufs et leurs grasses brebis. Dors ; il est pénible de veiller toute la nuit ; bientôt tu échapperas à tous tes maux. »

Réconforté par ces paroles, Ulysse s'endormit. L'homme de cœur qui a confiance dans la bonté de sa cause et dans la justice divine, peut dormir paisiblement à la veille des périls les plus redoutables ; mais ce n'est pas sans avoir longtemps lutté contre l'inquiétude, la crainte, les mauvais conseils de la peur et de l'égoïsme. Pour résister à la faiblesse de nôtre nature, il faut que nous ayons sans cesse présente à l'esprit la pensée du bien, et que nous la regardions fixement, comme les marins d'autrefois naviguaient les yeux fixés sur une étoile. Ulysse a toutes les vertus d'un héros, c'est-à-dire d'un homme supérieur aux autres par la hauteur de son âme ; mais ce héros est aussi un homme exposé à l'impatience, au découragement, au doute. Sa fermeté naturelle finit toujours par l'emporter, mais non sans efforts. C'est par ces efforts mêmes qu'il nous intéresse,

car c'est par là qu'il nous ressemble : lui aussi, dans ces moments terribles où il se croit perdu, il fait appel à Minerve, c'est-à-dire à la raison, à la sagesse, à la conscience. La déesse lui apparaît, semblable à une figure rayonnante, et le héros, regardant avec confiance cette clarté surnaturelle, qui resplendit au-dessus de sa tête, s'endort apaisé.



CHAPITRE VII.

LA MORT DES PRÉTENDANTS.

Cependant l'aurore apparaissait, et quoiqu'il n'y eût pas de nuages au ciel, on entendait gronder le tonnerre. C'était, pour les anciens, l'annonce d'un événement heureux. Aussi l'une des servantes restées fidèles à Ulysse, occupée à moudre le grain sous la meule, disait :

« Jupiter, notre père, toi qui règnes sur les dieux et sur les hommes, tu as tonné fortement du haut du ciel étoilé. Pourtant, il n'y a pas un seul nuage. C'est un présage pour quelqu'un. Accomplis pour moi, pauvre femme, le souhait que je vais dire. Que les prétendants prennent aujourd'hui pour la dernière fois leur joyeux repas dans la maison d'Ulysse, car ils ont brisé mes genoux par la fatigue douloureuse, en me faisant moudre la farine. Qu'ils prennent aujourd'hui leur dernier repas ! »

Bientôt les prétendants envahirent la maison, comme ils en avaient l'habitude, et se mirent à manger. Télémaque était dans la salle avec Ulysse, Eumée et le bouvier Philétius, un des bons serviteurs. Jamais les jeunes gens n'avaient été plus bruyants, plus gais et plus insolents. Télémaque ayant fait asseoir Ulysse à la

porte, près du seuil, et lui ayant donné sa part du repas, les prétendants insultèrent encore l'étranger, comme ils l'avaient insulté la veille. L'un d'entre eux, nommé Ctésippe, plus brutal que les autres, irrité de voir qu'on servait à un mendiant une part aussi bonne qu'à lui-même, s'écria qu'il allait, lui aussi, lui faire un présent, et il lui lança de toute sa force un pied de bœuf. Ulysse évita le coup, et avec un rire sardonique, il lui laissa entendre que sa mort était proche. Sa réponse et les paroles de Télémaque, essayant de calmer les prétendants et de faire respecter son hôte, mirent le comble à la gaieté des convives.

« Minerve excita parmi eux un rire inextinguible et frappa leur esprit de démence. Ils riaient d'un rire étrange et mangeaient gloutonnement les viandes saignantes ; leurs yeux étaient pleins de larmes, comme si leur âme avait pressenti le malheur. Alors, le devin Théoclymène leur dit : « Ah! malheureux! quel malheur est sur vous! Vos têtes, vos visages et vos genoux sont enveloppés par la nuit. Des gémissements retentissent, vos joues sont couvertes de larmes; le sang ruisselle sur les murs et au plafond, le vestibule est plein de fantômes, la cour en est pleine ; ces fantômes vont vers les ténèbres de l'Erèbe ; le soleil a disparu dans le ciel, et une heure funeste s'avance sur nous. »

Ces terribles paroles du devin Théoclymène retentissaient dans la maison d'Ulysse, annonçant le drame sanglant qui allait s'y passer. En les entendant, on se rappelle cette fameuse orgie racontée dans la Bible, où, tandis que les convives du roi Balthazar se livraient à la joie, trois mots mystérieux brillèrent soudain sur les murs de la salle, signifiant, selon le prophète Daniel, la chute de Babylone et la mort misérable du

monarque sacrilège. De même que Dieu a terrassé la puissance du roi d'Assyrie, de même les fiers prétendants seront frappés par la main de Minerve, dont Ulysse n'est que l'instrument.

« Jamais festin ne devait leur être moins agréable que celui que la déesse et un homme courageux leur préparaient, car, les premiers, ils avaient commis des actions honteuses. »

Ces paroles d'Homère répondent au sentiment secret de tous ceux qui lisent cette histoire. Les prétendants ont péché par orgueil, par débauche, par cruauté ; rien de tout cela ne sera perdu. Nous désirons qu'ils en soient punis, et ils seront punis ; nous désirons qu'Ulysse, après avoir tant souffert, soit récompensé, et il aura sa récompense. Les choses ne s'arrangent pas toujours ainsi dans la vie ; il arrive souvent que les méchants réussissent et que les bons sont malheureux ; mais c'est pour cela que nous aimons les histoires où, après avoir tremblé pour un honnête homme persécuté, après avoir frémi du triomphe des malhonnêtes gens, nous voyons la justice rétablie définitivement par la punition des coupables et le bonheur des innocents.

Mais comment Ulysse viendra-t-il à bout de cette tâche extraordinaire ? Comment aura-t-il la force nécessaire pour livrer bataille, lui presque seul, à tous ces jeunes hommes si forts et si audacieux ?

« La déesse Minerve aux yeux terribles inspira à la fille d'Icare, la prudente Pénélope, d'apporter aux prétendants, au milieu de la grande salle, l'arc et le fer brillant, pour la joute qui sera le prélude de leur mort. Elle monta

en haut de l'escalier de la maison, tenant fortement dans sa main une belle clef d'airain, recourbée, ayant une poignée d'ivoire. Et elle se rendit avec ses servantes dans la dernière chambre où se trouvaient les trésors du roi, l'airain, l'or et le fer difficile à travailler. C'est là qu'était l'arc flexible et le carquois porte-flèches, avec les nombreuses flèches sonores qui le remplissaient..... Pénélope monta sur le plancher élevé où étaient les coffres contenant les étoffes parfumées. Tendant la main, elle détacha du clou l'arc et le carquois brillant. Et, s'asseyant là, elle le posa sur ses genoux, et, retirant de l'étui l'arc du roi, elle éclata en sanglots. Et, quand elle se fut rassasiée de larmes, elle se dirigea vers la salle, au milieu des fiers prétendants, tenant dans sa main l'arc flexible et le carquois porte-flèches, avec les nombreuses flèches sonores qui le remplissaient. »

Pénélope expliqua alors aux prétendants qu'elle épouserait celui d'entre eux qui réussirait à tendre l'arc et à traverser avec une flèche les douze haches de fer. Télémaque à son tour défia les prétendants, demandant à garder sa mère avec lui s'il était le vainqueur. Voici en quoi consistait le jeu. Il y avait dans la maison douze grandes haches doubles, dont les deux tranchants étaient très recourbés. Les deux pointes supérieures des deux tranchants se rejoignaient presque à une petite distance de la douille, de sorte que l'espace vide entre ces deux pointes et la douille avait une forme circulaire. On plantait ces haches en terre par le manche, à la même hauteur, et on les alignait tournées de face, les unes derrière les autres. Ainsi une flèche lancée adroitement pouvait passer directement à travers les vides formés par les tranchants, comme elle aurait pu traverser une série d'anneaux de même dimension suspendus les uns derrière les autres, à la même hauteur.

Lorsque les haches eurent été plantées dans le sol et que tout fut prêt, Télémaque essaya de tendre l'arc, mais sans y réussir. Puis vint le tour des prétendants.

Pendant qu'ils s'efforçaient en vain de manier l'arme redoutable, Ulysse avait pris à part le porcher Eumée et Philétius le bouvier, et quand ils furent dans la cour à l'abri des regards :

« Seriez-vous hommes à aider Ulysse, si jamais il revenait ici soudain, ramené par un dieu? Seconderiez-vous les prétendants ou Ulysse? Dites ce que votre cœur et votre âme vous suggèrent. »

Et le bouvier lui dit :

« Jupiter, notre père, puisse s'accomplir mon vœu! Puisse cet homme revenir conduit par une divinité! Tu verrais alors ce que peut la force de mes bras. » Et de même Eumée suppliait tous les dieux afin que le prudent Ulysse revînt dans sa maison. Alors, quand il connut bien clairement leur pensée, Ulysse reprit en ces mots : « Eh bien! c'est moi, me voici ; après avoir bien souffert, je suis revenu au bout de vingt ans dans ma patrie. Je vois que seuls parmi les serviteurs vous désiriez mon retour ; je n'en ai pas entendu d'autre qui souhaitât que je revinsse dans ma maison. A vous donc, je dirai la vérité, comme elle s'accomplira. Si un dieu dompte par mes mains les fiers prétendants, je vous donnerai à tous les deux une femme, des richesses et une maison bâtie à côté de la mienne. Vous serez les amis et les frères de Télémaque. Mais, tenez, je vais vous montrer un signe manifeste pour que vous me reconnaissiez bien et que vous soyez persuadés dans votre âme : c'est la cicatrice de la blessure qu'un sanglier me fit jadis avec ses dents blanches, lorsqu'avec les fils d'Antolycus j'allai sur le Parnasse. » — En parlant ainsi, il découvrit

vrit les haillons qui cachaient la grande cicatrice. Dès qu'ils l'aperçurent, ils la reconnurent bien, et pleurèrent, entourant le prudent Ulysse de leurs bras, et baisant sa tête et ses épaules. Ulysse aussi baisait leur tête et leurs mains. »

La nécessité a rendu Ulysse défiant, et il ne se laisse reconnaître qu'avec des précautions infinies ; mais son cœur est tendre, et il pleure en se retrouvant au milieu de serviteurs qui l'aiment. Eumée n'est cependant qu'un esclave, acheté par le père d'Ulysse ; mais, dans ces temps primitifs, l'esclave n'était pas encore ce qu'il deviendra malheureusement plus tard, un être inférieur et méprisé, bon pour le travail et pour les coups. L'esclave était un serviteur, faisant partie de la famille, et l'aimant comme si c'était la sienne. Le brave Eumée est un père pour Télémaque, un ami pour Ulysse. Cette familiarité tient à ce que la vie des maîtres et celle des serviteurs se ressemblaient beaucoup ; l'une était presque aussi simple que l'autre.

Après cette reconnaissance, ils conviennent de rentrer tous les trois l'un après l'autre, pour ne pas éveiller les soupçons. Philétius fera fermer avec soin toutes les portes, Eumée en entrant dans la salle apportera l'arc à Ulysse, et, quoi qu'elles entendent, les servantes ne devront pas sortir des appartements.

Lorsqu'Ulysse rentra, les prétendants découragés avaient renoncé à tendre l'arc. Ulysse demanda qu'on lui permît d'essayer à son tour; mais Antinoüs refusa en injuriant ce misérable assez audacieux pour vouloir rivaliser de force avec lui. En réalité, il se rappelait la vigueur qu'Ulysse avait montrée en terrassant le mendiant Irus, et il craignait qu'il ne déshonorât les prétendants en

faisant ce qu'ils n'avaient pas pu faire. Pénélope et Télémaque intervenaient au contraire pour qu'on laissât l'étranger déployer sa force. A ce moment, Eumée prit l'arc pour le porter à Ulysse qui se tenait, comme toujours, à la porte d'entrée, mais il hésitait à cause des menaces des prétendants. Il fallut pour le décider que Télémaque le menaçât d'un châtiment; alors Eumée remit l'arc entre les mains d'Ulysse et sortit avec Philétius pour fermer les portes.

Cependant les prétendants se moquaient d'Ulysse qui examinait l'arc avec soin.

« Et le sage Ulysse maniait le grand arc et l'examinait en tous sens. Puis, comme un homme habile à chanter et à jouer de la lyre tend facilement avec une cheville une corde neuve attachée aux deux extrémités, faite de l'intestin tordu d'une brebis, ainsi Ulysse tendit sans peine le grand arc.Prenant la corde de sa main droite, il l'essaya et elle rendit un son aigu pareil au cri de l'hirondelle. Alors une grande douleur saisit les prétendants, et tous changèrent de couleur... Ulysse prit une flèche rapide posée sur la table ; les autres étaient enfermées dans le carquois creux. Saisissant ensuite l'arc par le milieu, il tira la corde et la flèche, et, restant assis sur son siège, et de là, visant le but, il lança le trait lourd d'airain qui, sans manquer aucune hache, les traversa toutes, au-dessus de l'endroit où elles étaient emmanchées. »

Aussitôt Télémaque, armé d'une épée et d'une lance, se plaça auprès de son père qui, d'un air tranquille, disait qu'il était temps de préparer le repas du soir. Le lecteur comprend sans doute maintenant à quoi devait servir l'arc d'Ulysse, et à quelle scène tragique nous allons assister.

« Alors le sage Ulysse se dépouilla de ses haillons, et, tenant dans ses mains l'arc et le carquois plein de flèches, il sauta sur le large seuil, répandit à ses pieds les flèches rapides,et dit aux prétendants :

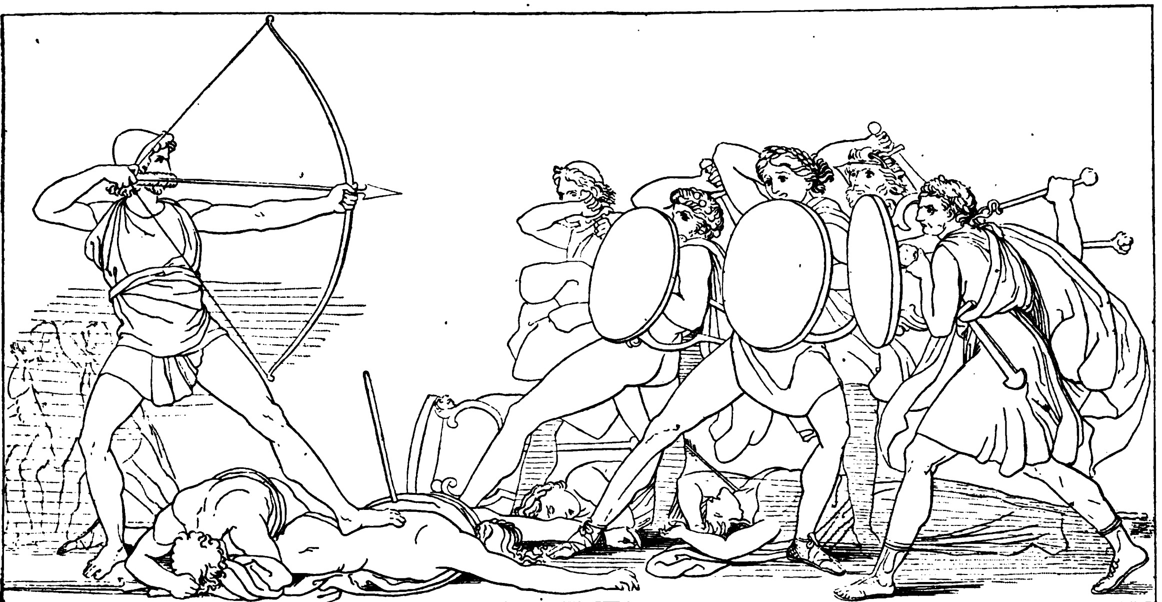
« Cette joute sans danger est terminée ; je vais maintenant viser un autre but qu'aucun homme n'a jamais touché. Je l'atteindrai si Apollon veut m'en donner la gloire.

« Il dit, et dirigea contre Antinoüs la flèche amère. Celui-ci prenait et se préparait à soulever dans ses mains, afin de boire du vin, une belle coupe d'or à deux anses ; la mort n'était pas présente à son esprit. Qui eût pensé qu'au milieu de convives nombreux, un homme seul, si brave qu'il fût, oserait lui envoyer la mort et la noire destinée ? Pourtant Ulysse le visant, l'atteignit d'une flèche à la gorge, et la pointe traversa son cou délicat. Il tomba à la renverse, la coupe s'échappa de sa main et un jet de sang sortit de ses narines ; ses pieds heurtèrent la table et la repoussèrent, et les mets roulèrent sur le sol, et le pain et la viande furent souillés. Et quand ils virent l'homme tomber, les prétendants se levèrent en tumulte de leurs sièges et s'élancèrent dans la salle, regardant s'il n'y avait contre les murs bien construits ni bouclier ni lance solide. Et ils criaient avec fureur à Ulysse :

« Etranger, tu lances lâchement des flèches contre les hommes. Ce sera ton dernier combat, car ta mort est certaine. Tu viens de tuer un homme, le plus illustre de la jeunesse d'Ithaque, c'est pourquoi les vautours te mangeront ici même. »

« Ils parlaient ainsi, croyant qu'il avait tué Antinoüs sans le vouloir ; les insensés ne savaient pas que le terme de la mort était arrivé pour eux tous. Alors le sage Ulysse, les regardant en dessous, leur dit :

« Chiens, vous pensiez que je ne reviendrais plus du pays des Troyens dans ma demeure ; aussi vous dévoriez ma maison ; moi vivant,vous recherchiez ma femme, sans crain-



Combat d'Ulysse contre les Prétendants. *Reproduction de Flaxman.*

dre ni les dieux qui habitent le vaste ciel, ni la vengeance des hommes. Maintenant le terme de la mort est arrivé pour vous tous.

« Il dit ; la crainte pâle les saisit tous, et tous cherchaient par où ils pourraient échapper à la mort inévitable. »

Ici les paroles, les gestes, la force d'Ulysse ont quelque chose de surhumain. L'acte qu'il accomplit, bien que naturel en lui-même, nous paraît extraordinaire et merveilleux à cause de la rapidité et de la sûreté avec lesquelles il est accompli. Le vieux poète a cru que c'était Minerve qui, par le bras d'Ulysse, punissait les crimes des prétendants, et il a donné à son héros la puissance et la majesté d'un dieu. Aussi rien ne pourra le fléchir ; il faut que le décret divin soit obéi. En vain un des prétendants, Eurymaque, propose à Ulysse d'accepter une rançon ; le héros refuse. Ceux-ci alors se barricadent derrière les tables, attendant qu'il ait épuisé ses flèches pour s'élancer sur lui l'épée à la main.

Quand ses flèches furent épuisées, Ulysse revêtit le casque et le bouclier que lui avait apportés son fils, saisit deux javelots d'airain et se prépara à continuer le combat d'une autre manière. Mais le serviteur perfide, Mélanthius le chevrier, l'âme damnée des prétendants, était allé dans la chambre des armes, qu'on avait par imprudence laissée entr'ouverte, et en avait aussi rapporté des casques et des boucliers dont les prétendants se couvrirent. La situation du héros devenait difficile. A l'abri de leurs boucliers et de leurs casques, les jeunes gens pouvaient arriver jusqu'à Ulysse et l'accabler sous le nombre. Il eut peur et invoqua sa protectrice, Minerve, qui lui apparut sous la forme de Mentor et ranima son courage.

Ce fut alors une mêlée affreuse. D'un côté Ulysse avec Télémaque, Eumée et Philétius; de l'autre les nombreux prétendants. Les traits volent de part et d'autre, les cris des mourants se mêlent au fracas de la vaisselle brisée. Heureusement Minerve égarait les coups des prétendants; leurs traits allaient inutilement frapper la muraille, tandis que chaque trait lancé par Ulysse donnait la mort. Le héros fut sans pitié ; ceux même qui avaient le moins participé aux crimes des prétendants furent sacrifiés ; Ulysse n'épargna que le chantre Phémius et le héraut Médon. Dans sa frayeur, ce dernier s'était caché sous un siège et s'était enveloppé de la peau d'un bœuf qu'on venait de dépouiller. Ulysse le releva en souriant et le fit sortir avec Phémius.

« Ulysse regarda de tous les côtés dans la salle si quelqu'un des prétendants vivait encore, ayant évité la noire destinée. Mais il les vit tous gisant dans le sang et dans la poussière, comme des poissons que des pêcheurs ont tirés de la mer blanche d'écume avec le filet aux mailles nombreuses, et qu'ils ont jetés sur la plage arrondie. Ils sont tous répandus sur le sable, regrettant les flots de la mer ; mais le soleil leur a enlevé la vie. Ainsi les prétendants étaient répandus couchés les uns par-dessus les autres. »

Au milieu d'eux se tenait Ulysse, nu, les jambes et les mains dégouttantes de sang, pareil à un lion qui vient de dévorer un bœuf.

Quand Euryclée, la vieille nourrice, aperçut en entrant cette scène de carnage, les prétendants morts et son maître vivant, elle poussa un cri de joie.

« Réjouis-toi dans ton cœur, vieille femme, lui dit Ulysse, et retiens tes cris. Il est impie de crier contre les

morts. La justice des dieux et leurs actions impies les ont domptés. Ils ne respectaient aucun homme, bon ou méchant, qui venait vers eux ; c'est pourquoi ils ont subi une mort honteuse à cause de leur folie. Mais dis-moi, parmi les femmes de cette maison, celles qui m'ont outragé et celles qui sont innocentes. »

Il restait en effet à punir les serviteurs et les servantes qui avaient fait cause commune avec les prétendants. Déjà le chevrier Mélanthius allait payer la peine de ses insultes et de sa trahison. Sur l'ordre d'Ulysse, Eumée et Philétius l'avaient saisi et garrotté, puis ils l'avaient attaché à l'une des poutres de la chambre où il allait chercher des armes pour les prétendants. Le même châtiment attendait les douze servantes qui s'étaient mal conduites. Ulysse les fit venir, gémissant et pleurant à chaudes larmes. Il les obligea à transporter les cadavres dans la cour, à laver les tables, les sièges, à racler avec des râteaux le sol de la salle et à balayer tous les débris répandus à terre. Quand tout fut mis en ordre, on emmena les servantes dans la cour intérieure, entre l'enceinte de cette cour et le tholos (1). Télémaque tendit un câble entre une colonne et le tholos, assez haut pour qu'elles ne pussent pas toucher la terre de leurs pieds.

« De même que des grives ou des colombes aux ailes étendues se prennent à un piège au milieu des buissons en allant dans un enclos, et y trouvent un lit funeste ; de même ces femmes avaient toutes la tête sur la même ligne et le cou serré dans un lacet, afin de mourir misérablement. Elles agitèrent un peu leurs pieds, mais ce ne fut pas long. »

(1) Le *Tholos* était une sorte de bâtiment servant d'office et en forme de kiosque arrondi.

En même temps le porcher et le bouvier emmenaient Mélanthius dans la cour, près du portique, et le tuaient après l'avoir mutilé horriblement.

L'œuvre était accomplie. Si juste que fût la punition, ces spectacles affreux nous répugnent, et nous aurions mieux aimé trouver Ulysse plus clément. Mais les hommes de ces temps ne comprenaient pas comme nous la justice qui pardonne; ils ne pratiquaient que la justice qui se venge. Le meurtre doit être expié par le meurtre, le sang par le sang. Comme les peuples barbares qui appliquent encore aujourd'hui la loi cruelle du talion, les contemporains d'Ulysse n'avaient aucune pitié pour leurs ennemis.

Ils sentaient pourtant combien c'était une chose terrible que de tuer un homme. Une fois le meurtre accompli dans la furie de la vengeance, ils étaient, devant le cadavre, graves et pleins d'une terreur religieuse. La grande salle de la maison d'Ulysse ne pouvait plus être habitée tant qu'elle ne serait pas purifiée, car la mort avait passé par là. La vieille Euryclée apporta du soufre; Ulysse l'alluma et purifia la salle, la maison et la cour. Il semblait que le feu faisait disparaître les dernières traces du carnage, et que la fumée empestée du soufre en emportait le souvenir. Alors seulement Ulysse fit appeler toutes les servantes fidèles. Elles l'entourèrent en lui prenant les mains, baisant sa tête et ses épaules.

« Et lui, il avait une douce envie de pleurer, car, dans son âme, il les avait toutes reconnues. »

CHAPITRE VIII.

RECONNAISSANCE D'ULYSSE ET DE PÉNÉLOPE.

Pénélope était rentrée dans sa chambre au moment où Ulysse se préparait à tendre son arc. Depuis, elle s'était endormie et n'avait rien entendu. Aussi, lorsqu'Euryclée, rajeunie de vingt ans, monta rapidement l'escalier pour aller annoncer à Pénélope la grande nouvelle, elle fut obligée de la réveiller.

« Eveille-toi, Pénélope, chère enfant, afin de voir de tes yeux ce que tu désires tous les jours. Ulysse est revenu ; il est rentré dans sa maison, bien que tardivement, et il a tué les prétendants insolents qui ruinaient sa maison, mangeaient ses biens et faisaient violence à son fils. »

— Tu es folle, répondit Pénélope; pourquoi te moquer de moi si cruellement? — Cependant le récit d'Euryclée était si précis, ses affirmations si énergiques, qu'il fallait bien en croire quelque chose. Il était certain au moins que les prétendants étaient morts. Mais qui les a tués? Est-ce bien Ulysse? N'est-il pas possible que ce soit un dieu irrité de leurs crimes? Ainsi Pénélope, habituée depuis tant d'années à se défier et à se défendre, craignait encore une déception, et refusait de

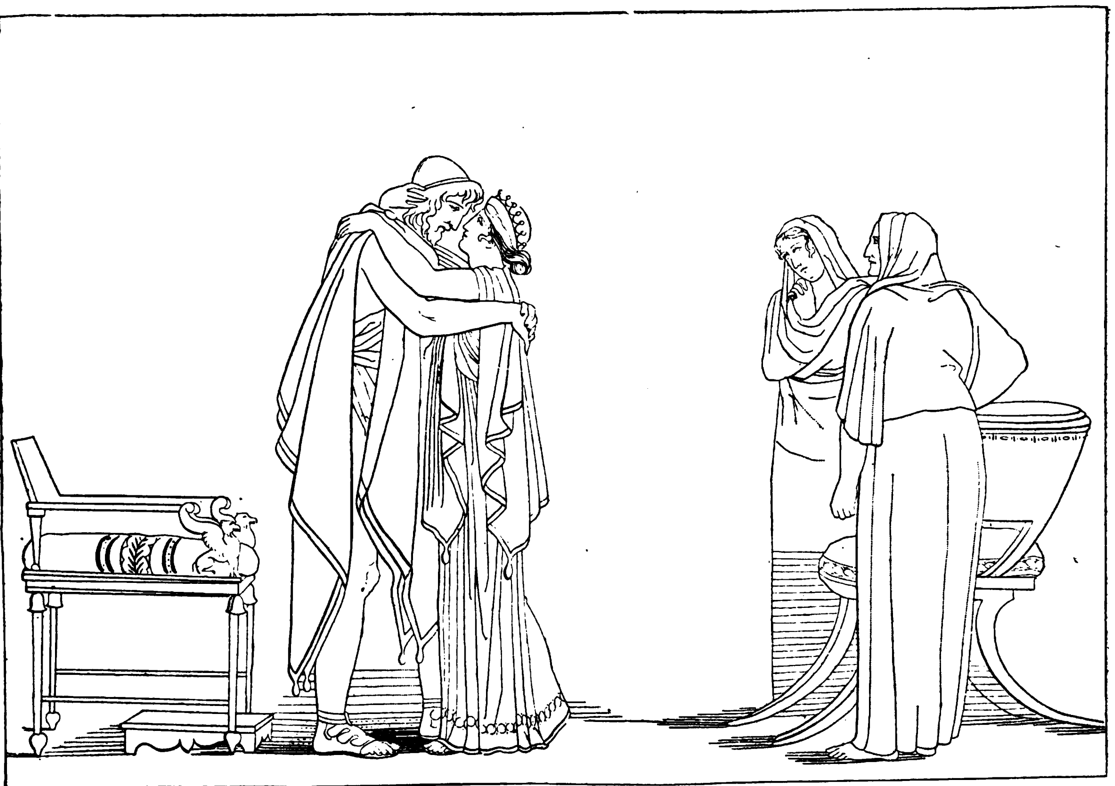
se rendre à l'évidence. Les gens habitués à l'infortune sont doublement malheureux; ils ne peuvent plus croire au bonheur.

Cependant, lorsqu'Euryclée eut affirmé à Pénélope qu'elle avait vu de ses yeux la cicatrice de la blessure d'Ulysse, Pénélope se décida à la suivre, doutant encore, malgré elle.

« Chère nourrice, bien que tu saches beaucoup de choses, il t'est difficile de comprendre les desseins des dieux éternels. Allons pourtant trouver mon fils, afin que je voie les prétendants morts, et celui qui les a tués. »

« Ayant ainsi parlé, elle descendit, hésitant dans son cœur si elle interrogerait de loin son mari, ou si, s'approchant, elle lui prendrait les mains et lui baiserait la tête. Quand elle fut entrée et qu'elle eut franchi le seuil de pierre, elle s'assit en face d'Ulysse, à la clarté du feu, contre le mur opposé ; lui était assis près d'une haute colonne, les yeux baissés, attendant que son illustre femme, l'ayant vu, lui parlât. Et elle resta longtemps muette, le cœur saisi d'étonnement. Tantôt, le regardant fixement, elle croyait le voir, tantôt elle ne le reconnaissait plus sous les haillons qui le couvraient. »

Télémaque, plus jeune, moins réfléchi et plus impetueux, irrité de l'immobilité et du silence de sa mère, lui reprochait d'avoir un cœur de pierre. Mais ce silence ne prouvait pas seulement la prudence de Pénélope; il prouvait aussi sa fidélité. Comment aurait-elle reconnu dans l'homme mûr et triste qu'elle voyait devant elle, accablé de fatigue, vêtu de lambeaux, et les yeux baissés, le héros plein de jeunesse et de beauté qu'elle avait embrassé pour la dernière fois, il y avait vingt ans? Elle s'attendait sans doute à le trouver



Ulysse et Pénélope.

Reproduction de Flaxman.

changé; mais elle espérait le reconnaître au premier coup d'œil. Et puis, les hommes et les dieux sont si rusés! Si par hasard elle se trompait, si cet homme n'était pas Ulysse, si elle se jetait sans réflexion dans les bras d'un étranger qui se jouerait d'elle, quelle honte! Mieux valait attendre encore et ne se fier qu'à des signes incontestables. Aussi Pénélope répondit à son fils qu'elle reconnaîtrait mieux Ulysse lorsqu'ils seraient seuls tous les deux, et Ulysse l'approuva en souriant. Les hésitations de Pénélope étaient la meilleure preuve de sa sagesse, et Ulysse, loin de s'en fâcher, en était heureux. Il voyait clairement que sa chère femme l'avait toujours aimé.

Avant de se retrouver seul avec Pénélope, quand tout le monde serait endormi, Ulysse lava son corps souillé de sang, se couvrit de beaux vêtements, et reparut dans tout l'éclat de sa beauté virile. C'est ainsi qu'il alla se replacer près de Pénélope, à côté du foyer. Et alors Pénélope voulut l'éprouver, comme lui-même, en arrivant à Ithaque, avait éprouvé les autres, et elle dit à Euryclée de préparer le lit nuptial qui avait été enlevé de la chambre. Or, ce lit était fixé au sol et ne pouvait pas être déplacé. Ulysse seul le savait avec Pénélope.

« Femme, s'écria Ulysse, tu viens de dire un mot qui afflige mon cœur. Qui donc a déplacé ce lit? Aucun homme, si habile qu'il fût, n'a pu, à moins qu'un dieu lui soit venu en aide, transporter facilement ce lit en un autre endroit; aucun homme vivant, même tout jeune, ne l'aurait aisément soulevé. Le travail de ce lit en est une preuve certaine, et c'est moi seul, et nul autre, qui l'ai fait ».

Alors, après qu'Ulysse eut décrit le lit rivé à un tronc

d'olivier scié près de la racine, autour duquel il avait construit, avec des pierres taillées, la chambre nuptiale, Pénélope ne douta plus, et autant elle s'était montrée défiante et circonspecte tout d'abord, autant elle fut tendre et affectueuse pour l'exilé enfin revenu auprès d'elle.

« Ses genoux et son cœur défaillirent quand elle reconnut les signes qu'Ulysse lui avait si exactement décrits. Elle pleura, courut à lui, et jetant ses bras autour de son cou, elle lui baisa la tête en disant : « Ne te fâche pas contre moi, Ulysse, toi, le plus prudent des hommes. Les dieux nous ont condamnés à la douleur ; ils nous ont envié la joie de jouir ensemble de notre jeunesse et d'arriver ainsi jusqu'à la vieillesse. Ne m'en veuille pas, ne t'irrite pas, si je ne t'ai pas embrassé dès que je t'ai vu. Mon cœur se glaçait toujours dans ma poitrine à la pensée qu'un homme venu ici pourrait me tromper par ses paroles, car il y a beaucoup d'artisans de ruses coupables...... Mais à présent, tu m'as énuméré des signes certains, qu'aucun mortel n'a jamais vus. Nous seuls les connaissons, toi, moi, et une seule servante, Actoris que mon père me donna quand je vins ici..... Aussi tu as persuadé mon cœur, malgré sa résistance. »

« Elle parla ainsi, et Ulysse sentit encore davantage l'envie de pleurer. Il pleurait, serrant dans ses bras sa femme aimée et sage. Lorsque la terre désirée apparaît aux naufragés dont Neptune a brisé au milieu de la mer le navire bien construit, poussé par les vents et par les fortes vagues ; quelques-uns se sont enfuis à la nage de la mer blanche d'écume vers la terre ferme, et le corps tout souillé d'eau salée ils montent avec joie sur le rivage, ayant évité la mort ; ainsi la vue de son mari était douce à Pénélope, et elle ne pouvait détacher ses deux bras blancs du cou d'Ulysse. »

L'histoire d'Ulysse et de Pénélope pourrait s'arrêter là. Ils se sont reconnus, ils ont pleuré ensemble, ils se sont embrassés, ils sont heureux, et nous souhaitons qu'ils le soient toujours. Mais Ulysse n'est pas encore délivré de tous les dangers qui le menacent. Il a tué des hommes puissants dans le pays, dont la disparition ne restera pas inaperçue, et dont la mort pourra provoquer des vengeances.

La législation sur le meurtre n'était pas encore faite au temps d'Ulysse, et les meurtres par vengeance étaient très fréquents. Les exemples en abondent dans l'Odyssée. Cependant il y avait certaines coutumes qu'on observait partout et qui étaient sans doute consacrées par la religion, quoique cela ne soit dit nulle part. Il n'y avait pas d'autorité publique pour intervenir en faveur de la famille offensée, mais celle-ci se faisait justice elle-même par la force, ou bien les deux parties se présentaient devant un tribunal de vieillards, et le meurtre pouvait être effacé par une amende.

Souvent aussi, selon la gravité du crime, il était interdit de payer une rançon, et le meurtrier devait tomber sous les coups des parents du mort, ou s'enfuir en exil. Ulysse se trouvait dans ce cas, et il hésitait.

« Voyons, disait-il à son fils, quel est le parti le meilleur? Celui qui dans le peuple a tué un seul homme qui ne laisse pas derrière lui beaucoup de vengeurs, s'enfuit, abandonnant sa famille et sa patrie. Et nous, nous avons tué ceux qui étaient le rempart de la ville, l'élite de la jeunesse d'Ithaque; je t'engage à y réfléchir. »

Voici à quel parti il s'arrêta. Pour gagner du

temps, afin que la mort des prétendants ne fût pas connue dès le soir même, il avait imaginé de faire éclairer la grande salle comme pour une fête et de faire jouer de la lyre, de sorte que les passants se disaient entre eux : « Comme ces prétendants s'amusent ! Sûrement, l'un d'entre eux va épouser Pénélope ! »

Le lendemain il s'enfuit avec Télémaque à la campagne, auprès de son vieux père, de qui il se fit reconnaître, et il attendit. La nouvelle de la mort des prétendants s'était répandue dans la ville ; on était venu chercher les corps, on les avait ensevelis, et l'assemblée s'était réunie dans un grand tumulte. Les uns voulaient venger les victimes, les autres prenaient parti pour Ulysse. Un groupe d'amis et de parents des défunts prit les armes et s'avança dans la campagne pour tuer Ulysse. Mais le héros avec son fils et quelques-uns de ses serviteurs marcha à la rencontre des assaillants. Les premiers arrivés furent tués, les autres s'enfuirent ; Ulysse vainqueur conclut avec le parti vaincu un pacte d'alliance et resta désormais le roi obéi et respecté d'Ithaque. Ainsi finit l'Odyssée.

L'Odyssée n'est point une histoire, mais un roman. Dans un roman il est permis à l'auteur d'arranger les choses, pourvu qu'elles soient bien arrangées. Ulysse et Pénélope sont heureux; mais ils l'ont mérité, elle par sa fidélité, lui par son courage. Entrée toute jeune dans la maison d'un mari qui a été presque aussitôt forcé de la quitter, Pénélope est restée vingt ans isolée, sans parents, sans protecteurs, en face d'une bande d'audacieux qui prétendaient l'épouser. Avec autant d'adresse que de fermeté, elle a su les tenir à distance et conserver intact son honneur. Elle a

élevé son fils dans des sentiments d'affection et de piété filiale pour le père qu'il ne connaissait pas ; elle s'est montrée douce pour ses serviteurs et s'est fait aimer et respecter de tous ceux qui l'entouraient. Enfin, malgré tous les présages qui pouvaient lui faire croire à la mort d'Ulysse, elle a vécu retirée, s'enfermant dans le souvenir de son mari, quoiqu'elle fût jeune et belle. Dans aucun livre on ne trouverait une figure de femme plus austère et plus touchante que celle de Pénélope.

Ulysse n'est point parfait ; nous l'aimerions certainement moins s'il était parfait, parce qu'il ne serait pas homme. Il est capable de mensonge, de rapine, de cruauté ; il a les vices de son temps. Mais il est brave, dévoué à son pays, à ses compagnons, à sa famille. Son courage n'est pas celui d'un soldat qui aime le danger pour lui-même et qui se plaît aux aventures. Ulysse a encore plus de patience que d'audace ; sans craindre aucun péril, il n'en cherche aucun inutilement. Il est surtout maître de lui-même; rien ne le détourne de son dessein ; nulle tentation ne le séduit, nul échec ne le rebute. Au lieu de céder aux événements et de se laisser conduire par la vie, par sa persévérance il contraint la fortune à lui obéir, et il ordonne sa vie selon sa volonté. Il est d'ailleurs fort, hardi, intelligent, spirituel, confiant dans les dieux et dans la justice, qui finit toujours par triompher du mal.

Ulysse a des défauts que nous ferons bien d'éviter, mais nous ferons bien aussi d'imiter sa constance, c'est à ce prix que nous serons des hommes. Aucun personnage de roman ne représente avec plus de vérité et d'une manière plus dramatique l'homme lui-même avec ses imperfections et ses vertus. Les ver-

tus d'Ulysse ne sont pas surhumaines comme celles d'Achille; elles n'ont pas besoin, pour se manifester, de circonstances extraordinaires; elles peuvent être utiles dans les épreuves inévitables et communes de la vie. Aussi les Grecs s'étaient reconnus en lui, et ils considéraient comme le type le plus accompli de leur race cet homme qui avait beaucoup souffert, mais qui, à force d'adresse et de courage, était venu à bout du malheur.

CONCLUSION.

HOMÈRE PEINTRE DE LA VIE HUMAINE.

Les grands événements révèlent les grandes âmes. Si la guerre de Troie n'avait pas eu lieu, Achille aurait dépensé, dans d'obscures expéditions, l'ardeur de la gloire dont il était animé, et Ulysse, tranquille possesseur d'Ithaque, n'aurait pas eu l'occasion de montrer les ressources de son esprit et sa patience énergique. C'est pour cela qu'Homère, voulant émouvoir les hommes par le spectacle d'actions sublimes et de vertus extraordinaires, que son imagination agrandissait encore, a choisi pour sujet de ses récits la guerre de Troie, et dans cette guerre deux épisodes plus dramatiques que les autres. Mais il s'est bien gardé de mettre tous ses personnages sur le même plan et de leur donner à tous la même taille. Autour des dieux, qui l'emportent sur les mortels par la grandeur et par la force, il a groupé les héros, les mettant aux prises avec la fortune ou avec leurs passions, de manière à faire éclater leur courage, et au-dessous des héros, il a placé la foule des hommes, la multitude inconnue dont personne ne raconte ni les actions ni les souffrances.

Cette multitude, Homère ne l'a pas oubliée. Sans

elle en effet, son tableau de la vie serait incomplet. Le reste, c'est-à-dire les grands hommes et les grands faits, n'est qu'un accident. La vie de l'humanité est faite d'une quantité de petites actions accomplies par une foule de gens obscurs, par moi qui vous parle, par vous qui me lisez, par cet homme qui passe dans la rue, par cet autre qui travaille dans l'atelier ou dans la ferme. Si l'on voulait se faire une idée exacte de la vie des Français pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, irait-on la chercher dans les récits de la grande guerre de 1870 ? On y verrait sans doute ce qu'un grand peuple peut souffrir et oser pour se défendre contre un agresseur redoutable ; mais on se tromperait beaucoup en se figurant que les Français ont toujours ainsi vécu en état de guerre.

Il en était de même en Grèce, au temps d'Homère. Des expéditions comme celle de Troie étaient exceptionnelles; après un pareil effort, la vie ordinaire reprenait son cours régulier. Cette vie ordinaire, Homère en a parlé un peu partout, mais il l'a décrite spécialement dans un passage de l'Iliade dont je n'ai encore rien dit. Il suppose que sur le bouclier d'Achille Vulcain avait gravé une série de figures, pour l'embellir. Ce bouclier était composé de cinq zones concentriques superposées. Tracez avec le compas, sur une feuille de papier, un petit cercle, puis un second qui enveloppe le premier à quelque distance, puis un troisième, un quatrième, un cinquième; supposez que chacune des zones ainsi formées soit remplie de dessins disposés en rond autour du centre, et vous aurez à peu près l'image de la surface du bouclier d'Achille.

Au centre, l'artiste avait représenté l'univers, c'est-à-dire la terre, le ciel, la mer, le soleil et les étoiles.

C'est le cadre immobile et magnifique dans lequel se meut la vie humaine.

Autour de la première circonférence se déroulait le tableau d'une ville pendant la paix et pendant la guerre. Tandis que d'un côté on voyait un mariage, un festin, des gens avec des flambeaux accompagnant la mariée chez son mari, on assistait de l'autre à un procès engagé à propos d'un meurtre. Les deux parties discutaient devant l'arbitre ; un jury de vieillards assis sur leurs sièges de pierre et portant un bâton, écoutait les débats ; le public était rangé à quelque distance. Tel est le tableau de l'existence d'une ville pendant la paix ; mêlée de plaisirs et d'affaires, de joies et de peines. — Mais voici la guerre. C'est une ville assiégée par deux troupes ennemies. Les dieux Mars et Minerve guident les combattants qui vont se mettre en embuscade, tandis que du haut des murs, comme à Troie, les femmes et les vieillards contemplent la bataille. Des bergers conduisant des troupeaux et jouant de la flûte sont attaqués par les uns, secourus par les autres ; un combat furieux s'engage ; les blessés tombent, le sang coule.

Dans la zone suivante étaient gravées des scènes de la vie des champs, opposées les unes aux autres. C'était d'abord le labourage ; des bœufs tirant la charrue dans la terre noire et lourde, et les laboureurs, après chaque sillon, buvant une coupe de vin qui les rafraîchit et les fortifie. Venait ensuite un champ où des moissonneurs fauchaient les blés, tandis que d'autres les amassaient et les liaient en gerbes. Le maître du champ surveillait le travail et se réjouissait de voir une si belle récolte. Il y avait des gens qui préparaient, au bord du champ, le repas des mois-

sonneurs. Plus loin, dans une vigne, s'alignaient des ceps soutenus par des échalas et chargés de grappes dorées. Quelques vendangeurs portaient le raisin dans des paniers; d'autres dansaient au son de la flûte. Enfin, on voyait des bœufs sortir de l'étable en mugissant; des bergers et neuf chiens les conduisaient. Tout à coup deux lions bondissaient sur un taureau, l'entraînaient et le dévoraient sans que les chiens effrayés et les bergers pussent venir à son secours. A côté, des troupeaux de brebis paissaient dans une vallée. Labourer, moissonner, vendanger, faire paître les troupeaux, voilà bien les principales occupations de la campagne, et à l'époque d'Homère, où les villes étaient si peu nombreuses et si peu importantes, voilà bien la vie de la plupart des hommes.

Dans la quatrième zone se déployait une vaste ronde de garçons et de filles qui dansaient en se tenant par la main. Les jeunes filles étaient vêtues d'étoffes fines, les garçons portaient l'épée ; tantôt ils faisaient une ronde, tantôt il se mettaient en ligne et formaient des figures de danse. Au milieu d'eux un aède chantait ; autout d'eux la foule regardait. C'est l'image de la jeunesse et du plaisir sur laquelle l'esprit aime à se reposer, après tant de scènes douloureuses ou sublimes.

Enfin, pour enfermer toutes ces imaginations variées, le bouclier était bordé par un grand fleuve, le fleuve Océan, que les anciens se représentaient ainsi, faisant tout le tour de la terre.

Il est certain qu'Homère n'avait pas vu de bouclier semblable à celui qu'il a décrit ; il est peu probable même qu'il ait vu avec une exactitude rigoureuse

comment ces descriptions si abondantes et si compliquées pouvaient être disposées sur une surface si restreinte. La disposition que j'ai indiquée n'est pas donnée par Homère; et je ne l'ai adoptée que comme la plus commode. Mais qu'importe ? Le vieux poète n'en a pas moins trouvé un moyen très naturel et très ingénieux de nous apprendre comment on vivait en son temps, en dehors des aventures merveilleuses dont les Achille et les Ulysse pouvaient être les héros. Sur le bouclier d'Achille, il a représenté le monde en raccourci.

Et ce raccourci du monde est aussi celui de l'œuvre d'Homère. Dans cette description du bouclier d'Achille, il a réuni tous les traits de la vie, le ciel, la mer, la terre et les hommes, de même que tout cela se rencontre en mille peintures éparses, dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Les splendeurs du soleil, la sérénité de la nuit éclairée par les astres, les différents aspects de la mer, calme ou irritée, transparente ou sombre, les paysages de toute sorte, arbres, rochers, fleuves, montagnes et prairies, les troupeaux qui paissent, les bœufs qui labourent, les travailleurs des champs affairés à leur besogne, ou prenant leur repas en plein midi, à l'ombre des oliviers, ou revenant chez eux à la tombée de la nuit, enfin, tous les âges, toutes les situations, tous les sentiments, enfants, hommes mûrs, vieillards, vieilles femmes, jeunes épouses et jeunes filles, les plaisirs de la paix et les horreurs de la guerre, les charmes des voyages et les angoisse des naufragés, les fêtes du mariage et le deuil de la mort, tout, soit sous forme de récit, soit sous forme de comparaison, tantôt en un vers, tantôt en une série de vers, tout est dans les poèmes homé-

riques, si bien que ce bouclier d'Achille où Vulcain avait représenté d'une main habile, avec différents métaux, le spectacle du monde, est pour ainsi dire le symbole de la poésie homérique, faite de morceaux ajustés par un artiste de génie, pour composer le poème harmonieux de la vie humaine.

Voilà ce que les Grecs voyaient dans l'œuvre d'Homère. C'était la vie tout entière, telle qu'ils la concevaient. Ils y voyaient leurs dieux, leurs héros, et ils s'y voyaient eux-mêmes. Ils surent bientôt que ces héros n'avaient pas existé ; mais ils retrouvèrent toujours en eux, agrandis par l'imagination du poète, les traits principaux de leur caractère national. Ils savaient que l'aède avait inventé toutes ces histoires merveilleuses ; mais ce merveilleux leur plaisait par lui-même, et aussi parce qu'ils y reconnaissaient un fond de vérité. Un de leurs plus grands philosophes, Aristote, a dit qu'Homère avait appris aux autres poètes a bien mentir. Cela veut dire que les mensonges d'Homère sont vraisemblables, qu'ils ont une origine historique et que la plupart des aventures qu'il raconte auraient pu arriver.

Aussi l'Iliade et l'Odyssée ne sont-elles ni des contes comme Peau d'Ane, dont je parlais au commencement de ce livre, ni des histoires comme les récits mérovingiens d'Augustin Thierry. Ce sont des épopées, mot que je n'ai pas encore prononcé jusqu'ici, afin de l'expliquer par Homère lui-même ; des épopées, c'est-à-dire des récits poétiques d'événements en partie imaginaires, où la vie d'une nation, à un moment dramatique de son histoire, est présentée avec tant de force et de vraisemblance que tout le monde trouve cette peinture idéale plus vraie

encore qu'une histoire authentique. L'épopée tient donc du conte et de l'histoire et en diffère en même temps ; elle est plus réelle et plus noble que le conte, plus idéale et plus complète que l'histoire. C'est un conte vrai, et, mieux encore, c'est de l'histoire transfigurée. Aussi les poèmes homériques ont-ils pour nous un double attrait. Ils nous plaisent et nous touchent comme une fiction ; ils nous intéressent et nous instruisent comme une histoire.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Pages.

LES POÈMES HOMÉRIQUES. 7

PREMIÈRE PARTIE. — L'ILIADE.

CHAPITRE Ier. — La querelle d'Achille et d'Agamemnon. 19
CHAPITRE II. — Les batailles. 27
CHAPITRE III. — La colère d'Achille. 51
CHAPITRE IV. — La mort de Patrocle. 59
CHAPITRE V. — La douleur d'Achille. 75
CHAPITRE VI. — Les exploits d'Achille. 79
CHAPITRE VII. — La mort d'Hector. 89
CHAPITRE VIII. — Les funérailles. 101

DEUXIÈME PARTIE. — L'ODYSSÉE.

CHAPITRE Ier. — La maison d'Ulysse pendant son absence. 121
CHAPITRE II. — Le naufrage d'Ulysse. 135
CHAPITRE III. — Ulysse chez le roi Alcinoüs. 149
CHAPITRE IV. — Ulysse de retour à Ithaque. 173
CHAPITRE V. — Reconnaissancc d'Ulysse et de Télémaque. 181
CHAPITRE VI. — Ulysse insulté dans sa maison. . . . 189
CHAPITRE VII. — La mort des prétendants. 205
CHAPITRE VIII. — Reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope. 219

CONCLUSION.

HOMÈRE PEINTRE DE LA VIE HUMAINE. . . . 229

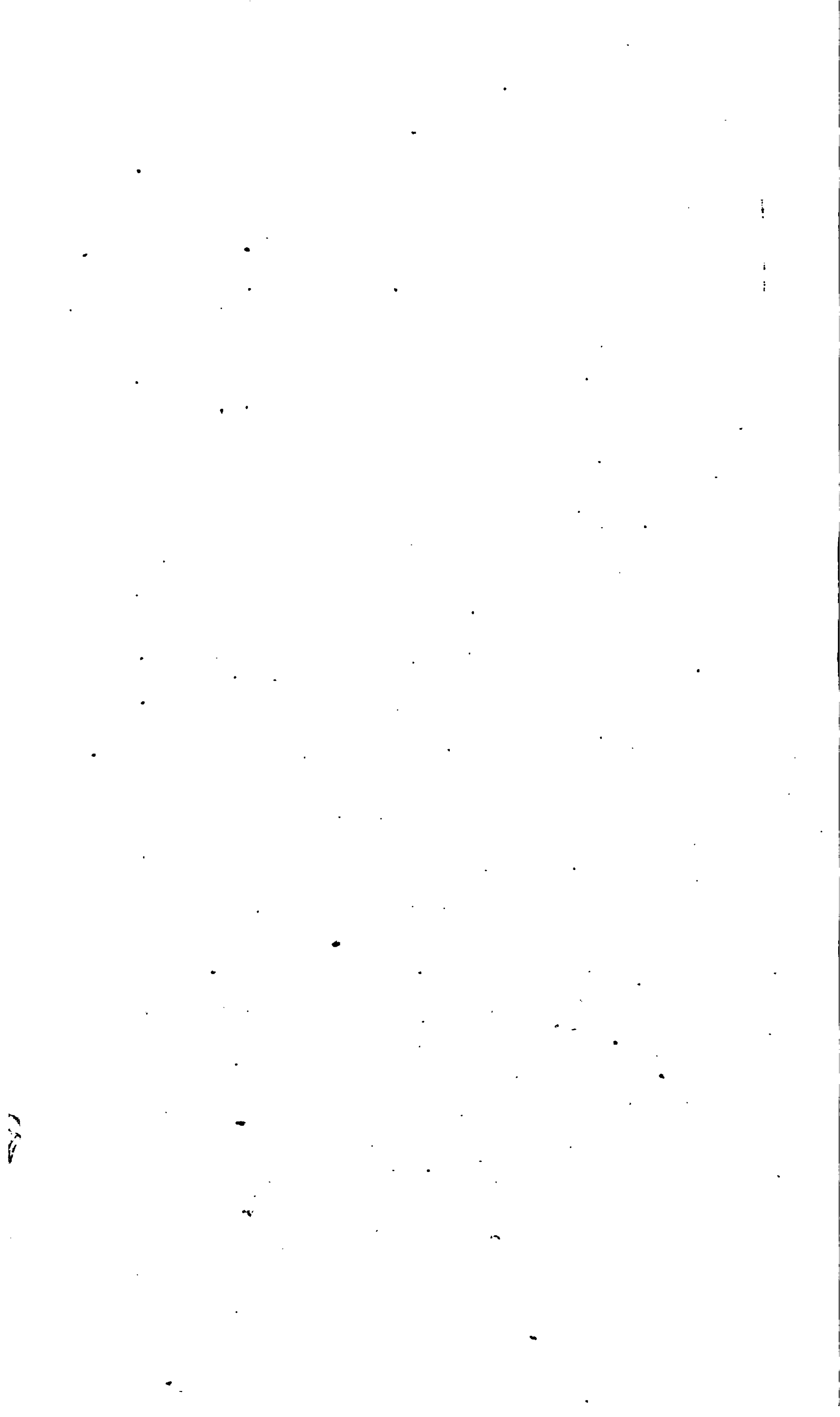


TABLE DES GRAVURES

Pages

Homère d'après Theuvet. 4

L'ILIADE.

Carte de la Grèce ancienne. 17
L'Ambassade auprès d'Achille. 53
Combat près des vaisseaux. 69
Andromaque apprend la mort d'Hector. 97
Achille pleure Patrocle. 103

L'ODYSSÉE.

Carte de la Grèce ancienne. 119
Nausicaa. 143
Le Cyclope Polyphème. 155
Ulysse et Euryclée. 197
Combat d'Ulysse contre les prétendants. 213
Ulysse et Pénélope. 221

Poitiers. — Typographie Oudin.